A. REGNAULT

VOYAGE

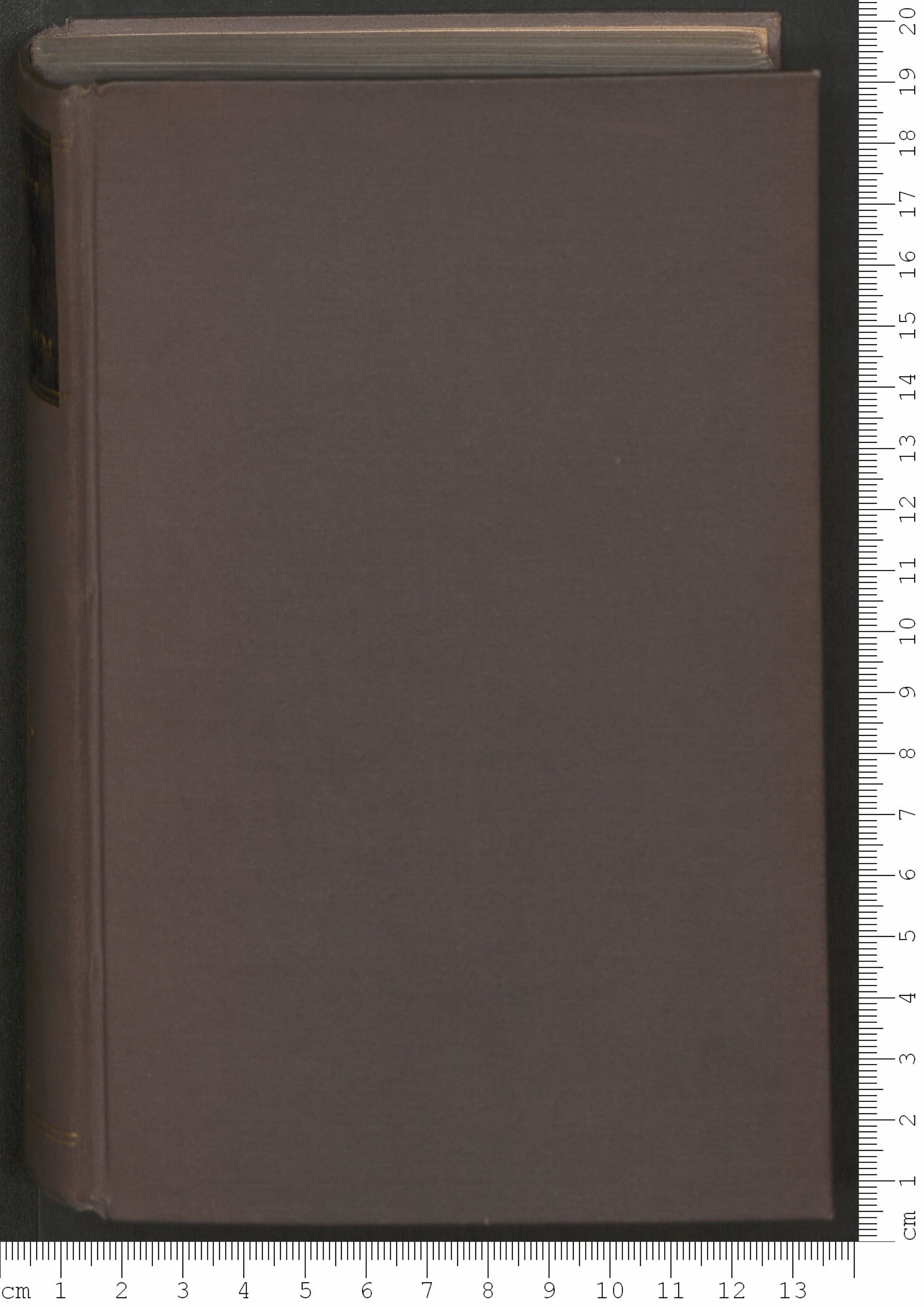
A

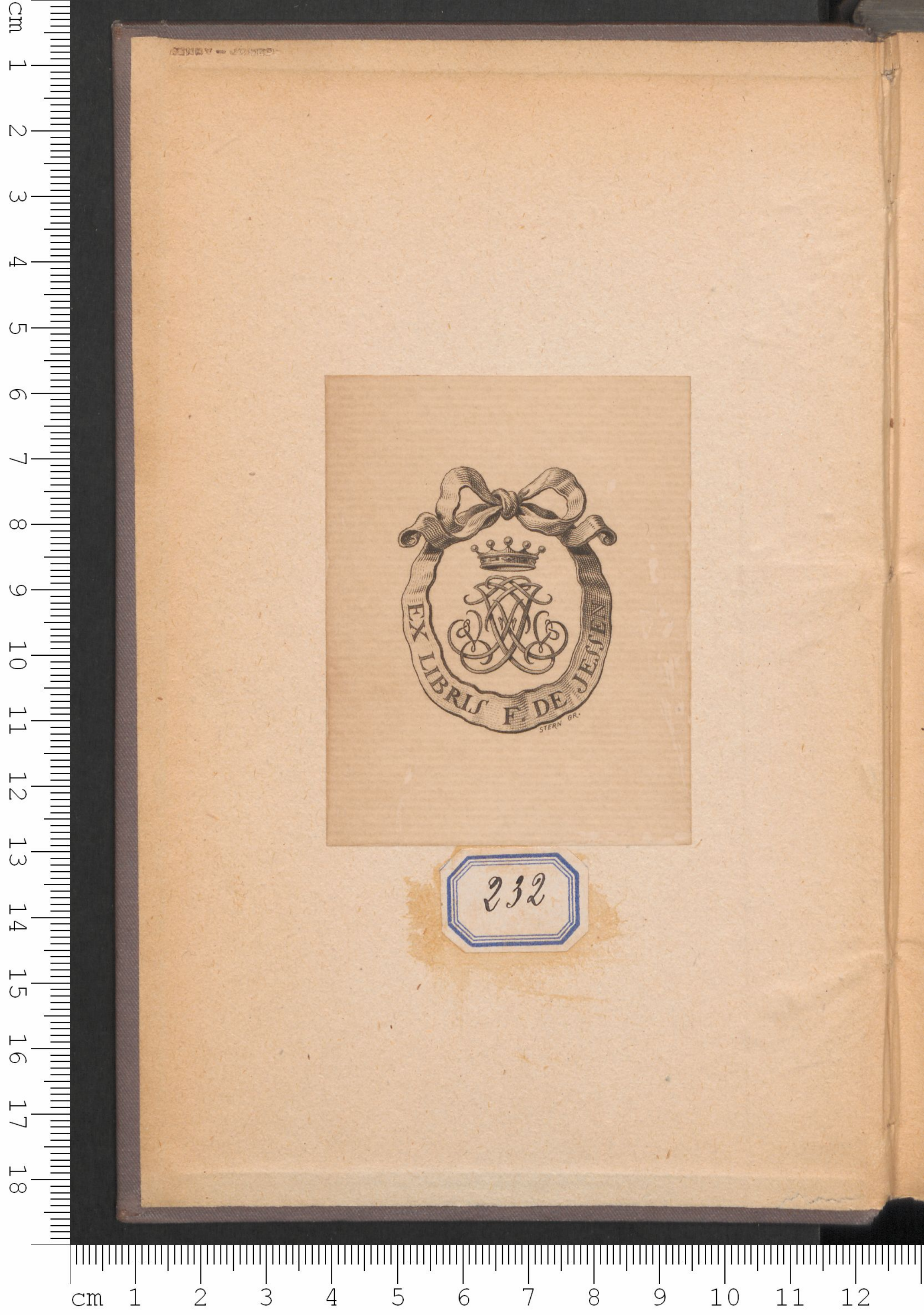
STOCKHOLM



1880






EX LIBRIS F. DE JESSEN
STERN GR.
232

VOYAGE
A
STOCKHOLM
A
COPENHAGUE ET A CHRISTIANIA
PENDANT LES ANNÉES 1870-1871

SUIVI D'UNE

ESQUISSE SUR LA LITTÉRATURE DU NORD

ET D'UNE

TRAGÉDIE DANOISE TRADUITE EN FRANÇAIS

PAR

A. REGNAULT

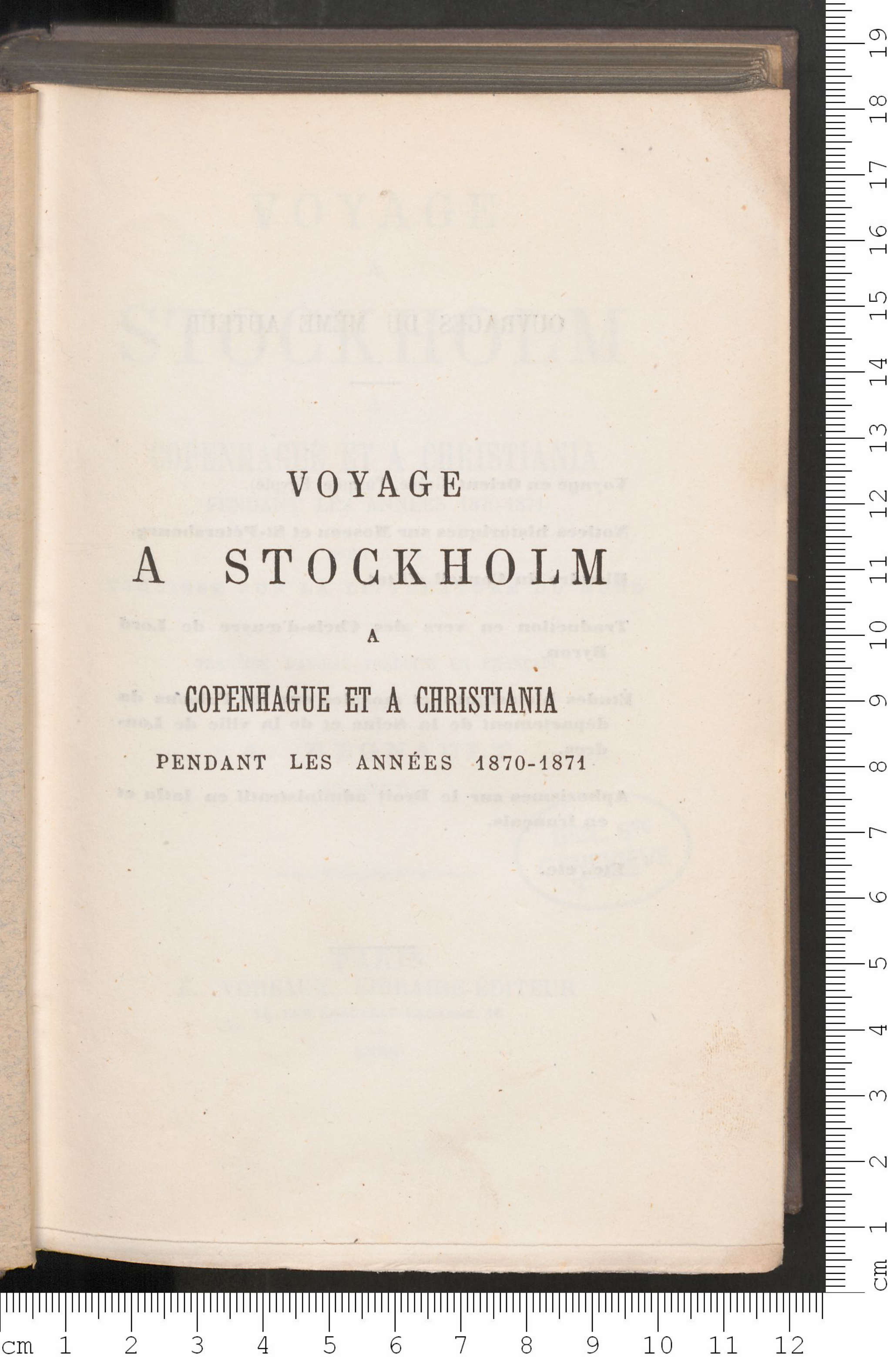
ACADÉMICIEN

PARIS

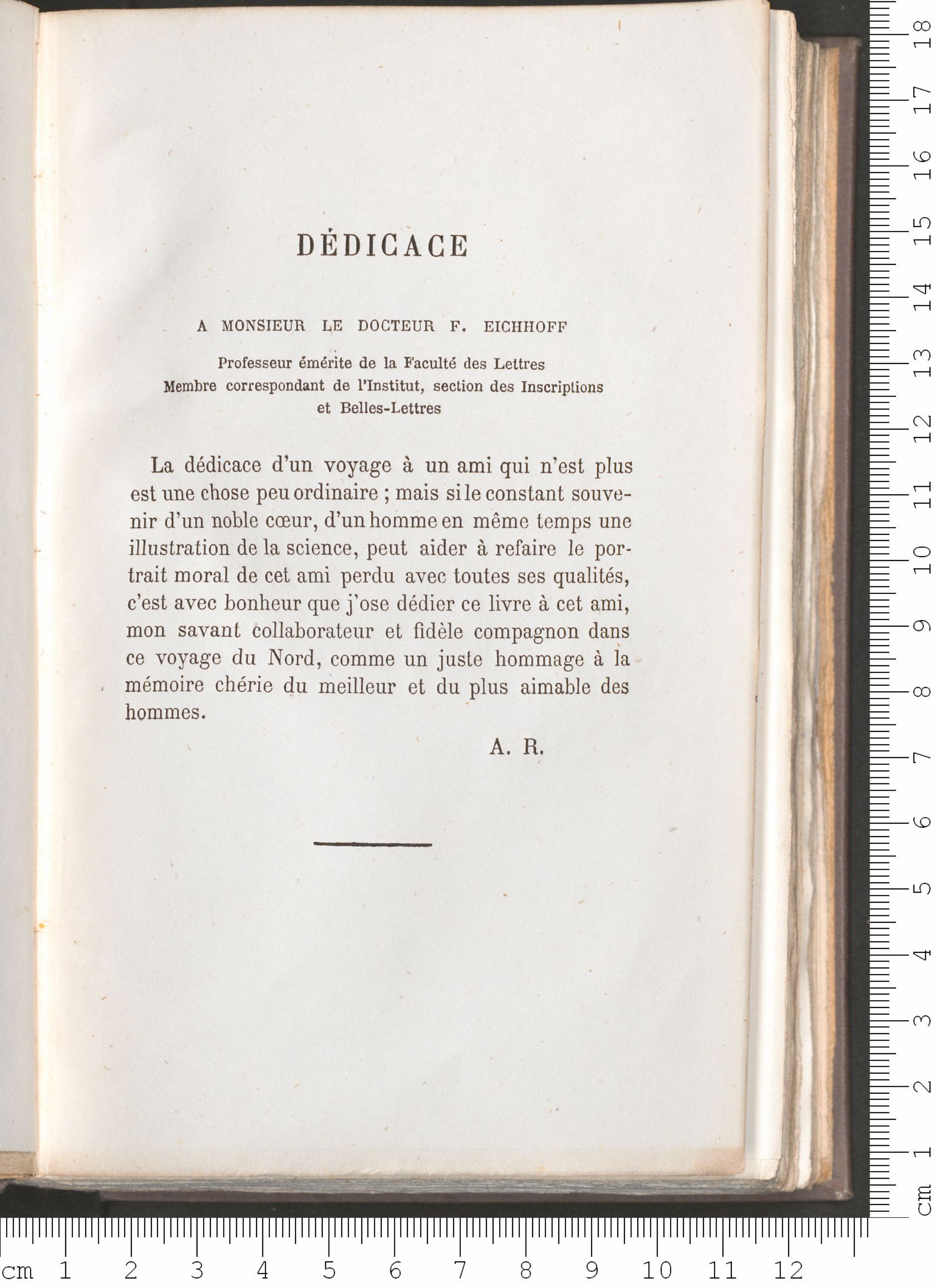
E. VOREAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

14, RUE CHAUVEAU-LAGARDE, 14

1880



VOYAGE
A STOCKHOLM
A
COPENHAGUE ET A CHRISTIANIA
PENDANT LES ANNÉES 1870-1871



DÉDICACE

A MONSIEUR LE DOCTEUR F. EICHHOFF

Professeur émérite de la Faculté des Lettres
Membre correspondant de l'Institut, section des Inscriptions
et Belles-Lettres

La dédicace d'un voyage à un ami qui n'est plus est une chose peu ordinaire ; mais si le constant souvenir d'un noble cœur, d'un homme en même temps une illustration de la science, peut aider à refaire le portrait moral de cet ami perdu avec toutes ses qualités, c'est avec bonheur que j'ose dédier ce livre à cet ami, mon savant collaborateur et fidèle compagnon dans ce voyage du Nord, comme un juste hommage à la mémoire chérie du meilleur et du plus aimable des hommes.

A. R.

AVANT-PROPOS

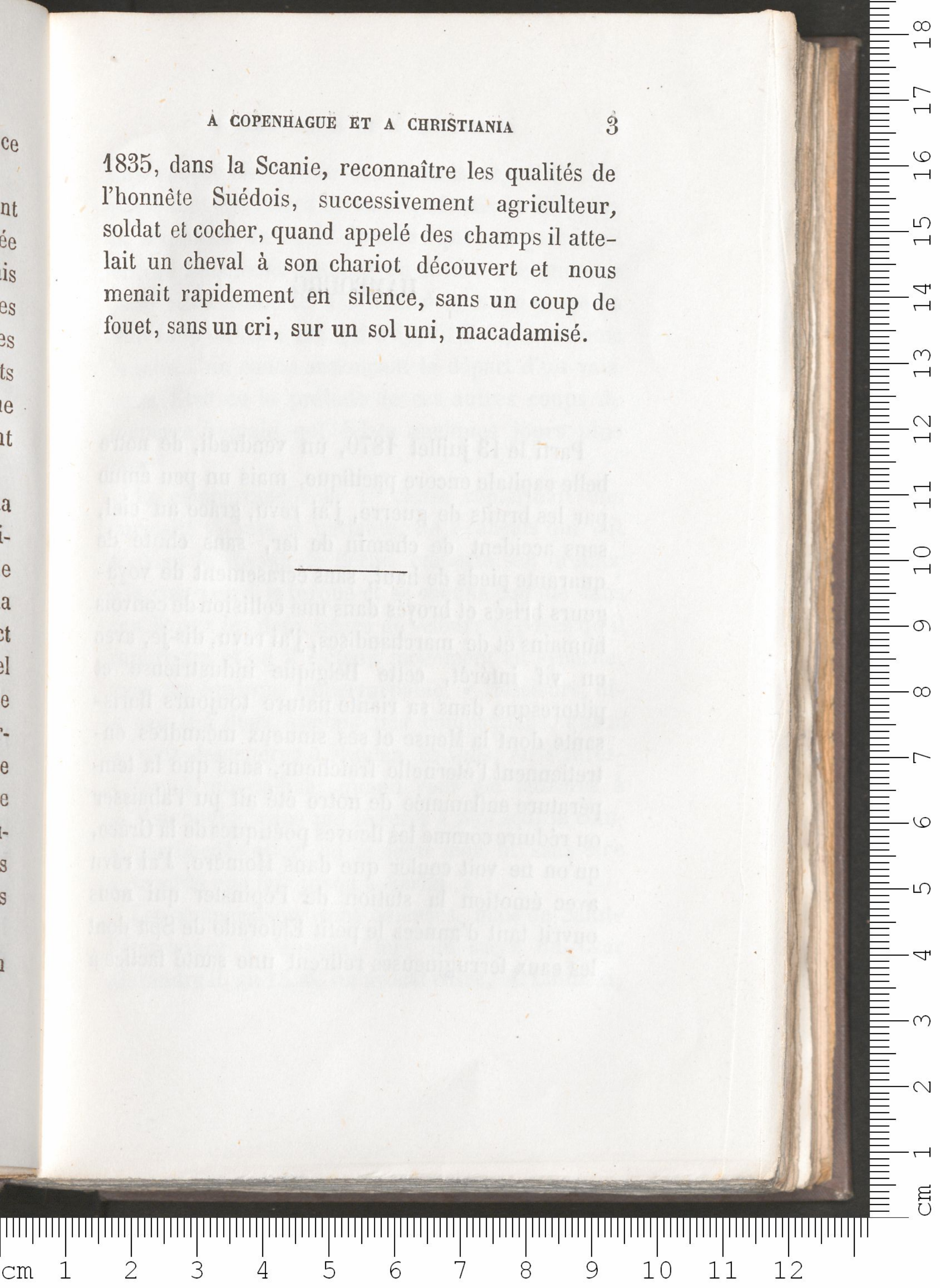
Les années de 1870-71 sont déjà loin de nous, mais la mémoire en est toujours proche et vivace dans les plaies qui saignent encore. Un voyage qui eut lieu pendant ces années fatales ne peut avoir rien de pittoresque ; car c'est toujours le souvenir de la France affligée et souffrante qui accompagne le triste voyageur, dont la seule consolation, loin de la patrie éplorée, fut une vive et cordiale sympathie de la part des populations danoise, suédoise et norvégienne, et un souverain adoucissement sinon un remède efficace à nos profondes misères. En traçant cette humble esquisse d'un voyage du Nord, où des voyageurs émérites m'ont dévancé, je cède surtout au conseil d'un aide de camp de la Reine Oscar de Suède, que j'ai vue dans son Palais d'été, aussi bien qu'à mes propres inspirations,

pour connaître moi-même et faire connaître ce pays à demi-vierge et primitif.

La Suède a été peu explorée et par conséquent imparfaitement décrite. Elle n'a pas été dénaturée par des récits plus ou moins exacts. Elle n'a jamais été bouleversée par les violences de la nature, les tremblements de terre ou les volcans, ni par les vicissitudes perfides du temps ou les déchirements des guerres civiles. Les flots des populations ne l'ont point ballottée sur le roc, son fondement solide assis sur le roc des siècles.

Mon Odyssée ne fut pas sans doute celle de la Grèce ou de l'Italie; car elle se borne à une capitale pittoresque, l'image et le reflet de l'ex-belle Venise; mais elle a eu pour moi le charme de la nouveauté, en traversant la campagne, à l'aspect de la couleur locale, du caractère naïf et naturel des habitants, de la simplicité de leurs mœurs, de la beauté physique de l'homme, de sa dignité personnelle qui longtemps fit attribuer au Suédois le noble nom de *Français du Nord*; enfin, à la vue de ces physionomies franches, ouvertes et heureuses, telles que nous les avons vues représentées aux Expositions de 1867 et 1878, dans les fidèles portraits des bons paysans de la Dalécarlie.

J'avais déjà pu, lors d'un premier voyage en



1835, dans la Scanie, reconnaître les qualités de l'honnête Suédois, successivement agriculteur, soldat et cocher, quand appelé des champs il attelait un cheval à son chariot découvert et nous menait rapidement en silence, sans un coup de fouet, sans un cri, sur un sol uni, macadamisé.

HAMBOURG

Parti le 13 juillet 1870, un vendredi, de notre belle capitale encore pacifique, mais un peu émue par les bruits de guerre, j'ai revu, grâce au ciel, sans accident de chemin de fer, sans chute de quarante pieds de haut, sans écrasement de voyageurs brisés et broyés dans une collision de convois humains et de marchandises, j'ai revu, dis-je, avec un vif intérêt, cette Belgique industrieuse et pittoresque dans sa riante nature toujours florissante dont la Meuse et ses sinueux méandres entretiennent l'éternelle fraîcheur, sans que la température enflammée de notre été ait pu l'abaisser ou réduire comme les fleuves poétiques de la Grèce, qu'on ne voit couler que dans Homère. J'ai revu avec émotion la station de Pépinster qui nous ouvrit tant d'années le petit Eldorado de Spa dont les eaux ferrugineuses refirent une santé factice à

une épouse bien-aimée et à jamais regrettée. J'ai passé sans encombre et sans arrêt Aix-la-Chapelle, la sentinelle de cette Prusse qui ne paraissait encore nullement menacer sa rivale, son ennemie jadis victorieuse. Je n'ai trouvé et entendu qu'un seul coup de tonnerre qui frappait Cologne comme le salut d'un canon annonçant le départ d'un vaisseau. Était-ce le prélude de ces autres coups de tonnerre humain qui éclata quelques jours plus tard ?

Le compartiment de 1re classe renfermait une curiosité vivante et parlante. Un Français qui fait souvent le voyage de Berlin emporte son oreiller à la russe ou à la turque et se couche comme dans son lit sur les deux siéges de velours opposés qu'il rapproche et où il s'étend mollement en sybarite, avec un égoïsme imperturbable. « Messieurs, di-
« sait-il à deux Anglais nos compagnons, quand
« vous descendrez à Minden, et vous, en s'adres-
« sant à moi-même, quand vous me laisserez à
« Hambourg, vous me livrerez à moi seul le com-
« partiment entier, où je ferai mon lit sans être
« troublé une fois jusqu'à Berlin. »

Les comparaisons sont odieuses, mais de Saint-Pétersbourg à Moscou, lors du sacre du Czar Alexandre II, en 1856, un avocat russe, M. Libinski,

donna son matelas aux dames qui nous accompagnaient et me prêta à moi-même, étranger, toute l'assistance et la protection que l'on doit aux voyageurs ignorant la langue. Une autre fois un Allemand de Dresde, à notre arrivée à quatre heures du matin, m'aidait à porter une malle à la ville de Rome *Stadt Rom* où venait me trouver le même jour un excellent compatriote et savant ami M. Nicard.

Dans une première visite à Hambourg où je cours aujourd'hui, un marchand quittait sa boutique pour m'indiquer mon chemin. Je signale en passant ces exemples de fraternité sociable et chrétienne. J'eus cette fois, le 13 juillet 1870, un compagnon pour moi fort sympathique, un jeune Allemand de Mecklembourg Schwerin, la patrie de la Duchesse d'Orléans, qui avait dit en partant pour la France dont elle devait et croyait être un jour la reine, si les destins ne s'y étaient opposés : « Je préfère un trône même avec l'échafaud en France à une principauté obscure !! » La noble ambition de cette princesse étrangère fut déjouée en 1848, malgré son audacieuse résistance quand elle osa conduire à travers une foule ameutée, son fils, sa dernière espérance. Son illusion ne l'abandonna même pas pendant l'exil en Angleterre où en mou-

rant elle léguait encore à ce même enfant un fantôme de trône à reconquérir par les barricades, le marche-pied de son beau-père.

Son jeune et modeste compatriote, domicilié à Bordeaux, allait revoir sa famille dont il était séparé depuis deux ans. Quoique citoyen prussien depuis l'annexion des duchés, il était résolu à se soustraire à la Landwehr si les menaces de guerre se confirmaient. Il était d'ailleurs muni d'une pièce authentique de l'autorité militaire de son district, laquelle l'avait libéré, avant son émigration, de tout service militaire. Je crains qu'il ne se soit abusé et que la Prusse ne l'ait retenu sous ses drapeaux avec les deux cent mille Allemands rappelés de la France où ils étaient domiciliés. Je n'espère plus le revoir, car dès mon retour d'Angleterre en juin 1871, je lui ait écrit à Bordeaux... La mort ne répond pas !...

L'aube du jour que nous vîmes se lever en quittant la station de Hanovre, cette ancienne ferme de l'Angleterre, commençait à trois heures. C'est le prélude nouveau pour moi, de la presque absence des nuits que j'aurai à Stockholm. Elle éclaire une campagne charmante, une fraîche verdure, des arbres et des chênes séculaires, et aussi le travail de la moisson qui se fait par la main des femmes, à

qui cette occupation est dévolue et convient, comme aux femmes suisses, bergères moins pastorales que celles de Florian. Je les vois traire les vaches, qui en approchant de Hambourg formaient, il y a quarante ans, une partie de l'opulence du syndic et sénateur de cette ville hanséatique, où nous visitâmes, un ami et moi, les riches étables de la ferme du sénateur Sieveking, charmant esprit de cette ville libre.

Nous avions d'ailleurs aux abords de Hambourg à Khembeck, une des dernières stations, la récréation de la vue de jeunes filles qui apportaient aux fenêtres des wagons des corbeilles de fleurs et de fruits. Ces Estelles allemandes savent aussi conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait. Elles y joignent comme les jeunes suissesses de Grindenwald l'art naturel de chanter pour les voyageurs qui demandent un baiser qu'elles accordent en se couronnant de guirlandes de bluets et en foulant la verdure odoriférante qui naît sous leurs pas. Comme les oiseaux, elles devançaient l'aurore de ces nuits d'été où les zéphirs rafraîchissent ces filles du travail, et la rosée les désaltère au milieu de leurs riantes prairies.

Avis à notre jeunesse des cercles dorés, de venir quelquefois respirer de leurs nuits fiévreuses,

dont ils font le jour, goûter un peu de ce spectacle champêtre et des charmes de la simple nature.

Nous traversâmes l'Elbe sur une passerelle mue par la vapeur. Rien de plus pittoresque que les rives de ce fleuve, où les maisonnettes rouges qui les bordent se réfléchissent confusément en une longue rangée, dans ses eaux quelque peu limoneuses.

Après une infinité de méandres que sillonnent les routes et les prés, nous voyons paître avec sécurité les bestiaux, aujourd'hui insouciants aux hennissements du cheval de feu prophétisé par le vieux patriarche Job, tandis que les femmes viennent faucher les blés presque sous la roue brûlante de la voie ferrée.

Nous atteignons enfin notre port de repos. Je me remets de ma course précipitée dans la bonne ville de Hambourg que j'avais vue vingt ans auparavant avec un cher et savant compagnon de voyage, M. Eichhoff, un érudit allemand avec une amabilité d'esprit toute française.

4 juillet

Mon hôtel à Hambourg, pour un jour et une

nuit, me donna la vue de la chaussée qui s'étend jusqu'à l'Alster, ce roi des lacs ou des bassins de l'Elbe. Je ne connais en Europe rien de comparable au milieu d'une ville. Londres a ses ondes ornementales et ses pièces d'eau dans les parcs; notre bois de Boulogne n'a qu'un filet artificiel hors de Paris. Si quelque autre le disputait à l'Alster, ce serait l'Isart dont le cours rapide traverse Munich dans sa *Plantation*. Mais l'Alster est central et est sillonné de mille bateaux ou gondoles à vapeur qui le parcourent dans sa longueur. La beauté de ce vaste lac consiste dans sa largeur et sa longueur égales. C'est un carré parfait dont un point extrême est une promenade le long d'une voie ferrée au milieu de la ville. Le point opposé est le siége des cafés et de l'embarcadère. Les deux côtés du bassin, à droite et à gauche, forment des chaussées garnies de bancs et ombragées sous de belles avenues d'arbres.

On peut dire que Hambourg l'emporte ici sur les capitales mêmes de l'Europe par son Alster et encore par ses arbres environnants verts et épais, lesquels au milieu des chaleurs tropicales de cette année, les rafraîchissent de leur éventail naturel.

Ce fut le long du chemin de fer, vers le nord de l'Alster, que je pris un dîner allemand, toujours

assaisonné d'aigre-doux, de fraises magnifiques et acides mêlées à un poulet flanqué de viande en hachis, nageant dans des flots de vinaigre rosat.

Après ce repas hambourgeois dont pour moi, l'appétit fit les honneurs, mes compagnons de table me guidèrent avec une complaisance charmante vers le jardin zoologique. C'étaient six jeunes négociants ou apprentis de commerce ; l'un était Anglais et me tira d'affaire. Cette langue, le français et un peu d'allemand suffisent ici pour vivre matériellement et par la conversation qui est pour moi la nourriture intellectuelle.

Arrivés après une longue promenade en droite ligne à la porte du jardin zoologique, mes compagnons bénévoles me quittèrent pour aller vaquer à leur négoce de cinq heures à six heures du soir. La vie est ainsi partagée à Hambourg : le travail du matin, les visites matinales dès onze heures, les diners à trois heures, une musique régulière dans les intervalles et le souper à neuf heures. La prospérité de Hambourg, sa richesse et son mouvement, sont dus à cette vie d'affaires qui n'a que des distractions innocentes, et préserve la jeunesse des jouissances pernicieuses de nos grandes villes.

L'histoire naturelle ou le jardin zoologique fut aussi ma distraction dans cette soirée ; ce jardin

m'était inconnu et j'avoue que j'en fus enchanté. C'est une réunion d'animaux qui rappelle la nature plus que la collection, comme dans la ménagerie d'Anvers, où par exemple, un caïman libre vivait au milieu d'autres animaux non captifs. Comme cette ménagerie dépend d'une société à l'instar de celle de Londres et de notre jardin d'acclimatation, elle est dans un état splendide de vigueur et de santé.

Le premier ami que j'y rencontrai ce fut celui de l'homme (1), un éléphant colossal vient à moi et je n'eus à lui offrir que quelques bâtons de réglisse dont il se contenta. Admirable animal, dont on ferait volontiers son commensal, s'il était moins coûteux et avait moins d'ampleur ; car vous savez qu'aux Indes, quand on veut faire un présent ruineux, c'est celui d'un éléphant.

Il est herbivore et consomme volontiers trente ou quarante kilogrammes de fourrage, et soixante

1. Les anciens avaient déjà nommé l'éléphant, philanthrope φιλανθρωπος, et l'histoire rapporte un fait bien connu à l'appui. Bocchus, roi de Mauritanie, pour punir trente coupables, les fit attacher à des poteaux et les exposa à trente éléphants que l'on excita en vain. Ces fidèles amis de l'homme y restèrent insensibles et ne voulurent point se faire ministres de la cruauté du roi.

à soixante-dix kilogrammes de grains. Son goût n'est pas difficile; il accepte tout sans choix et n'est pas aussi délicat que le rat de ville d'Horace chez son hôte, le rat des champs. Son frère ou cousin, un éléphant de la ménagerie de Bruxelles à qui l'on présentait un gâteau dans un chapeau, absorbait le contenant et le contenu. Je fus frappé surtout de la société de huit girafes captives ; elles aussi dévoraient les écorces des arbres qu'elles égalent en hauteur. Rien de plus gracieux que ces aimables hôtesses de la ménagerie de Hambourg, admirablement tachetées.

Les raretés zoologiques sont le ubu, hibou d'une grandeur extraordinaire, le faisan chinois d'Ohx, dont la tête est ornée de deux petites cornes, qui lui donnent l'apparence d'un Méphistophélés oiseau, le bobac ou sanglier de Russie, avec deux petites cornes sur la narine. Le palais des singes est aussi grand que celui de Paris ; mais sa population bien plus nombreuse y excelle par ses gambades et ses jeux non interrompus depuis le matin jusqu'à neuf heures. C'est un spectacle vivant, varié à l'infini ; aussi les visiteurs grandelets ou enfants, s'attachent-ils à ce spectacle sans être rassasiés. Mais les êtres humains blasés deviennent eux-mêmes cruels ainsi que je vis à

la ménagerie d'Amsterdam, un Hollandais phlegmatique jeter une poule vivante dans la cage d'un lion. Qui était le plus féroce des deux? L'homme ou l'animal?

Un beau coup d'œil encore, c'est celui des aigles et de tous les oiseaux de proie, à qui l'on a donné pour perchoirs des rochers et des branches d'arbre si élevées, qu'on les aperçoit du dehors par dessus les murailles d'enceinte.

La France routinière sera-t-elle donc toujours la dernière dans ses jardins zoologiques, lorsque Vienne à Shönbrunn, Hambourg et Amsterdam possèdent des raretés de ce genre, et soignent avec un zèle et une sollicitude exemplaires cette partie de la richesse nationale.

C'est à Londres surtout que l'on peut juger de la nature vivace et encore primitive des animaux même captifs. Le public à cinq heures, y voit nourrir les bêtes féroces et entre autres huit lions, et leur monarque le lion babylonien dont les rugissements font retentir tout le parc du régent (Regents park).

Mais si la ménagerie laisse tant à désirer, notre Helvétie satisfait mieux le visiteur, au point d'avoir tenté un homme sauvage, civilisé, qui sollicita un domicile parmi les doux et inoffensifs herbivores.

M. Mandéli, hongrois, avait été amené à Paris poussé par le vent, comme la feuille détachée d'un arbre inconnu. De bibliothèque en bibliothèque, il s'était acquis une riche collection de connaissances profondes, et était devenu par lui-même, sans maître, un puits de science.

Les mathématiques, ainsi qu'il les appelait, étaient son épouse légitime et les littératures et les langues qu'il parlait en vrai linguiste, n'étaient que ses maîtresses. Vivant sous l'escalier de la bibliothèque de l'Arsenal et se nourrissant, en vrai Diogène, de noix et de pommes qu'il faisait cuire à sa lampe, il avait refusé une habitation au palais de Chantilly, tant il était indépendant et bornait ses désirs à la possession d'une cabane de l'Helvétie. Mais l'homme de la nature ne put voir ses vœux comblés. Dans une inondation de la Seine, où il était allé puiser de l'eau, il périt entraîné par le courant. La fière indépendance de ce génie étrange avait quelque chose de respectable. Elle avait une dignité qui la lui faisait préférer à la fortune.

J'interrogeai un exhibiteur de ménageries ambulantes, alors à Brighton, sur la cause de la force et de la vitalité de ses animaux qui se reproduisent même dans la captivité. « Rien que l'air et la propreté », me répondit-il. Et ce sont précisément

ces deux conditions essentielles qui manquent au Jardin de Buffon, où la ménagerie est fermée à quatre heures, et croupit jusqu'au lendemain matin dans l'air infect de ses immondices. Un lionceau apporté de l'Algérie, déjà poitrinaire, dépérit sensiblement dans sa cage parisienne, où ses sons plaintifs imploraient la pitié des spectateurs. Je me permis d'écrire à ce sujet au directeur, M. Geoffroy de Saint-Hilaire, qui me répondit poliment qu'il connaissait bien l'état de ce pauvre animal, mais qu'il n'y avait rien à faire, et que le budget, fort borné, affecté au Jardin des Plantes, ne permettait pas d'améliorations en général.

Mais c'est surtout la routine, encore plus que le manque d'argent, qui fait souffrir la ménagerie de France.

15 *Juillet*

Le temps volait plus rapide que la vapeur qui me poussait vers le Nord, de Hambourg à Lubeck et de Lubeck sur la rivière de Traun. A quatre heures le Dampshiff en partance nous portait mollement sur ce fleuve, avant de nous lancer en pleine mer.

Notre navigation fut également favorisée par un soleil radieux pendant le jour et un brillant clair de lune durant la nuit. Celle-ci, en été, s'efface de plus en plus en atteignant les hauts degrés de latitude Nord 60 à 62. Elle ne parut le 15 que vers onze heures du soir et disparut dès deux heures du matin, le 16, vers l'aube du jour.

Le soleil de minuit, stationnaire à son apogée du 21 au 24 juin, nous renvoyait encore en juillet ses rayons de plomb dardant le jour et les nuits claires. Il veillait, et selon la gracieuse image d'un poète finlandais, « effleurait la terre d'un léger baiser. »

16 *Juillet*

Ainsi nous n'avions eu qu'une ombre de nuit. La Laponie et le cap Nord n'en ont point du tout en cette saison.

Seul à bord, et laissé par mes compagnons de voyage qui tous avaient gagné leurs cabines *promiscuously* mêlés, j'eus cependant l'apparition d'une Phébé ou Egérie danoise qui me tint compagnie jusqu'à minuit. Je jouis sans trouble de sa conversation et commençai ce roman maritime sans

autre témoin que le timonier muet qui assiste discrètement à ces confidences nocturnes, sans craindre le sommeil perfide du pilote Palinure, ni espérer non plus la célébrité locale de son nom.

O nimium cœlo et pelago confise sereno
Nudus in ignota, Palinure, jacebis arena.
Sur ces bords inconnus, malheureux Palinure,
Ton corps va donc languir, privé de sépulture.
.... Et statuent tumulum et tumulo solemnia mittent
Œternum que locus Palinuri nomen habebit.
Et ton nom à jamais illustrera les lieux
Qui doivent recevoir et ta cendre et nos vœux (1).

Ma jeune compagne m'avait entretenu dans plusieurs langues et par une seule la danoise, j'avais jugé de toutes. *Ab unâ disce omnes* (par l'une, connaissez les autres). Elle se retira et je repris mon livre. Je vis pour la première fois à deux heures du matin le lever de l'aurore sur l'Océan. Je m'étais enveloppé de mon manteau et de mes réflexions, suggérées à un sybarite parisien par un spectacle nouveau pour lui et qui date pourtant de la création.

La nuit si courte et si rapide avait été tempérée et même chaude. Le jour, au contraire, amena

1. 5e et 6e livres de l'Énéide. trad. par Delille.

une brise rafraîchissante qui ne fit que rider la surface des vagues surprises depuis deux mois de leur calme inaccoutumé dans la Baltique.

Je descendis dans la cabine, et là, au lieu de la belle nature, je retrouvai l'humanité vulgaire. Je m'étendis pour avoir quelques minutes de sommeil sur une des couches libres, mais sans fermer les yeux et troublé par le réveil des commensaux de cette hôtellerie aquatique et mobile. Ici ce fut un voyageur qui vint se laver à grande eau prenant l'étrenne d'une seule serviette réservée aux visages et aux mains de ses compagnons. Ils se succédèrent tour à tour avec le même linge qui finit par passer à la figure d'une femme mêlée à notre sexe. C'est ainsi que l'on voyage dans le Nord. J'avais déjà vu cette promiscuité pratique en allant à Rotterdam, dont le bateau parti du Hâvre portait un acteur de l'un de nos théâtres secondaires et des enfants des deux sexes surpris dans une situation équivoque.

Honneur à nos steamers, entre Calais et Douvres, Folkstone et Boulogne, lesquels ont leurs gynécées respectifs.

Mlle Bryndam, jeune Danoise, contribua surtout par sa conversation et ses aimables attentions, pour un voyageur émérite, à-l'agrément de notre

traversée. Elle arrivait le matin même de Londres d'où elle s'était embarquée pour Hambourg et avait pris, comme moi, la direction de Lubeck.

C'est un modèle des femmes du Nord en général éminemment douées, *talented*. Elle se trahissait avec une charmante modestie et comme malgré elle, dans cinq langues, la sienne, la suédoise sa voisine, dans l'allemand, le français et l'anglais.

Elle ne parle point le russe, mais elle peut écrire une lettre dans cet idiome. Elle venait faire sa visite filiale de quinze jours à sa mère à Copenhague` et devait retourner, en cas de guerre, par la Belgique à Londres qu'elle habite dans Piccadilly. Au bout du voyage qu'elle rendit intéressant par son entretien, elle m'aida encore à retrouver mes effets qu'ici chacun doit rechercher à la gare, et qui furent soigneusement portés à l'hôtel d'Angleterre dans la meilleure situation de la ville où je m'arrêterai quelques jours.

Je regrette de n'avoir eu aucun incident à raconter, point d'orages, point de naufrage, point d'écueil pour y échouer. Le ciel m'avait souri, et cette jeune femme avait donné aussi son meilleur sourire au solitaire qui n'a plus que des souvenirs et qui descend la vie en admirant encore les beautés de la création, nature morte ou vivante.

COPENHAGUE

17 *juillet*.

Copenhague, hôtel d'Angleterre.

Je me lève au salut que l'on me donne et que je suppose d'abord être une aubade en mon honneur. Car le poste militaire sur la grande place à Copenhague est relevé par une musique qui commence par l'air de la reine Hortense, non pas tout à fait à mon intention, mais dû aux apparences de la guerre où le Danemark espère et veut appuyer la France de ses trente mille hommes.

Cette guerre, hydre aux cent têtes, dont une, si elles paraissent coupées, renaît plus vicace, me rappelle en ce moment un débri de poème sur ce sujet inépuisable.

Quels sont ces bruits lointains ? Est-ce un tocsin d'alarmes?
Un signal de combats ? Faut-il courir aux armes ?

Déjà la renommée aux cent voix, aux cent cris
Monte, croît, sonne, éclate entre Berlin, Paris.
La guerre, ce fléau, sinistre météore
Que le siècle en naissant avec lui vit éclore,
Dont l'aurore de pourpre au disque éblouissant
S'éteignit étouffée en des fleuves de sang,
La guerre dont le nom seul glace un cœur de mère
De l'enfer revient-elle épouvanter la terre,
Et des cieux protecteurs enviant les bienfaits,
Nous dévorer les fruits d'une trop longue paix?

La guerre en effet serait-elle devenue l'état normal de l'Europe? Cette année, elle est ici partout, dans les conversations, dans les journaux, dans les hôtels et à leurs tables d'hôte. A Hambourg, j'avais laissé aussi cette question brûlante et la population dans une grande effervescence, et je ne m'étonnais point de cet esprit d'hostilité ouvert contre la Prusse chez une puissance déjà démembrée et voisine d'une ville hanséatique forcée à l'annexion après avoir été libre depuis des siècles et toujours fière d'avoir eu pour fondateur en 808 l'empereur Charlemagne.

L'air de la Reine Hortense se jouait dans tout le Nord, notre fidèle, mais hélas! inutile allié. Il était surtout exécuté par les musiques du Danemark, opprimé et mutilé par une puissance que l'Angleterre et la France eussent dû réprimer, si

la reine Victoria eût été moins prussienne, et si la seconde n'avait pas été follement distraite et affaiblie par son aventureuse expédition mexicaine.

Je parcourus les parcs de Copenhague. On ne pourrait imaginer autant de verdure et une végétation aussi luxuriante dans ce domaine de l'Océan. Les arbres y sont séculaires et donnent un ombrage épais, qui me protégeait contre les feux de cette année caniculaire en juillet et août. Les bassins y répandent une grande fraîcheur ; un entre autres, par une gerbe magnifique, ingénieusement lancée du col d'un cigne en bronze, monté par un jeune enfant. Il me rappela l'homme à l'Oie de Nuremberg, vrai chef-d'œuvre qu'un homme tient dans ses mains. Le parc, comme nos Tuileries, est défiguré par un essaim de bonnes d'enfants et de troupiers lovelaces.

La guerre sous un rapport ne serait pas mauvaise, si elle servait à purger nos promenades d'Europe de ces parasites envahisseurs et de ces duègnes mercenaires négligentes, à qui la négligence pire des mères, abandonne leurs enfants victimes de toutes sortes d'imprudences et quelquefois volés, *kidnapped*. C'est justement ce qui arriva dans notre jardin des Tuileries au petit-fils de l'un

de nos magistrats, le garde des archives de la Chambre des Pairs. Pendant une semaine entière la famille aux abois chercha la pauvre petite créature à tous les coins de la France. Une jeune fille pour fixer un amant infidèle l'enleva par supercherie aux mains de sa bonne, se fit passer pour sa mère et alla se cacher dans un coin retiré de la ville d'Orléans, où elle fut enfin dépistée, pour être jugée à la Cour d'assises de Paris. J'assistai moi-même à ce jugement de rapt. Le célèbre gagneur de mauvaises causes fit valoir l'extrême jeunesse de la voleuse qui fut condamnée à quelques années de prison pénitentiaire. Nous devons à ce procès scandaleux une composition latine lyrique digne d'Horace faite par le grand-père lui-même de l'enfant, lequel m'en a gratifié.

Copenhague est une belle ville spacieuse, aérée, fort propre. Les ruisseaux y sont couverts de planches qui servent de trottoirs très-doux aux pieds. Elle a des canaux comme Amsterdam. Ses édifices sont nobles et élevés; les rues marchandes sont très-bien percées. Elle a en même temps une physionomie champêtre, car l'on voit des moulins tourner aux extrémités des rues. Elle réunit la civilisation, l'élégance d'une ville et la simplicité de la campagne. Le commerce de blé est florissant

aux environs. Mon voisin de la table d'hôte était un marchand de blé. Ma jolie voisine de la même table m'a dit aussi être la fille d'un marchand de céréales de Holstein à Kiel. Ce serait une blonde Cérès, *Flava Cérès*, si elle était moins jeune. Je l'appelais une Hébé à cause de sa fraîcheur et de son teint de lys. C'est une grâce danoise. Elle parle anglais, et bien que je ne lui aie pas été présenté, elle a lié, sans hésiter, conversation avec moi. Une beauté anglaise eut été *shocked* de ma hardiesse ; une beauté parisienne n'eût point osé me répondre sous le coup d'œil sévère maternel.

Le musée eut naturellement ma première visite. Les statues, sauf quelques-unes, sont en plâtre et leur blancheur s'est altérée, ce qui produit un mauvais effet surtout pour les trois Grâces qu'on est accoutumé à voir dans leur candeur irréprochable. Quelques peintures se recommandent, une entre autres, celle d'un guittariste italien qu'une mère et sa fille écoutent comme en extase. Les yeux de ces deux femmes parlent et leur enthousiasme se communique au spectateur qui prête aussi lui-même une oreille avide aux sons qui électrisent les deux auditrices.

Il se trouve quelques belles médailles antiques et un nombre assez considérable de médailles d'or.

J'eus la patience et le plaisir laborieux de les compter une par une. Les médailles nationales forment un ensemble de 601.

Une, frappée en l'honneur de Copenhague, porte cet exergue qui fait allusion à la situation maritime de la métropole :

Mediis jam portus in undis
C'est un port au milieu des eaux.

Je trouvai six antiques à l'effigie d'empereurs romains. Deux orientales, quelques autres modernes présentées aux grands hommes et l'une d'elles spécialement décernée au savant professeur Thompson, qui nous fit déjà lui-même en 1835 les honneurs du musée des antiquités du Nord qu'il avait enrichi du produit de ses fouilles des règnes de pierre et d'airain. Ces dernières médailles destinées à des récompenses portent ces mots : *æres* honneur, *og* et *priis* récompenses. Toutes ensemble forment un chiffre de 1267 médailles.

La bibliothèque royale que j'avais visitée trente ans auparavant m'intéressa encore comme un trésor tout à fait nouveau. Car l'homme vieillit et passe ; mais les livres sont toujours jeunes dans leur vétusté.

Le bibliothécaire mit à ma disposition les Sagas

format in-octavo et un in-folio en deux volumes, découverts jadis en Islande et toujours enfumés. Ils contiennent :

1° Les Eddas, traduits pour l'honneur français par mademoiselle Du Puget, membre de plusieurs Académies, laquelle reçut en récompense du roi Bernadotte une médaille d'or.

2° Un autre saga in-folio, contenant l'histoire de Thomas Becket ;

3° D'autres sagas contiennent un manuscrit du Dante ;

4° Une traduction de Quinte-Curce ;

5° Des manuscrits indiens écrits sur des écorces ;

6° Une copie du *codex argenteus* dont j'allais voir l'original à Upsal ;

7° Des autographes entiers de la main de Luther en allemand et de Melanchton en latin.

Ces divers spécimens de la bibliothèque de Copenhague qui renferme 556,000 volumes appartiennent à cette région du Nord, et en sont pour ainsi dire le produit autochtone et national.

Le musée des antiquités du Nord est composé des trésors du sol, dus spécialement, je dirai uniquement aux fouilles du célèbre professeur Thompson, dont le nom est européen. C'était lui en

personne qui nous avait fait en 1835 toucher des yeux et du doigt ces richesses du pays dont il nous démontrait avec bonheur et en un très-beau langage français l'historique et l'origine.

Du musée des antiquités scandinaves nous passâmes à un étage supérieur, où l'on a exposé une galerie gothique très-riche et très-sombre, qui plairait fort aux amateurs du musée de Cluny, aux zélés partisans des bahuts et des vieux tabernacles. Il possède un Christ en bois dont la vue seule navre le cœur et dont les plaies saignent encore au fond de sa châsse noircie de vétusté.

18 *juillet.*

Pour me distraire de ces reliques de la science et de la foi, je me hâtai avec le peuple danois vers le champ de courses, les pires de l'Europe, mais les plus pittoresques du monde par leur voisinage des bois, situés près de l'Hermitage, le rendez-vous de chasse.

Je revins sur mes pas vers le jardin public de Tivoli, le rendez-vous des plaisirs, mais aujourd'hui de la politique. On y couronnait le buste de Napoléon III, au son de la Marseillaise qui ébranla

l'Europe entière il y a quelques soixante ans, mais n'agite aujourd'hui que la France et les trois puissances du Nord, nos alliées de cœur. Puisse cette velléité belliqueuse se borner à cette démonstration patriotique, et ne pas dégénérer en une orgie de bacchantes dont les lauriers et les défaites se trempèrent alors en des torrents de sang. L'émigration nombreuse des habitants du Sleswig et du Holstein, fuyant le joug prussien est-elle une cloche d'alarme ?

Je retrouvai dans Copenhague ma jeune danoise que j'avais rencontrée la veille sur le paquebot, conversant avec moi, seule en tête à tête à minuit par une de ces nuits claires et une mer calme. Elle m'avait, en débarquant, aidé à m'orienter vers l'hôtel d'Angleterre, et en me procurant elle-même une voiture pour m'y conduire. Une jeune française exercerait-elle cette hospitalité ? L'oserait-elle sans sa mère ? Non, elle n'a pas d'initiative, et n'a que des entraves, quand elle a le même cœur que l'étrangère. Mais parlerait-elle comme mon aimable danoise trois ou quatre langues ? Non, elle en aurait l'intelligence, mais son éducation bornée la rend captive. Ma charmante inconnue fut mon cicérone dans les musées de Copenhague. Elle me donnait un temps précieux et bien

court ; car à peine arrivée de Londres pour voir sa famille, elle devait en repartir aussitôt pour ne pas trouver la navigation fermée par la guerre. Mais j'eus le plaisir de l'aller remercier plus tard après ma traversée en Angleterre.

19 *juillet.*

Cette journée est royale, et je pars pour Fredenborg, le palais d'été du roi, où une ex-dame d'honneur de la reine-mère m'a invité à venir. La famille royale était encore à déjeuner, quand j'arrivai au château à travers un parc planté de grands chênes séculaires. Je fis passer ma carte à la dame d'honneur qui annonça ma visite, et la grande Duchesse me députa un secrétaire des commandements qui vint me prendre dans un petit salon attenant à la chambre du plus jeune prince. Je fus conduit dans le Grand Salon, *The Great Hall*, orné de huit énormes tableaux dont les sujets sont tirés de l'Illiade : la querelle d'Agamemnon et d'Achille, la séparation d'Hector et d'Andromaque, la mort de Patrocle et la vengeance d'Achille, plus implacable dans Homère et même plus coloré dans l'art poétique d'Horace, *inexora-*

bilis acer, que sur cette fresque incolore et froide comme le ciel du Nord. Je fus introduit dans le salon bleu, très-élégant, et dans toute sa fraîcheur. Le parc est une miniature de Versailles, avec son caractère local, le Nordsmansdal, la vallée du Nord, entouré de 70 statues, représentant des personnages de Bergen. Nous descendîmes vers le lac, d'une étendue considérable, où la famille royale fait ses promenades en chaloupes.

Je ne vis que de loin, *ex longinquo reverentia*, cette belle et intéressante famille, qui respire dans cette retraite des soucis causés à un père chevaleresque par une puissance prépondérante et sans gloire envahissante. Les princesses de Galles, Dagmar, Thyra, dont je connais la compagne et jeune amie, le roi de Suède, la reine de Suède, le prince de Galles étaient réunis dans le cercle intime du Fredenborg, ce Karlsruhe du Nord dont le roi ne s'éloignera point pour partir en guerre.

Je repris mon wagon bourgeois et descendis au jardin de Tivoli, où je dînai au son de toutes les musiques disséminées sur plusieurs points. Les plaisirs y sont variés, mais fatigants par leur mobilité. Car du concert l'on passe au cirque, du cirque à un autre concert, de là au théâtre où

s'exécute la danse légère d'une nymphe qui en pirouettant jette au public comme une Flore danoise une pluie de fleurs. Une nouvelle harmonie nous appelle, et nous attire vers une pantomime à l'italienne, avec un Arlequin et sa Colombine, Pierrot et Pantalon. Je me retirai plus que satisfait de cet excès de divertissements prodigués à outrance.

Ce spectacle du moins me fit connaître à sa surface physique l'individu danois, qui me parut fort, bien membré et musculaire, avec des traits réguliers, des yeux bleus, des cheveux blond cendré.

Au moral, d'après ma visite de l'année 1835, j'avais cru reconnaître, dans le sein des familles, où j'avais été introduit des sentiments généreux et élevés et une grande force d'âme et de patience, mais avant tout une grande et expansive cordialité l'égard des Français, *quorum pars magna fui*. Notre talisman et notre mot d'ordre magique est Paris, qui en dépit du parisien lui-même le moins polyglotte et le moins voyageur du monde, a toujours son prestige cosmopolite.

Copenhague est citée pour la première fois dans l'histoire en 1443 sous le nom de *Havn*. Depuis Valdemar le grand, on l'appela : « Le port des marchands, Kiobenhavn. » Il en avait fait don à

l'évêque Absalon qui y bâtit une forteresse. Au XIII[e] siècle, la ville possédait déjà deux cloîtres, qui durent arrêter la population, mais au XIV[e] siècle elle fut rendue par l'évêque de Roeskilde à Valdemar Atterdag, et depuis fit partie du domaine de la couronne.

En 1443 elle devint la résidence des rois. Sa situation maritime l'exposa à de fréquents bombardements, celui de 1228 par les Lubeckois ; en 1259 par le prince de l'île de Rugen, Jarimar. En 1306, elle repoussa les Norvégiens et en 1428 fut défendue par la reine Philippa anglaise contre les villes hanséatiques.

En 1700, elle fut bombardée par la flotte anglaise. Le coup fatal qui lui fut porté est le bombardement qui dura trois jours en 1807, par cette flotte sous les ordres de Nelson. La flotte danoise fut anéantie et la ville réduite à capituler.

Aussi, le nom anglais est-il resté antipathique et odieux à cette nation généreuse. En 1835, lors de mon premier voyage à travers le Holstein et le Sleswig, par le Petit-Belt et le Grand-Belt, j'évitais de parler l'anglais qui aurait pu nous attirer de méchantes affaires, en nous faisant prendre pour des Anglais. Ce peuple sera toujours intéressant dans l'histoire, parce qu'il fut toujours op-

primé de notre temps comme à l'aurore du siècle. Le lâche abandon du plus faible par la France et l'Angleterre amena la défaite de la première en 1870-71, et le discrédit sur la seconde par la désertion de son alliée. L'isolement du Danemark l'a fait d'autant plus briller en arrachant à son dernier roi défunt ces belles paroles chevaleresques et vengeresses : « *Que ne suis-je simple républicain* « *dans la petite république de Suisse!* »

Les alliances matrimoniales du Danemark avec les grandes puissances ne l'ont pas beaucoup servi. La princesse Alexandra a vu la reine d'Angleterre, sa belle-mère, se joindre d'intention aux envahisseurs du royaume paternel, parce que sa fille ainée est devenue prussienne en épousant le prince impérial de Prusse. La princesse Dagmar, belle-fille de l'empereur de Russie, a dû se taire en gémissant des spoliations de l'Holstein et du Sleswig.

Le roitelet de Grèce, le prince Georges, aujourd'hui à Paris, quand la guerre vient d'éclater à sa porte, a épousé une nièce du czar. La Grèce pèse peu dans la balance de la politique européenne.

Parmi les monuments publics de Copenhague, je visitai le château de Christiansbourg, Amaliensbourg, Rosenbourg, bâti sous Christian IV.

On y conserve les *regalia* ou joyaux de la couronne. C'est dans la cathédrale Notre-Dame que les rois de la famille Oldenbourg étaient couronnés.

Après le bombardement de 1807, on la rebâtit en style moderne, et elle fut ornée des chefs-d'œuvre de Thorwaldsen, le Christ et les douze apôtres, statues en marbre.

Je gravis la fameuse tour ronde qui servit aux observations astronomiques de Tycho-Brahé.

Ici, sur la cime de cette tour astronomique et de son magnifique observatoire, l'Urianiembourg, j'aime à m'arrêter moi-même en société, sous le ciel. Que ne puis-je y aspirer un souffle d'une haute existence, sous la voûte de ce firmament qu'un célèbre Français appelait sa messe. J'y cherche en m'orientant les constellations qui nous annoncent leur suprême et divin astronome.

Je contemple surtout cette Cassiopée où Tycho-Brahé observa une étoile alors nouvellement découverte. Moi j'y retrouve en païen cette Cassiopée fabuleuse osant disputer aux Néréïdes le prix de la beauté et placée après sa mort au nombre des constellations de la voie lactée. Si ma contemplation fut courte à cause de son impuissance, j'y ai ramassé du moins, un riche butin dans un tableau

splendide, le panorama de myriades d'étincelles scintillantes.

Cette tour n'a point de marches et l'ascension en est douce et facile.

Pierre le Grand même en atteignit le sommet dans une calèche traînée par quatre chevaux, menaçant son cocher de lui brûler la cervelle, s'il ne réussissait pas.

Le despotisme des rois et empereurs n'était pas seulement dans le cœur des autocrates de Russie. Christian II en fut un sanglant modèle, mais sa cruauté tout en rompant l'union de la Suède avec le Danemark, n'abolit point la tyrannie dans ce dernier royaume, et l'horloge royale de Copenhague dut pendant de longues années sonner avant toutes les autres de la ville. La Révolution française purgea l'Europe de ces hydres à cent têtes qui tendraient encore à renaître.

Les mœurs et les coutumes sont aujourd'hui plus douces et tolérantes chez les rois et les empereurs. Frédérik VII est un exemple de ce changement. Il naquit à Amaliepbourg en 1808. Il était fils de Christian VIII et d'une princesse de Mecklembourg Schwerin. Il succéda à son père en 1843. Il voyagea dans sa jeunesse, passa un an à Genève, puis en France et en Italie.

En 1828, il épousa la fille de Frédérik VI qui vivait encore. En 1835, il se sépara de sa femme et se remaria en 1841 à la princesse du Mecklembourg Strelitz, mais en fut divorcé en 1846, et épousa morganatiquement dans l'église de Frederiksbourg en 1850, une ancienne danseuse du théâtre royal de Copenhague, Louise-Christine, à laquelle il donna le titre et le nom de comtesse d'Anner devant le Danemark scandalisé.

A propos de cette tolérance royale, elle existe à un degré suprême dans l'aristocratie anglaise à l'égard des artistes et même des comédiens, s'ils sont honnêtes.

L'actrice anglaise sait honorer son métier et, fidèle aux vertus du foyer, respecte ses devoirs, ses parents et son Dieu.

J'ai rencontré constamment pendant l'hiver de 1875-1876, dans les salons de la haute aristocratie anglaise, notre ex-adorable danseuse, Mme Taglioni, que la maîtresse de cette maison d'élite honore et attire chez elle. L'ex-Terpsichore, malheureuse épouse, est une respectable et vertueuse mère.

Je suis descendu de l'observatoire de Tychobrahé.

Sur cette tour aérienne d'où je n'avais pu seule-

ment atteindre la hauteur du vol de l'aigle, je m'étais déjà dit : ce ciel qui m'écrase de sa magnificence reste avec ses mystères ; la terre où je suis attaché, où je vais retomber, a gardé les siens même pour l'audacieux mineur, comme la mer se cache invisible au plongeur (1) qui l'a fouillée jusqu'à la longueur de quarante milles, car cet Océan traversé, sillonné tant de fois par le navigateur qui a vu s'y abîmer ses trésors, n'a-t-il pas ses secrets insondables !

J'ai laissé le palais de Copenhague.

Le voyageur et l'homme rentraient dans la vie positive et pratique. Là, il fallait consulter le degré de latitude, de 56 à 60°, interroger le baromètre, étudier le temps dont le voyage dépend, écrire son journal, cette statistique perpétuelle, qui exige une attention soutenue, une présence d'esprit intense, s'occuper du change des monnaies, calculer la dépense qui tombe comme une pluie d'or sur la grande route, sans la colonne de recette et jeter partout, suivant le pays, les napoléons et les francs, le souverain et les shellings, l'impériale et le copeck, et ici les rixdales.

1. Description par Green, le fameux plongeur à quarante milles de longueur des mines de corail à Silver Banks, près de Haïti.

Néanmoins, ce n'est pas gaspiller l'argent que de le consacrer au voyage.

Ce sont des souvenirs que nous récoltons pour vivre deux existences et rajeunir la dernière. Toutefois le Nord ne peut nous rémunérer avec ses ruines vénérables comme l'ancienne maîtresse du monde, la triple Rome, l'antique momie avec ses aqueducs, ses bains, ses théâtres, ses amphithéâtres, ses hippodromes et ses temples; celle du moyen âge avec ses quatre cents églises et leurs richesses minérales que les papes et les géants de l'art, les Michel-Ange et les Raphaël surent diviniser par les miracles de l'art; ni la Rome moderne avec son caractère actuel, ses moines, sa population, ses superstitions, ses fréquents assassinats dont les auteurs vont impunément trouver dans les églises un droit d'asile.

Non, je ne puis l'espérer, le Nord n'a rien de tout ce prestige. Il n'a que sa nature que l'homme n'a point gâtée. Et c'est beaucoup. Cette moisson doit suffire. Ses tableaux valent encore mieux que ceux de Raphaël et de Michel-Ange et leurs chefs-d'œuvre grandioses.

Pour la multitude, les admirer est un effort; au sein de la création, la sentir, c'est recevoir l'haleine du bonheur.

20 *Juillet.*

Je venais de sortir du port de Copenhague, où Nelson en 1806, je l'ai dit et ne puis trop le redire à sa honte, brûla toute la flotte danoise par le droit cruel de la guerre et de l'inhumanité invoqué aujourd'hui et exercé par Bismarck en ces termes: *La force prime le droit.* Je ne vois aucune différence entre ces chrétiens de nom, sauvages par leurs actes, et les véritables sauvages qui s'entredévorent.

SUÈDE

Je suis à Malmoé en Suède, après une heure de navigation. La mer est calme ; le ciel est bleu et nous prépare un magnifique voyage par le chemin de fer jusqu'à Stockholm, mon point de mire. La première station est Lund, dont la célèbre Université rivalise avec celles de toute l'Allemagne. Je l'avais visitée à mon passage en 1835, et je ne m'y rappelais que le nom et la signature de l'un de nos princes émigrés, le duc d'Angoulême qui y laissait cette triste marque de son émigration errante. Nous nous arrêtons à peine à cette station, mais si nous n'entrons point dans l'Université, l'Université en vacance nous envoie ses professeurs, le D[r] Dubbs, *Doctor philosophiæ* accompagné de sa femme et d'un savant prussien, son ami depuis vingt ans, pendant lesquels il a entretenu avec lui un commerce littéraire, *Literarium commercium*,

le titre et le sujet de notre conversation en latin. Nous entrâmes également et par sympathie en rapport. Le prussien commença la guerre, mais ce fut une guerre civile, et quand il me dit *ex abrupto* : « Pourquoi Napoléon nous déclare-t-il la guerre ? » Je coupai court à la politique et aux hostilités par cette réponse : C'est une affaire politique, et tout rentra dans l'ordre. La gaîté, l'esprit et la politesse furent les compagnons et l'assaisonnement du voyage. Le grand Humboldt ne manqua pas d'être nommé par moi qui lui avais été présenté autrefois à Berlin. J'appris qu'il avait été enterré à Degol, son château, dans un caveau de famille. Paris et ses savants furent mis sur le tapis, MM. Philarète Chasles que M. Dubbs avait connu à Paris, Egger dont il fait le plus grand cas, et auquel je transmettrai ses compliments, Mlle Du Puget, l'honneur de la littérature du Nord comme la traductrice des chefs-d'œuvre de Tegner et de quelques-uns des Sagas.

Il y a vingt ans que M. Dubbs l'avait visitée à Paris. Y sera-t-elle encore pour moi ? Mademoiselle Du Puget venue en Suède pendant l'émigration lui avait dû sa profonde érudition et sa connaissance des livres Islandais. Pourra-t-elle me montrer elle-même à Paris, cette médaille d'hon-

neur que lui avait décernée Bernadotte, le roi français de Suède?

Nous courons vers Eslof, et M. Dubbs aux aguets pour m'indiquer les vestiges curieux et historiques, me fait voir entre Liatorf et Alvesta le monument érigé à Linné ainsi que la cabane où il naquit. C'est là que le grand naturaliste futur herborisa ses premières fleurs. Il était fils d'un simple assistant de ministre luthérien, et né, par une coïncidence remarquable, la même année que Buffon en 1708, sous Charles XII, ce roi dont la fureur guerrière desséchait la flore suédoise.

J'essayai en passant d'esquisser au vol le monument de Linné, une petite colonne de granit ou de porphyre ornée d'un médaillon avec la tête du botaniste, et surmontée d'une étoile.

Linné est le type d'une vocation irrésistible. Son instinct naturel en fit un génie qui dès l'abord triompha des difficultés de la vie, des rigueurs de son climat, des six mois d'hiver et de nuits qui ne l'empêchaient point d'étudier les plantes, et d'aller converser avec elles, à la fonte des neiges, à la réapparition du soleil dont la bienfaisante chaleur l'invitait comme les fleurs elles-mêmes à revivre. C'est alors que le studieux horticulteur récoltait avec amour ces grappes dorées, que le

printemps jette à pleines mains sur l'herbe des prairies. Content d'un morceau de pain, il gravissait les roches émaillées de leurs riches floraisons, ou s'enfonçait dans la profondeur des forêts, et seul avec ses plantes chéries, ne les quittait qu'après s'être initié à leurs mystères. Il observait leur naissance, leur éclosion, leur sommeil, leurs amours et leurs antipathies, leurs répugnances et leurs attractions (1).

Riche de ses connaissances, le botaniste a pu ainsi composer son *Horloge de Flore*.

Aussi l'homme de la nature a-t-il eu le droit d'écrire de sa main sur la porte de son cabinet ces deux lignes :

1. Il y a tant de naturelle antipathie entre le chêne et l'olivier, que placés dans le même sillon ils meurent tous les deux. Le chêne est encore antipathique au noyer et *vice versa*. La vigne qui semble enlacer tout ce qui l'entoure de ses pampres grimpantes, s'éloigne du chou, en se tournant dans un autre sens. La vigne et la ciguë ont la même répugnance l'une pour l'autre. La ciguë est un poison pour l'homme et la vigne est l'ennemie de la ciguë. Quel commerce secret, intime, mais étrange, entre l'ail et le lys qui se plaisent. L'ail a plus de sève, le lys a plus de parfum. Dans les arbres les femelles languissent et se stérilisent sans les mâles.

Vivez dans l'innocence,
Dieu est présent.

et d'inaugurer son *système de la nature* en lettres d'or : « Éternel, immense, sachant tout, pou-
« vant tout, que Dieu se laisse entrevoir, et je
« suis confondu ; j'ai recueilli quelques-unes de
« ses traces dans les choses créées, et dans tou-
« tes, dans les plus petites même, quelle force,
« quelle inexprimable perfection ! »

Il me plaît durant l'éclair de la vapeur qui me fait entrevoir le mémorial du noble adepte de deux des trois règnes (1), il me plaît d'imaginer qu'un essaim d'abeilles butinait le suc des fleurs pendant qu'il en étudiait les merveilles et qu'elles s'en détachèrent un moment pour voltiger sur sa tête. Les abeilles ont toujours porté bonheur. Ne laissèrent-elles pas leur miel sur les lèvres de Platon ?

Ah ! pourquoi les ailes de cette vapeur infatigable et aveugle m'emportent-elles loin de ce monument, que je voudrais élever encore plus haut à l'honneur du peintre et du poète de la nature ?

1. Linné a écrit : *Animalium specierum in classes, ordines, gentes dispositio.*

Que ne puis-je au moins laisser à ses pieds une simple fleur de printemps, d'été et d'automne !

Car il les embrassa toutes, toutes il les analysa avec amour, et s'endormit sous leur frais ombrage. Mais où Linné ne se montre-t-il point dans cette région où il imprima ses pas et sa main savante, où l'étudiant botaniste inconscient savourait déjà le parfum des plantes et celui de sa gloire ? Si je quitte les fleurs en laissant cette colonne que j'appelle végétale, c'est pour entrer dans les bois de sapin et y respirer leurs arômes pleins de sève et de vie.

Alvesta était la station dinatoire, où chacun prend au buffet, qui est une table commune, le plat qui lui convient. De ma dent superbe, comme le rat de ville d'Horace, je dédaignai, ou plutôt mon estomac repoussa le poisson cru, le jambon cru et ne fit qu'effleurer un morceau de veau sans goût que mes compagnons savourèrent en s'abreuvant de thé. Le docteur prussien s'étonnait de mon abstinence de l'eau-de-vie dont il faisait une libation à Bacchus, voulant initier ce dieu à cette liqueur.

Ce breuvage l'échauffa et lui donna une double dose de science et de conversation fort intéressante sur l'Anglo-Saxon, sur la bible d'Ulphilas et le

Codex argenteus, que j'allai plus tard explorer à Upsal.

Nous poursuivions notre course de plus en plus pittoresque au milieu des lacs et des forêts de sapins et de bouleaux.

Les lacs principaux de cette région sont le Wener See, le plus grand de Suède, long de 15 et large de 7 milles suédois. Il est à 145 pieds au-dessus de la mer Baltique et a une superficie de 95 milles carrés géographiques. Sa profondeur est de 359 pieds près de l'île de Luro. Trente rivières se jettent dans ce lac et y élèvent l'eau jusqu'à 10 pieds au-dessus de son niveau ordinaire.

Je devais trouver à Stockholm le Malar, lac poissonneux, entrecoupé d'îlots où paraissent de petites cabanes rouges, faites de bois de sapin cimenté de bitume. Ces sapins du Nord dont nous buvons à Paris l'eau de bitume recommandée par les médecins suédois, opèrent eux-mêmes des guérisons et des remèdes souverains pour les malades poitrinaires qu'on y transporte afin d'y respirer un air tonique et fortifiant dans une atmosphère résineuse et vitale.

Mon cicérone amateur me faisait remarquer des églises et des clochers en bois, bâtis de même que les cabanes de paysans. Le Christ y eût prêché

sa parole comme il le faisait à la face du ciel, sur la montagne ou en mer.

Nous approchons de Jonköping où nous entrons par un jour superbe vers dix heures, que je ne puis dire du soir, puisqu'il n'y en a pas dans cette latitude boréale et sans nuit.

Jonköping est le point intermédiaire entre Malmœ d'où j'étais parti et Stockholm où je tendais.

21 *juillet.*

Après une nuit claire pendant laquelle le thé chinois me tint éveillé, je me lève le premier, avant le garçon de l'hôtel et la servante qui entrent dans ma chambre sans frapper. Je descends les degrés de granit et vais m'orienter dans la rue, en foulant les dalles du marbre de Suède. J'y rencontre une foule de jeunes ouvrières allant aux fabriques. Rien de plus décent que ces jeunes filles à l'air modeste, lesquelles gagnent leur vie par un travail acharné, commençant à six heures et continué jusqu'à huit.

Leur état est pire même que celui des villes manufacturières de France, d'Angleterre et surtout

de Belgique, où les femmes sont trop servilement exploitées.

Honneur aux travailleuses de Jonköping, pauvres, laborieuses et honnêtes.

Nous reprenons notre course ferrée, après une tasse de café et de bons petits gâteaux, ma seule nourriture.

A Falköping (1), le trait d'union entre Gothenbourg et Stockholm, nous avons un affluent de voyageurs partis de Hull, dans le Yorkshire et débarqués à Gothenbourg, dont ils ont suivi le canal pittoresque aux seize écluses dont la chute à Trollattan est si célèbre.

Notre wagon s'est renforcé de ce surcroît de voyageurs, mais moi je perds mes doctes et aimables compagnons de voyage à Laxa, d'où ils se dirigeront vers Christiania. Nous échangeons nos serrements de mains et nos vœux de retour et de rencontre si incertains dans cette courte vie. Le voyage produit beaucoup de fraternité; car c'est un exil passager, et les séparations même laissent longtemps après des impressions vives et agréables.

1. Le k se prononce Ch., Falchöping. Cette terminaison de koping si fréquente en Suède veut dire commerce Copenhague, c'est le port de commerce. Hague, haven. Vous avez Sodköping, Enköping, Lidköping, etc..

« Nous vous attendrons à Berlin », me dit le professeur prussien en me quittant. Hélas ! ce furent les Prussiens qui vinrent à Paris.

Toutefois, ces épanchements ont leurs inconvénients et leurs dangers. En 1848, dans un autre voyage, à une table d'hôte de Nuremberg, je rencontrai un Anglais, un vrai gentleman en apparence. Sa distinction m'inspira une telle confiance que j'acceptai une place dans sa voiture pour aller au Valhalla, le musée scandinave fondé par le roi Louis de Bavière. Nous nous séparâmes après cette visite si intéressante et en échangeant nos cartes au retour. Revenu un mois après à Paris, je lus cette nouvelle dans Galignani : Le Lessee ou directeur d'un théâtre de Londres convaincu d'avoir emporté les fonds de la caisse, a été arrêté à son retour d'Allemagne et mis en prison. Le numéro suivant du même journal annonçait qu'il avait mis fin à ses jours dans sa prison. L'identité du nom attestait que c'était la même personne. *Beware*, prenez garde.

Je reste seul dans le wagon avec un Suédois le fils de l'horloger des 150 stations de tous les chemins de fer de Suède, M. Linderoth dont je me rappelle avec fidélité le nom, et avec bonheur les infatigables attentions à mon égard. Nous

sommes accueillis par les chefs de gare, qui tiennent eux-mêmes le drapeau rouge, signal de sûreté à Catherin Holm, la station où l'on dîne. J'y prends un bouillon, mais quel bouillon et quel pain ! N'importe. Je laisse mes compagnons dévorant et cours dans un magasin de minéralogie où j'achète des boutons de chemise en porphyre, les plus commodes pour l'usage et supérieurs aux articles de Londres ou de Paris. Le Pasteur ou le *Prédicant* du Roi que je trouve dans le magasin me montre des tombes et des croix funéraires d'un beau marbre veiné de gris et de blanc et d'un travail supérieur à celui de nos monuments funèbres, surtout aux mausolées anglais en granit rouge avec des épitaphes en lettres d'or. Les artistes scandinaves sont-ils donc plus habiles que les nôtres ? C'est M. le comte de Lenthenhaups qui est le créateur de cette industrie toute locale, et de plus le bienfaiteur du pays.

Depuis cette station, notre course est plus que jamais pittoresque sur la ligne ferrée à travers des lacs et des plantations de pins et de bouleaux, ces indigènes du Nord. Des masses énormes de rochers, aux formes capricieuses, qui, sur leurs parois et leurs cimes portent la faune des bois et offrent des figures humaines, réunissant ainsi pour le plaisir

des yeux ces deux règnes de la nature. Ces géants qui ne sont que des jeux pour elle, me rappelaient les belles roches de Fontainebleau et celles du Kent à Tunbridgewells et Rusthall, dans les formes du Toad rock, rocher du crapaud et du Sounding rock, le rocher sonnant.

Le site est enchanteur et prélude à l'entrée de Stockholm, cette reine du Nord, qui à 55° de latitude brille l'été dans des nuits claires, et l'hiver avec ses aurores boréales.

STOCKHOLM

22 *juillet*.

Je descends à l'hôtel Rydberg, le premier de la ville, et le mieux situé sur la place de Gustave Adolphe vis à vis le palais du roi que je visiterai demain en compagnie de Mme Langford Brooke et de son fils qui arrivent de Moscou et de Saint-Pétersbourg.

Jusqu'ici je n'avais rencontré qu'une belle personne, la jeune danoise de l'hôtel d'Angleterre à Copenhague, ma voisine de table. C'était la blonde Cérès. Elle avait la peau blanche, les yeux bleus et son aisance aimable sans pruderie, mais seulement décente et réservée, la rendaient séduisante avec ses dix-sept ans. Mais après deux jours, son départ et ma fuite en avaient arrêté l'influence jusqu'à l'apparition dans l'hôtel de Rydberg d'une

voyageuse de manières aristocratiques. Elle avait les cheveux brun foncé, le teint coloré, l'œil vif, et les dents d'une blancheur éblouissante. Sa taille imposante commandait le respect, mais sa physionomie souriante attirait. C'était une beauté. Je la vis; je ne puis dire « que je pâlis ou rougis à sa vue » mais elle me plut aussitôt. Étrangère pour moi, elle avait du charme, et quelques mots bienveillants achevèrent ma conquête, quand elle m'eût parlé de son voyage classique. Les deux voyageurs, elle et son fils, avaient vu avec douleur en Crimée les tombes anglaises complétement abandonnées et avec une vive satisfaction les françaises entretenues avec un soin particulier et montrées par un invalide français qui refuse tout salaire. M. Langford Brooke avait été admis à Athènes dans la prison des sept assassins de MM. Lloyd, Herbert et Weiner. L'un d'eux, blessé grièvement, souffrait d'atroces douleurs. Les autres fumaient tranquillement leur pipe comme des brutes, le matin même de leur exécution. Deux surtout brillaient par leur belle tête. Ces indignes successeurs de Miltiade et Thémistocle allaient une heure après expier leur lâche attentat.

Mme Langford et son fils propriétaires d'une villa italienne en Angleterre à Merehall, dans le Cheshire

avaient visité Athènes et Constantinople où ils avaient été dévalisés.

M[me] Langford me parlait surtout avec bonheur de son séjour à Athènes et du ministre américain qui depuis quarante ans y réside assidûment après avoir traversé la révolution de la Grèce et assisté aux généreuses tentatives du poète Byron pour la régénérer.

Ce digne pasteur avait inauguré sa mission en évangélisant un petit enfant grec, deux, trois et ainsi de suite. Enfin sa persévérance et son zèle ont formé une école de cinq cents jeunes chrétiens, défrayés par des subsides américains. J'exprimai à ma belle narratrice mon regret de n'avoir point connu cet intéressant épisode qui m'eût occupé un jour de plus à Athènes.

Mes deux aimables compagnons que l'étoile du voyage me donnait, avaient rencontré auparavant sur le même paquebot le célèbre Flourens allant à la délivrance de la Crète. Ce jeune enthousiaste semblait en proie à une excitation fébrile, qui, à bord de l'embarcation, le tenait dans une agitation constante, triste prélude de ses dernières aventures et de sa fin prématurée aux environs de Paris.

C'est demain 23, que j'espère faire ma visite à MM. le comte Gabriel Oxiesterna, bibliothécaire du

roi ; le comte Atti d'Otrante, grand veneur ; et M. Ludwig von Dardel, aide de camp de sa majesté, pour lesquels j'ai une lettre d'introduction de M. Bostroöm, consul de Suède au Hâvre. Je dois cette précieuse introduction que j'appelle une lettre de créance (credentials) à une dame amie, madame Niaudet, dont la maison est le rendez-vous des beaux arts et des beaux esprits de notre capitale. Je me réserve aussi le privilége de visiter M. StrandBerg, traducteur en suédois de Lord Byron *talis qualis*, et en cette qualité mon confrère traducteur en admiration du grand poète.

Je sors du palais du roi et de tous les rois qui ont précédé la dynastie française de Bernadotte. Nous sommes introduits dans le cabinet et la vie intime de ce prince. Sa chambre à coucher nous offre ses reliques, son manteau bleu de guerre que les vers non plus que les balles n'ont respecté ; une collection de livres français, suédois, les œuvres de Mlle Du Pujet, dont l'émigration à l'âge de neuf ans, l'initia aux langues du Nord et de la littérature islandaise.

Une mappemonde orne encore le cabinet dont les murs sont décorés des tableaux des batailles où assista le prince que son étoile amena sur le trône de Suède, sa conquête, qu'il ne dut qu'à lui-même.

Avant d'y implanter sa dynastie, il n'avait pas encore foi dans sa durée, et disait à M. Billecoq consul de France à Stockholm : « Voyez-vous ces « arbres agités par le vent sur le roc ? Ma dynastie, « comme eux sans racine, peut être abattue d'un « coup de vent. » Toutefois, naturalisé Suédois et adopté par le roi Charles XIII, il se vit appelé au trône en 1818 et après le décès de ce prince, proclamé sous le nom de Charles-Jean XIV. Son règne dès lors sage et populaire, sous la devise qu'il avait prise : « l'amour de mon peuple est ma récompense », vit fleurir un double royaume à l'ombre des rois, à peine agité pendant vingt-six ans. L'inflexible histoire, ou plutôt la France généreuse pardonnera-t-elle à Bernadotte de l'avoir quittée, pour aller fonder, avec son génie sur le trône des Goths et des Scandinaves, une dynastie française ? La Suède a senti le besoin du calme et de réparer les ruines de Charles XII, ce démon des batailles, dont elle souffre encore après plus d'un siècle. Un simple dessin de la main de cet enfant belliqueux en naissant, le représente à l'âge de douze ans faisant feu sur un cavalier qu'il abat.

Cette esquisse placée au-dessous d'une panoplie, celle de Charles XII, est signée avec ces mots : *Delineavit* 1682 *Carolus.*

Au moment où j'écris ces lignes, nous recevons dans le château même, la triste nouvelle, par télégramme, du suicide de M. Prévost Paradol, ministre plénipotentiaire à Washington. Personne ne pouvait nous donner en cet instant et dans ces lieux lointains aucune information à ce sujet sur les causes de cette mort volontaire et inattendue. Prévost Paradol, publiciste distingué, le plus jeune des académiciens, honoré pour son talent et ayant devant lui une perspective brillante, esprit d'élite et animé de sentiments généreux qui l'avaient rendu étranger à toute intrigue politique, l'homme enfin indépendant et *sui juris* devait-il accepter un poste officiel qui lui ôtait toute liberté de pensée et d'action en vendant sa conscience et sa plume !

Je plains ces malheureux sortis volontairement de la vie qu'ils pouvaient encore honorer et embellir pour eux-mêmes et le monde dont ils étaient déjà l'ornement.

Et vous aussi, l'homme antique ou plutôt le chercheur de l'antiquité, son historien, qui avez vécu sur ses ruines, au milieu d'elles, vous vous êtes arrêté volontairement dans votre course, sans avoir rempli votre tâche, sans avoir fait votre journée !

Dans une des salles du Palais, nous trouvons le buste de Janus. « Bismark! » s'écrie notre cicérone bénévole, en nous le désignant de la main. Et nous frémissons à l'aspect de cette tête sinistre, à double face, ce tigre, qui, provoqué par un rusé mais impuissant renard, vient d'ouvrir les portes du temple au démon à deux fronts d'où la guerre va sortir avec son quintuple cortége : la défaite, la honte, la ruine, la famine et la mort.

Nous allâmes nous délasser de nos royales fatigues dans le Djurgarten que nous atteignîmes par une des mille gondoles à vapeur qui sillonnent le lac Malar.

Le Djurgarten est, selon nous, le parc le plus étendu et le plus pittoresque de l'Europe, le Kensington garden, le bois de Boulogne, le Bosk de La Haye, le jardin de la *plantation* même de Munich, traversé par l'Isar et décoré de grottes et de temples, le cèdent à ce site délicieux planté d'arbres séculaires, arrosés des eaux bienfaisantes du Malar.

24 juillet.

La Chapelle anglaise est une véritable église desservie par un chapelain qui fait régulièrement

le service du dimanche deux fois par jour. Nous eûmes un beau sermon dont le texte fut pris du Psaume 91, verset 13 : Tu marcheras sur le lion et la vipère, tu fouleras le lionceau et le dragon. Le lion, la vipère et le dragon inoffensifs à la création, devenus malfaisans après la chute de l'homme. Le lion figure la violence des passions; la vipère, la perfide volupté, le dragon qui a la férocité du lion, et la subtilité de la vipère. Jésus-Christ combattant ces monstres désarma nos ennemis, disait le Prédicant (terme suédois) avec une ingénieuse éloquence et avec la vérité évangélique. Si nous avons la foi d'Abraham et celle de saint Paul, nos terribles adversaires dans un monde meilleur redeviendront doux et inoffensifs et vivront en paix avec l'agneau et la colombe. Le service du soir ne fut pas moins consolant dans l'explication du texte. « Si nous mourons avec le Christ, nous vivrons aussi avec le Christ, qui, ressuscité des morts, ne meurt plus, la mort n'ayant point d'empire sur lui. » Epître aux Romains, chapitre VI.

Le jeune ministre, M. Laker est digne d'évangéliser une grande métropole, par sa parole, son beau langage et cette foi chrétienne qui sort de sa bouche et de son cœur. Ainsi, grâce au zèle apos-

tolique de l'Angleterre, ses ministres résidents, portent en tous lieux, à Stockholm comme au Caire et ailleurs, la parole du Christ avec la même simplicité de la foi, de la doctrine et du culte évangélique.

25 *juillet.*

Mes aimables amis que le hasard m'a fait connaître et que j'espère retrouver en Angleterre dans la Chestershire à Merehall leur château près de Knutsford, m'invitent à les accompagner à la vieille Église demi-gothique, Riddarholmskirkan (église de l'Ile équestre), ce temple du pardon et de la réconciliation, où toutefois le tribunal des vivants pourrait comme en Egypte faire encore subir un jugement suprême aux rois morts pour l'instruction de leurs successeurs (1).

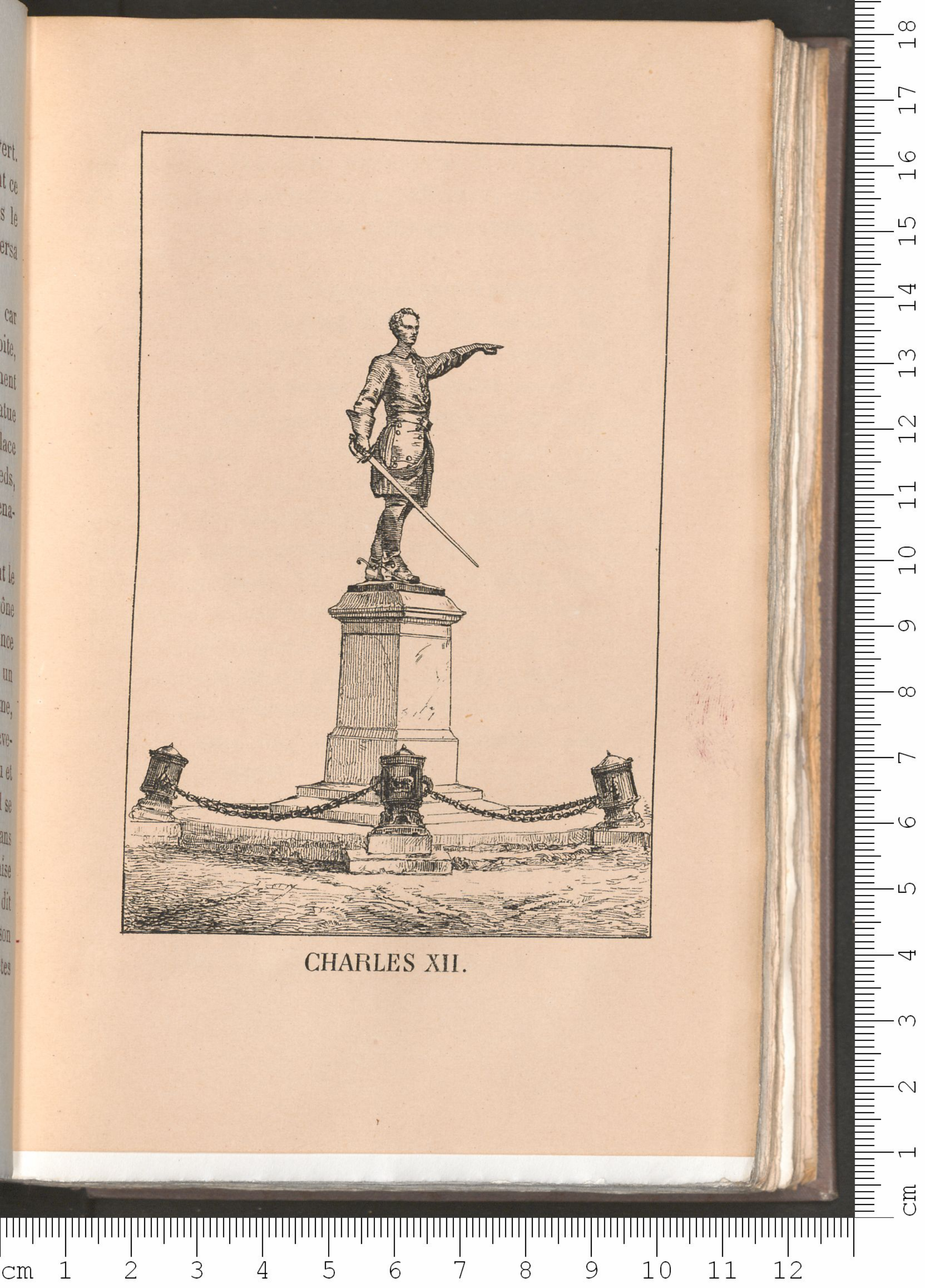
Elle renferme les tombes des rois de Suède, entr'autres celle de Charles XII, ce Napoléon du Nord, qui aima trop la guerre, mais n'en fit pas l'aveu comme notre empereur. Ce corps de fer, gouverné par une âme indomptable que la mort seule put fixer, repose dans un sarcophage en

1. Maintenant, ô rois, apprenez ; instruisez-vous, juges de la terre.

marbre blanc, posé sur un socle en marbre vert. Le silence et la majesté du trépas enveloppent ce guerrier aventureux qui s'agita presque dans le berceau et qui, jusqu'à l'âge de 36 ans, bouleversa tout le Nord.

C'était encore en guerrier qu'il mourait, car ayant été frappé et expirant d'une manière subite, il avait eu le temps de mettre, par un mouvement naturel, la main sur la garde de son épée. La statue en bronze érigée en son honneur près de la place de Gustave-Adolphe avec quatre lions à ses pieds, représente Charles XII dans une attitude menaçante et tournant son épée contre la Russie.

Je crois pouvoir dire de Charles XII, qu'il fut le modèle exagéré d'un héros spartiate sur le trône ou plutôt dans les camps. Henri IV fut un prince voluptueux ; Louis XIV fut l'esclave du plaisir, un Salomon avec ses concubines ; Napoléon lui-même, eut ses faiblesses jusque dans ses revers. Il revenait vaincu, écrasé sous les désastres de Moscou et fuyait dans sa voiture vers la capitale, lorsqu'il se détourna un moment de sa route en Pologne dans la direction du château d'une belle Polonaise qu'il avait aimée. « Sire, qu'allez-vous faire ? » lui dit en l'arrêtant un nouveau Mornay, Caulaincourt son grand écuyer, « votre poste est à Paris où vous êtes



CHARLES XII.

attendu »; et Napoléon triomphant de la velléité d'une passion renaissante, rappelé au devoir, continua sa course rapide vers Paris qui poussait déjà un cri de détresse.

Le roi Bernadotte, ce prince français adopté par le peuple suédois, repose à côté du foudre de guerre du Nord dans ce Westminster-Abbey de Stockholm dont les voûtes laissent flotter les drapeaux et les trophées de victoires gagnées par ces illustres morts.

Si la postérité aveugle se laisse encore fasciner par l'éclat des conquêtes même infructueuses du glaive, l'histoire, juge impartial, marque d'une croix rouge, ineffaçable, les révolutions de notre âge qui brisent les trônes et ceux qui osent s'y asseoir. D'où vient donc que le souverain légitime et français avant tout ne s'y placerait pas avec confiance, soutenu par les bienfaits de la justice et de la paix et sur les bras d'un peuple qui en l'aimant, le rendrait invincible?

Bernadotte qui avait vu et bravé la mort sur les champs de bataille, la vit sans effroi s'approcher à la fin de sa carrière, et ses derniers moments furent sans doute adoucis et consolés par la pensée qu'il allait reposer auprès de Gustave-Adolphe, mort l'épée à la main en 1632, à Lutzen, où j'avais

trouvé moi-même une pierre tumulaire en son honneur et à sa mémoire. Ici le champion de l'Evangile a son autre épitaphe qui vaut cent volumes :

Moriens triumphavit.

Quel contraste, même dans la mort, avec son successeur le furieux Charles XII qui ne guerroya que pour la guerre et la conquête et qui périt vaincu.

En voyant son cercueil, mon imagination troublée croyait l'en voir sortir pour se battre encore.

Je quitte les morts, pour saluer d'autres morts, toujours vivants dans leurs œuvres. Je passe à la bibliothèque du château.

Gustave-Adolphe, tout guerrier qu'il était, encouragea les arts, et fit don à l'Université d'Upsal, de tous les livres et manuscrits rapportés de l'Allemagne, fruits de la guerre de trente ans. La reine Christine voua aux arts, aux sciences et aux plaisirs son existence aventureuse et variée, enrichit la bibliothèque royale, mais en abdiquant, emporta une partie des livres qu'elle s'adjugea comme sa propriété. En 1697, la bibliothèque presque entière fut enveloppée dans l'incendie du

château royal, et il ne resta que 6000 volumes dont le dépôt est inaccessible au public. Quoique bibliothécaire émérite pendant trente ans d'un corps aussi illustre que celui du Conseil d'État, je dus presque forcer l'entrée et l'exhibition du petit nombre de curiosités qui ont échappé à l'incendie, entre autres le *Codex aureus* traduction latine des Évangélistes, en lettres dorées. Une légende anglo-saxonne tracée sur l'une des feuilles en parchemin violet et blanc attribue l'origine du *Codex aureus* à des pirates païens de qui il fut acheté.

Ce précieux volume est dans un état de parfaite conservation et pourtant il est moins recherché que le *Codex argenteus* d'Upsal, populaire dans toute l'Europe, que d'autres pirates voyageurs et touristes ont pillé ; mais ce *Codex* est la bible d'Ulphilas. Je me fis montrer également le *Gigas Librorum,* dont nulle bibliothèque enropéenne ne possède l'égal. Ce géant couvre une grande table. Il est écrit sur trois cents parchemins, chacun de la grandeur d'une peau d'âne. Noté sous la rubrique de *Libri Catenati*, ce livre est l'enfantement de la patience et de l'érudition des Bénédictins qui ont pu mettre cinq siècles à l'écrire. Les caractères attestent que les moines y ont consumé des existences entières, se succédant de générations en généra-

tions, couchés, mais sans pâlir, sur ce labeur gigantesque. Il contient l'ancien et le nouveau testament, les XX livres d'Isidore *de diversis marteriis*, *Josephi Antiquitates Judaicæ* et autres sujets. Ce livre monstrueux est aussi connu sous le nom de *Bible du diable*, en raison d'une collection et de tout un répertoire de conjurations contre les voleurs, les maladies, etc., sous le nom d'Exprimenta *de Furto et Febribus*. Il porte en tête le portrait du diable, création étrange de fantaisie monacale. La légende fait accroire aux amateurs du merveilleux qu'un moine condamné à mort et à qui l'on avait promis sa grâce s'il parvenait à écrire en une nuit tous ces parchemins, y réussit avec l'aide du diable qui y laissa son portrait d'une grandeur démésurée.

La bibliothèque de l'Arsenal à Paris possède aussi son *Codex aureus* que j'ai vu et touché. Il est peu connu, parce que ce trésor et tant d'autres ne sont point exposés et ouverts au public. Et pourtant, si, comme on le fait au *British Museum*, on les plaçait sous des vitrines, ils jouiraient d'une popularité universelle.

On viendrait en foule admirer toute une série de reliures les plus riches que j'aie vues dans les bibliothèques de l'Europe, celles des rois, des

reines de France, des princes, des princesses et des illustres amateurs (1). Pourquoi dérober encore à la curiosité publique et nationale ces chefs-d'œuvre artistiques qui se distinguent par le luxe de la matière et du travail sur l'or, l'argent et l'ivoire ? Le bibliophile enthousiaste Jacob, qui voulut bien les étaler à mes regards, les communiquerait avec bonheur aux hommes de goût, aux artistes eux-mêmes qui pourraient s'en inspirer. Pourquoi cacher aussi un autre manuscrit fort curieux sur vélin contenant l'histoire de la translation du personnage mystérieux le Masque de fer, à la Bastille des îles Marguerite, de son traitement et de son décès dans cette dernière prison ? Ce document prouve que ce fut un masque de velours, au lieu d'un masque de fer, qui fut porté par l'infortuné durant toute sa vie.

Le deuxième volume est taché de sang sur la couverture ; mais on n'en connaît point l'origine, car l'homme qui est toute une énigme ne périt

1. Dans l'année 1878, nous devons à l'Exposition Universelle de Paris une autre exposition extraordinaire et exceptionnelle dans ce genre, celle de magnifiques volumes, de manuscrits enluminés, et de reliures en argent, ivoire, et autres matières incrustées de pierres précieuses, saphir, émeraudes, etc....

point assassiné. L'acte de décès constate sa mort naturelle qui mit fin à une longue et douloureuse agonie.

La bible de Luther dont j'avais déjà reconnu un manuscrit autographe à Copenhague et la bible de Jean Huss, enrichissent encore la bibliothèque royale de Stockholm (1).

Après cette revue continuelle par les yeux du corps des trésors du génie humain, j'éprouvai le désir de me recueillir et de trouver une nourriture pour l'esprit. Je demandai la vie de Gustave-Adolphe le vrai modèle et type des héros, ainsi que la gloire de la Suède. Je savourai son histoire

1. Je voudrais voir à Paris, indépendamment du Louvre, et dans les autres villes des musées historiques ou des cabinets de curiosités et objets d'art (Kunst Kammer's) tels qu'ils existent en Allemagne. Nuremberg la ville du moyen âge célèbre par son industrie artistique, qui donna lieu au proverbe, « Nuremberg's hand goes through every Land » possède une foule de reliques, comme le bonnet de Luther, une chemise de peau humaine, une coquille de noix sur laquelle est gravé un évangile en caractères microscopiques. Vous voyez également à Oxford au King's college un dessin de la tête de Charles I où sont écrits les psaumes, le credo et la prière dominicale. Vous y trouvez aussi l'histoire ecclésiastique en 2 vol. in-folio écrite par le Dr Warner avec une seule plume d'oie, qui peut encore servir.

dans ce port du repos et à quelques pas des lieux où le grand homme avait vécu, senti et médité. Mais le voyageur errant ne peut que planter sa tente une heure au plus. Je dus reprendre ma locomotion pour aller satisfaire ma curiosité et retourner trois cent cinquante ans en arrière vers le Stortorget, ou la grande place la plus ancienne de Stockholm et célèbre par le *bain de sang*, où se trempa en l'année 1520, le Néron danois, le dernier des rois de l'Union, en y plongeant 96 citoyens de haute distinction, sous l'abominable prétexte qu'ils avaient été excommuniés par le pape pour leur défense des droits de l'État contre l'archevêque, mais en réalité pour frapper l'aristocratie suédoise d'un coup mortel. Christiern par ces boucheries ruina lui-même son propre pouvoir en Suède et hâta ainsi la rupture de l'union des deux pays. De là aussi le coup de mort au catholicisme au nom et par le poignard duquel avaient eu lieu ces sanglantes exécutions.

Je trouvai sur la place où ces souvenirs vivent encore, surtout pour le touriste avide d'émotions, un changement complet de destination. C'est la Bourse qui a été bâtie, c'est une station de voitures ou drowski ; et au lieu du sang c'est du lait

qui coule en flots abondants en des amphores suédoises.

En revenant sur mes pas, je m'arrêtai devant l'obélisque que Gustave III avait projetée à l'occasion du rétablissement de la paix et que Gustave IV fit ériger.

GUSTAVUS III
RESTITUTA PACE
TRADI VOLUIT
GUSTAVUS IV
TRADIDIT (1)

De jeunes enfants jouent sur les dalles à la base de cet édifice, sans être empêchés par la sentinelle. Nous aurons la même liberté en France, quand le Français saura respecter les monuments. Ces reliques sacrées érigées aux grands hommes sont une histoire vivace et locale, les médailles de bronze ou d'or réflètent leurs traits ou propagent leur mémoire mieux que les livres qui souvent les dénaturent ou les altèrent. Sur mon chemin, je rencontrai la statue équestre de Gustave Erix devant une église gothique.

1. Après le rétablissement de la paix, Gustave III projeta cet obélisque ; Gustave IV l'exécuta.

GUSTAVO ERICO
Patriæ, libertatis, Religionis
Vindici
Ex nobili cive optimo Regi
Post bina secula
Hoc monumentum posuit ordo equestris (1)

Au milieu de cette galerie mémoriale, je fus frappé de l'absence de Marguerite de Waldemar, la *Sémiramis du nord*, héroïne guerrière et politique, l'auteur de l'acte célèbre de *l'Union*, rédigé sous ses auspices à Colmar, figure imposante par une énergie toute virile et tout à la fois séduisante par les grâces et les qualités de son sexe.

Je changeai de scène le soir et j'allai m'abreuver de musique depuis 6 heures jusqu'à minuit. La meilleure harmonie était celle du café sur la place de Berzélius.

Ce nom et bien d'autres ne prouvent-ils pas assez que le climat n'a rien de commun avec la fécondité de l'intelligence humaine? Si la Grèce et l'Italie sous leur beau ciel ont fait éclore le Génie, le Nord a enfanté son Shakespeare et a eu l'honneur

1. A Gustave Erix, vengeur de la patrie, de la liberté, de la religion, de citoyen noble devenu excellent roi après deux siècles l'Ordre équestre éleva ce monument.

de donner le jour aux maîtres de la science, à Berzélius le grand chimiste et le premier analyste du siècle, à Linnée dont la France a placé le buste au Palais de Versailles entre les naturalistes français. La Suède n'a-t-elle pas également, sous un ciel brumeux et glacé et ses aurores boréales, fait chanter ses rossignols Christine Nilsson et sa Jenny Lind dont je vis sur le sommet de la grande pyramide de Chéops le nom sonore gravé par je ne sais quel admirateur enthousiaste du cigne scandinave.

Le chef de musique du café Berzélius et son orchestre étaient prussiens et ils durent cependant jouer l'air national de leurs ennemis, *la Marseillaise*, bissé six fois chaque soir pendant deux mois. L'on se promène, sur cette place, l'on s'assied, on converse, on écoute ou non l'harmonie sans aucune rétribution, sans consommation, en pleine liberté. C'est charmant, la société est élégante, le français y domine, les femmes sont toutes d'un extérieur décent, sans une seule du demi monde. Les simples servantes viennent de leur côté deux à deux, et quand elles se retirent, se saluent en se donnant la main, comme les suédoises de l'aristocratie. C'est une politesse aisée, respectueuse et à la fois cordiale. C'est le bon côté du *Shaking*

hands anglais, dont le mauvais est d'avoir tué la gracieuse révérence française.

27 juillet.

J'allai saluer au musée national les trois grandes divinités scandinaves, colosses parfaitement placés au seuil du musée comme pour en soutenir le poids : Odin armé de pied en cap et imprimant la terreur, la tête chargée d'un casque surmonté de deux oiseaux menaçants de la forme de corbeaux, les pieds chaussés de larges et épais brodequins, où sont figurés deux hures de sanglier, une lance dans la main droite, un bouclier dans l'autre, ciselé avec une tête de loup et un corbeau sur la bosse, le corps enveloppé d'une cotte de maille jusqu'aux genoux.

A la gauche du dieu Odin et comme son pendant est Thor, le dieu du tonnerre, non moins imposant. Il est vêtu d'une peau de lion et porte une hache sur l'épaule droite. Le dieu Balder placé au-dessus des deux autres domine le haut de l'escalier qui mène au musée. Sa douceur dans le marbre exprime celle de l'aimable fils d'Odin et de Frigga. C'est l'Apollon du Nord, génie heureux de

la paix, de la piété et de l'éloquence. La couleur locale du climat de Suède convient à ces divinités sévères qui seraient déplacées sous la lumière d'un horizon italien.

N'oublions pas de nommer ici un chef-d'œuvre de sculpture représentant l'Endymion endormi sur sa couche de marbre. Il est seul exposé dans une salle où il suffit à toute l'admiration du public. Je m'en approchai et vis une jeune femme seule elle-même repaissant ses yeux de ce spectacle gracieux qui la faisait soupirer. C'était à Stockholm une rivale terrestre de Phébé dans les cieux. Cette jeune suédoise est-elle une sœur de celle qui venait souvent de la campagne à Rome contempler en extase l'Apollon du Belvédère, cet idéal de la beauté et le triomphe de l'art, en un mot le marbre déifié. La jeune fille de la campagne romaine encore toute innocente et naïve vit une fois cette statue et en emporta l'image au fond de son cœur. Elle y pensait sans cesse et elle tomba peu à peu dans une douce mélancolie. Plusieurs fois elle revint de son village pour offrir à son idole des guirlandes de fleurs et répandre devant elle des larmes involontaires. Hélas ! Le miracle de Pygmalion ne se renouvela pas pour elle et son amour ne put animer le poursuivant de l'insensible Daphné. Le

berger du Mont Latmos ne s'est pas non plus réveillé pour la belle suédoise qui soupire en vain.

Un groupe également de marbre œuvre de Molin statuaire suédois moderne, exposé en dehors à la gauche du Musée figure un sujet saisissant. C'est celui de deux hommes liés ensemble au milieu du corps d'une ceinture qui serre leur taille. Ils luttent chacun, un couteau à la main. L'un a saisi le bras de son adversaire qui arrête également celui de son antagoniste, car ce sont deux rivaux combattant pour une Hélène suédoise vulgaire qui leur servait à boire et qui vient d'allumer leur passion. Elle sera la proie du vainqueur. Trois parois des bas-reliefs de la base expliquent la cause et la convention du combat à outrance. Le quatrième bas-relief montre la jeune fille à genoux, priant le ciel qu'il désarme ces furieux. La même statue existe dans l'intérieur du musée de sculpture.

Sur le vestibule qu'on appelle le souterrain, se trouve le musée des antiquités du Nord, dont Copenhague possède une partie importante avec son règne de pierre, l'autochtone de la Scandinavie. Le règne de bronze et celui de l'argent et de l'or y sont graduellement et admirablement classés. Puis succèdent les objets sacrés enrichis de pier-

res précieuses. J'y ai remarqué un plateau d'or d'une forme ronde, incrusté de 45 pierres précieuses et un ciboire avec un Christ émaillé de rubis et une mître d'évêque surchargée de ses ornements.

On passe à la salle gothique qui renferme tout ce que le Gothland, d'où vient ce nom, a pu fournir de curieux et de rare ; les rétables, les tabernacles, les bahuts, les christs, les vierges, les évêques ; un petit cavalier avec une miniature de cheval, un vrai joujou gothique qui invite tous les enfants voyageurs à s'y placer.

Ce musée m'a fait plus d'impression que celui de Cluny. Il est moins sombre, moins noir, et il respire le gothique pur.

Avis à nos amateurs parisiens à venir s'inspirer de cette atmosphère sacrée, émanée d'une véritable foi naïve, non encore altérée par la corruption de l'Eglise qui a eu le malheur de hérisser l'arbre évangélique primitif de plantes et d'ornements parasites. Celle-ci, telle que je la respire au musée de Stockholm, est créatrice de ces œuvres simples et naturelles dues au ciseau d'artistes religieux et uniquement préoccupés du Ciel. Le plus grand travail de ce genre exposé sous cette voûte dans la dernière salle est le saint Georges et le Dragon,

qui en couvre tout un côté. Ce groupe palpite de vie et de vérité. Un éclat de la lance brisée de saint Georges atteste la vigueur de cette lutte légendaire, qui a donné ses armes à la Grande Bretagne.

Je montai au premier étage et me bornai à voir les premières vitrines des estampes, d'après les grands peintres Albert Dürer et Raphaël, et une Sainte Famille qui représente le petit saint Jean jouant sur les genoux de sa mère, et le Christ encore enfant qui semble déjà dans son air porter un caractère prédestiné de providence et de sagesse et méditer sa mission de Sauveur.

Ludit Joannes, tacitus miratur Jesus.
Utriusque notat symbola uterque parens.
Ille refert hominem paradisi limine pulsum.
Quam ferat hic pulso jam meditatur opem.

Je me réserve encore parmi les vues dans le Kunst-Kammer suédois, celle de la salle de Charles XI. La figure de ce roi est toute incrustée de perles fines qui pâlissent néanmoins sous la même vitrine, auprès des reliques en ruine des dépouilles de Charles XII, sa redingote bleue criblée de trous de balles, ses bottes épaisses et longues où ses genoux entraient, ses gants souillés, enfin

cet attirail entier qui a encore toute l'odeur de la poudre, et son chapeau où, dit Voltaire, « la petitesse » du trou dont il est percé est une des raisons de ceux qui veulent croire qu'il « périt par un assassinat. »

Eh ! bien, ce monarque d'un petit royaume, le plus grand batailleur depuis Alexandre et avant Napoléon, a eu beau ruiner la Suède, il sut encore fasciner les peuples du Nord de sa gloire martiale, comme celle de notre premier empereur, de son prestige, a étonné l'Europe entière.

28 *juillet*.

Cette journée a été bien remplie. Je l'ai inaugurée par le Musée d'histoire naturelle, pâle miniature des musées de l'Europe, de Paris et de Leyde, le plus riche peut-être et le plus complet ; car ce dernier, depuis l'éléphant jusqu'à l'oiseau-mouche renferme chaque spécimen de la création dont il est comme le vivant répertoire à tous les degrés et dans toutes ses nuances.

Je regretterai toujours d'avoir manqué un autre musée extérieur ou hors des murs, où l'on a exposé un bolide ou météroloïde aérolithe, d'une

grosseur prodigieuse, tombé dans les plaines du Groënland, d'où les Suédois le firent transporter à ce musée. Il a été permis aux Parisiens en 1875 d'en mesurer l'exact modèle à l'Exposition de géographie.

J'emprunte aux *Notices sur la Suède* publiées en 1875 à l'occasion du Congrès international des sciences géographiques, la relation de la découverte du météorite original, faite par le professeur Nordenskiold lors de son expédition de 1870 au Groënland.

Le professeur découvrit au pied des montagnes Bleues dans l'île de Disco (Baie de Baffin) trois immenses blocs et plusieurs fragments plus petits de fer métallique (météorique). En 1871, le gouvernement suédois envoya au Groënland pour emmener ces blocs en Suède, une expédition placée sous les ordres du capitaine baron Von Otter, et composée de deux navires de l'État, la chaloupe canonnière l'Ingegerd, et le brick Gladan.

La rive sur laquelle se trouvaient les météorites, se composait d'une ceinture, large de 30 mètres, d'immenses blocs de pierre, derrière laquelle s'élevait un éboulis à pente de 45° surmonté à son tour d'une paroi perpendiculaire de basalte haute d'environ 700 mètres. Cette ceinture de pierre roulées,

se prolongeait lentement sous la mer à une distance que la sonde fit juger très-considérable. La partie de grève qui se trouvait entre les marques de flux et de reflux comportait 14 mètres, au temps des grandes marées. L'Ingegerd qui mouilla à 7 mètres en temps de flux se trouvait à 220 mètres du rivage. Les Groënlandais considèrent même en été ce rivage comme inabordable par suite de la houle presque perpétuelle qui y règne. Dans le port de Godhaven, la différence entre la ligne de flux et de reflux marquait 2,7 mètres mais elle varie beaucoup sur la côte, et elle est toujours plus grande pendant la nuit que pendant le jour. Durant l'opération de l'embarquement des météorites, cette différence mesura dans la règle de 1,25 à 1,75 mètres.

« Le plus grand bloc était situé de manière à se trouver totalement à sec à la marée basse et plongeait à moitié dans l'eau à la marée haute. Il pèse environ 20,000 kilogrammes. Les deux autres étaient dans son voisinage immédiat.

« Pour soulever les blocs et les transporter jusqu'aux navires, on avait emmené de Karlskrona 32 futailles ordinaires dont 28 réunies en un radeau (à la façon indiquée par le modèle) pouvaient avec un tirant d'eau de 0,7 mètres porter

un poids d'environ 600 quintaux de Suède (25000 kilos). Les équipages des deux navires avaient été exercés à construire et à défaire ce radeau dans l'espace de deux ou trois heures.

« Le 19 juin les opérations d'embarquement commencèrent. Ce jour là, les eaux de la baie de Baffin avaient l'apparence d'un miroir, et la houle était insignifiante. Calme plat, mais d'autant plus de moustiques. Le travail commença par l'érection d'un tenon de bigues au-dessus des blocs à enlever, et le nivellement, au milieu des cailloux roulés de la grève, d'un espace suffisant pour le radeau. Quarante-cinq hommes, les officiers y inclus, constituaient toute la force de travail disponible. On fit sauter les pierres trop grandes pour être transportées à force de bras ou enlevées au moyen du tenon de bigues. Le 20 juin, le météorite moyen fut soulevé sur un radeau construit de deux rangs de futailles, 7 dans chaque rang, puis transporté jusqu'à l'Ingegerd, suspendu à sa poupe, et conduit dans le port, où on le fit descendre jusqu'à nouvel ordre au fond de la mer. Quelques jours plus tard, le petit bloc fut enlevé de la même manière.

« On avait réussi à mouvoir le grand météorite à environ 5 mètres plus avant dans la mer, pour

l'amener sur un point convenable à la construction du radeau. Le 28, au soir, tous ces préparatifs étaient achevés. Le 29, à minuit, le travail commença, et à 5 heures du matin, le touage du radeau pouvait s'effectuer jusqu'au navire. Là, pour plus de précaution, il fut renforcé de câbles de fer, puis remorqué, à la distance de 19,000 marins (35 kilom.) jusqu'à Godhavn, où, avec les deux autres blocs, on le chargea sur le « Gladan » par l'agence d'une bigue puissante dressée sur un rocher plongeant dans une eau assez profonde pour permettre au brick d'y mouiller.

« Un calme parfait avait régné pendant ces dix jours dans la baie de Baffin. Il eût été impossible sans cela d'exécuter ce travail avec les moyens dont on disposait. Quatre jours plus tard, on voulut faire une dernière visite à l'endroit d'où les blocs avaient été si heureusement enlevés. Mais la violence de la houle l'emporta sur tous les efforts que l'on fit pour gagner le rivage. Le 5 octobre, le météorite de la dimension moyenne fut livré au Musée de Copenhague, et le 29 du même mois, les deux autres étaient débarqués à Stockholm. »

L'original du modèle que l'Académie des Sciences de Suède possède dans son Musée, est la plus grande trouvaille jusqu'ici connue de fer météorique.

Je ne saurais trop remercier Monsieur le commissaire Suédois qui voulut m'expliquer à Paris, les détails de cet intéressant phénomène avec toutes les lumières du savant et la complaisance naturelle à la nation entière dont j'avais fait moi-même en 1870, à Stockholm, la plus heureuse expérience.

29 *juillet*.

Nous parcourûmes les salons du rez-de-chaussée du palais du roi, et les appartements de la reine, où se mirent dans les glaces magnifiques de Saint-Gobins, les portraits du roi, de la reine et les princes. Mais entr'autres curiosités, le palais royal de Stockhlom en possède une prodigieuse, unique, la plus grosse : celle d'un tonneau humain, qui vivait avec deux mètres de circonférence, dont l'estomac couvrait les pieds devenus inutiles ; car l'homme ou l'animal ne pouvait marcher.

C'était pourtant non pas un grand, mais un gros prince, le fils d'un vice-roi d'Égypte, qui avait acquis cette rotondité par l'excès du manger et l'absence de tout exercice. Il fallait donc le porter. Il avait essayé lui-même avec de grands efforts

quelques pas dans ce palais où nous étions ; mais au bout de trois marches, il dut s'arrêter et fut reporté dans sa voiture. Une des personnes de notre société, amateur de sculpture, avait moulé en argile ce monstre humain, la plus horrible curiosité de tous les Kunst-Kammers du Nord.

Un des ornements de ces appartements est un joli berceau artificiel qui forme un boudoir tapissé de fleurs, dont l'illusion doit surtout flatter l'œil en plein hiver.

M. le baron Raab que je rencontrai dans cette visite, voulut bien emmener sa société, dont je fis alors partie, à la salle des nobles, laquelle porte à son frontispice, cette belle devise latine :

Consilio atque sapientia, claris majorum exemplis,
et felicibus armis.

Les nobles dont les armoiries tapissent les murailles comme une immense mosaïque de couleurs variées, ne s'assemblent plus ici. Ils tiennent leurs réunions ailleurs et séparément. Ce fut un de ces personnages, Ankarstein, qui assassina le roi Gustave III, sous le masque et en plein opéra (1).

1. Gustave III encore prince royal et en courant le

Il parvint d'abord à s'échapper, mais les soupçons tombèrent sur cet homme d'une mauvaise réputation et qui d'ailleurs, avait, au su de tout le monde, un grief privé contre le roi. Sa culpabilité établie, il fut arrêté, jugé et condamné à mort, et la sentence fut exécutée.

Le vieux fauteuil du président est toujours debout, et sert encore à l'occasion quand il s'agit d'un vote. Le président siégeait avec un marteau énorme dont il frappait la table pour clore la discussion. M. le baron a sa place et son armoirie qui consiste dans trois corbeaux. Les Suédois n'ont

monde sous le titre du comte de Haga, devenu roi le 1er mars 1771, quand il était à Paris, avait déclaré à Louis XV sa ferme résolution de revendiquer pour le trône les droits qu'une noblesse séditieuse avait usurpés sur ses ancêtres. Ce fut pendant une réception des plus cordiales à la Cour de France qu'il avait vu la célèbre comtesse du Barry s'amuser avec son chien et dès le lendemain ce prince envoyait à l'heureuse favorite pour ce petit animal un collier de maroquin rouge garni d'une boucle et d'un anneau en brillants, auquel était attachée une chaîne en rubis. Qui aurait alors prévu l'avenir? L'auteur de cette magnificence allait à son retour en Suède, recevoir le coup mortel, et celle qui en était l'objet devait un jour monter sur l'échafaud.

pas de marquis, mais seulement des comtes et des barons.

Nous descendîmes dans une salle souterraine où sont exposés et appendus aux murailles les portraits des présidents dont quelques-uns vivent encore.

Très-satisfait de cette visite, j'allai pour un moment perdre ma liberté et entrai dans la prison voisine du *RathHaus*, l'Hôtel-de-Ville, et du bureau de police. La prison cellulaire dont le directeur, sur l'exhibition de ma simple carte, me montra lui-même toutes les cellules, est construite en partie sur le modèle de Mazas et de Pentonville à Londres; elle ne renfermait alors que trois personnes, une pauvre jeune femme détenue pour vol et dont la captivité sera de courte durée. Il n'y avait point de prisonnier criminel; c'est très-significatif pour une population de plus de 131,000 habitants, adonnés en général à la boisson, mais laborieuse et dont les mœurs sont douces.

J'avais besoin de plus fortes émotions, moi le visiteur philanthrope des prisons de France et d'Angleterre, et l'auditeur et spectateur assidu à la Cour d'Assises, des causes sanglantes, des Orsini, des La Pommeraye, des Tropmann et autres.

A défaut de Cour de justice, j'allai chercher au loin dans la campagne la maison des aliénés (The Asilum).

Conradsberg est situé en ligne directe à droite de la place de Gustave-Adolphe, qui domine l'hôtel de Ryd-Berg. Je n'avais qu'à traverser le pont et marcher droit ; mais un Suédois mal informé m'éloigna de ma route, et j'en pris une autre qui me valut toutefois une rencontre fort touchante, celle d'un convoi funèbre. La mort nous est commune, et est la même partout avec des obsèques différentes suivant les pays et les usages. Le corbillard attendait ici l'arrivée de deux voitures de deuil, d'où deux jeunes gens descendirent ; c'étaient un frère et un ami des deux défuntes, qui étaient deux jeunes filles, dont une plus âgée, son cercueil était plus long. Les parents apportèrent celui-ci d'abord, puis allèrent en chercher un plus petit, celui de la plus jeune, tous deux ornés de fleurs et de couronnes blanches. Sur le petit cercueil était une rose épanouie. Ils furent placés l'un à côté de l'autre. Le peuple ne se découvrit point devant le char qui s'éloignait suivi des deux voitures, l'une où remontèrent le frère et l'ami ; la seconde renfermant la mère, je suppose, pleurant abondamment en silence.

En Orient, les éjaculations de la douleur sont plaintives avec moins de larmes, et avec le cri monotone : *Ia voullée elle est partie, elle est partie.*

L'extrême-onction, l'institution canonique et cléricale, est inconnue chez les Luthériens ; sur le cadavre elle ne peut agir ; si le mourant a encore quelque sentiment, il ne peut être que tourmenté corporellement des attouchements du prêtre, et troublé dans son recueillement suprême devant Dieu.

Quand je pleurais sur la couche de ma chère femme et que je lui adressais mes derniers adieux, elle me disait en murmurant cinq paroles avec une sérénité toute chrétienne : je suis avec mon Dieu. *I am with my god.* Un prêtre catholique eût distrait sa pensée et son intime perception. Elle s'est endormie sans l'horreur de la mort, de même que sa bonne vie fut toujours libre des craintes et de l'inquiétude de l'âme troublée des catholiques. Elle est montée au ciel, et je voudrais voir sur sa tombe où repose aussi ma vénérable mère, la femme patriarcale âgée de 99 ans, la douce et naïve image d'un papillon s'élevant vers une sphère sereine, car l'insecte et l'âme s'expriment par un même mot grec *psuché* (1).

1. ψυχη

Je me rappelais en cette occasion une autre forme de la mort ou plutôt de son exposition dans l'Eglise de *San Yusto à Trieste*, où les enfants morts restent toute une semaine exposés, les yeux ouverts et vitreux, jusqu'au lundi, jour de leur ensevelissement.

Avant d'entrer dans l'asile des aliénés, je me demandais quelle est la pire sur cette terre d'épreuves, des trois grandes infirmités humaines ; les souffrances physiques de l'hôpital, la verge de la démence et le crime. Celui-ci, me répondis-je sans hésiter, malgré la conscience endurcie et calcinée du scélérat. J'entrai dans l'asile de la seconde, les aliénés.

A Conradsberg où j'arrivai après une promenade pittoresque, je fus introduit dans une enceinte, sur une belle terrasse, d'où la vue s'étend vers Stockholm. Un simple *Custode* ou gardien m'ouvrit la porte, sans le triple cercle de barrières et de brigadiers que nous avons à subir en France et en Angleterre. Je fis passer ma carte au médecin en chef, qui après quelques minutes vint me recevoir en s'excusant d'avoir été retardé par l'autopsie d'un aliéné mort le matin.

Cette maison dans un site magnifique et aéré, contient deux cents chambres pour les particuliers et

les malades plus riches, de vastes salles à manger avec des bouquets sur les tables, des dortoirs pour les pauvres assistés par la commune, et recevant les mêmes soins et une nourriture à discrétion dans trois repas par jour.

Hommes et femmes, au son de la cloche qu'ils comprennent fort bien, vont chercher à six heures et demie leur ration dans une écuelle. Des poëles de faïence blanche très-élevés sont chauffés à l'eau bouillante. La vapeur s'échappe des parquets à travers des soupiraux et procure une douce chaleur en hiver et une ventilation rafraîchissante en été.

Le docteur me conduisit au jardin et dans une cour où les aliénés à folie douce se promènent d'un pas régulier. L'un marchait en s'appelant Dieu. Un autre se disait un frère en Jésus-Christ. Quelques-uns étaient couchés, lisant le journal sur le gazon. En passant devant un troisième, le médecin le fit éloigner par le garde, car il a l'habitude de cracher au visage des étrangers comme le lama des ménageries.

Le docteur me fit ouvrir la cellule des agités, que je trouvai dans un état de sauvages et couchés sur du foin. Car ici ils n'ont point la camisole que je vis encore à la Salpêtrière. Les malheureux for-

cenés mettraient en lambeaux leurs draps, s'ils en avaient. Le foin dont l'odeur saine leur fournit un lit frais est agréable, renouvelé chaque jour.

Un d'entre eux était calme en ce moment. Qui le croirait? C'est une femme qui est préposée à la garde et au traitement de ces furieux. Des hommes se croiraient dégradés par de tels soins et ils s'y refusent.

Le médecin mon guide et cicérone me fit assister a un drame lunatique, celui d'un maniaque enfermé dans une cellule particulière, se parlant à lui-même en une sorte de monologue ; je l'entendis distinctement. Dans son hallucination, il croyait voir un veilleur de nuit.

« C'est le veilleur de nuit qui garde ma cellule. Silence ; il vient de ce côté. Oui, c'est le veilleur. Je vois la lueur de sa lampe. Il approche lentement. Chut ! chut ! non par le ciel, je ne suis point fou ! Non, par le ciel, je ne suis point fou ! Ah ! délivrez-moi ! non, par le ciel je ne suis point fou !

« Je l'aimais d'un amour sincère. Je l'aimais dans sa douleur, sa joie, dans sa souffrance. Mais je suis abandonné, et pourtant je chérirai la mémoire d'un bonheur qui ne reviendra plus. Ah ! ce pauvre cœur est brisé.

« Je la vois danser dans la salle. Elle ne me re-

garde pas! non, par le ciel, je ne suis pas fou ! Ah ! délivrez-moi, délivrez-moi. Au nom du ciel, je ne suis pas fou ! Il quitte la grille, il tourne la clé. En vain je suis agenouillé. Je vois encore la lueur de sa lampe. Que j'ai froid ! Je frissonne ! Point de vie, point de lumière. J'avais autrefois cette lumière, cette vie ; aujourd'hui je suis enchaîné dans cette cellule glacée.

« Je la vois danser dans la salle. Elle ne me regarde pas. Mais pendant que je parle, les démons à l'œil hagard m'épient. Ils me lancent dans l'air avec des cris affreux. Horreur ! Un reptile s'enfonce dans mon cœur. Riez, démons! Ils m'ont rendu fou. Ah ! Je la vois qui danse dans la salle. Ha ! Ha ! Au nom du ciel, ils m'ont rendu fou. »

Après ce spectacle et ce monologue horrible, nous passâmes dans le compartiment des femmes. L'une, jeune encore, ancienne choriste de l'Opéra de Stockholm, chantait en se promenant, et son heureuse folie la rendait inoffensive. Ses compagnes étaient également tranquilles.

Nous arrivâmes près des folles agitées ou furieuses. C'est encore une femme assez jeune qui les garde et les soigne. Elle nous ouvrit une des cellules d'où il sortit une tête et des bras. La folle était à la porte même hurlant, une tabatière

de papier à la main. Le docteur et la garde eurent une peine infinie à lui faire rentrer ses bras nus et sa tête échevelée, que la porte, en se refermant sur elle, aurait pu blesser. Une autre femme était dans son lit, sans manifester aucune violence. Elle ne songeait point à manger, bien que l'heure fût sonnée. D'ailleurs on porte aux agitées leur ration.

J'assistai au repas en commun des femmes qui s'avancèrent au son de la cloche et se mirent à table mangeant de bon cœur de l'orge mêlé de lait.

Une jolie enfant passa devant moi, mais refusant toute nourriture. Elle venait d'entrer le matin même dans l'asile et demandait à retourner vers sa mère. Sa démence est la mélancolie et sa voix plaintive est vraiment touchante. Je la flattai au visage; elle parut sensible à cette caresse. Malheureuse qui, à 15 ou 18 ans, entre dans la vie par la démence, sans les consolations religieuses si admirablement administrées à plus de 1200 aliénées de l'asile de Maidstone dans le Kent, lesquelles entendent le service divin et chantent en chœur.

Le docteur fit ouvrir la porte du préau où sont parquées les femmes hystériques, légèrement vêtues, quelques-unes sans chaussures, et aimant à marcher pieds nus, toutes échevelées. L'une vint à

moi après avoir fini son souper et me baisa la main. Une autre sortait de couche. Une troisième demandait un gardien pour la soigner. Mais ceux-ci ne soignent que les hommes et la maison doit subir leur volonté.

Conradsberg ne peut être surpassé par aucun hôpital d'aliénés en Europe pour les soins, la propreté et la nourriture. Quant à la politesse, à la complaisance et aux attentions du docteur cicerone envers les étrangers, je n'ai trouvé d'égal que l'Asile de Maidstone dans le Kent, que j'ai visité fréquemment en assistant le dimanche au service divin auquel participent les 1200 malades en chantant les hymnes et en regardant d'une galerie les danses du jeudi de chaque semaine accompagnées du directeur et de sa femme. Des lectures y sont faites aussi, et je fus témoin de l'attention de 400 auditeurs, hommes et femmes, qui en écoutant quelques pages de Dickens et entendant le lecteur riant le premier y répondaient par 400 éclats de rire.

Mais, avis aux visiteurs de Conradsberg. La langue allemande y est absolument nécessaire pour jouir des informations du docteur, si empressé et obligeant.

Enfin j'avais voulu voir et j'avais tout vu, et je revins dans la capitale, édifié sur l'aggravation de

la folie humaine qui paraît s'être multipliée dans l'Europe entière par l'accroissement du scrofule, lequel, s'il atteint le cerveau, détermine une démence incurable.

Pour varier la scène, je pris la gondole à vapeur de Djurgarten, où les habitants de Stockholm vont l'été respirer l'air, et s'abreuver de café, de glaces et d'harmonie. J'y dînai moi-même aux sons d'une musique permanente. Je me fis servir un excellent consommé, un demi poulet, des concombres, et un morceau de fromage du Mont-d'Or et une demi-bouteille de Médoc, le tout pour 2 rixdales 1/2 environ.

Je gagnai à travers de beaux arbres séculaires le théâtre d'été sous le ciel, mais couvert d'une toile où le sujet et la scène avaient leur couleur locale, dans la Chine où se jouait la pièce venue de Paris et traduite du français. C'était l'opérette d'Offenbach, *Fleur de thé*. A chaque entr'acte nous sortions et trouvions le grand jour à 10 heures du soir. Pourquoi n'aurions-nous pas en plein été comme celui de 1870 un théâtre à ciel ouvert, ainsi que nous l'avions à Alexandrie, où l'on joue et l'on chante sous une voûte d'azur étoilée, à la grande satisfaction du spectateur qui respire la fraîcheur du soir.

Mlle Paul, au Djurgarten, est l'actrice la plus vive et la plus enjouée que j'aie rencontrée en Suède. Sa désinvolture décente et gracieuse ferait fortune à Paris, et servirait de modèle à nos actrices qui auraient besoin de prendre les belles manières du monde aristocratique comme le faisaient Mlle Mars et Talma.

La Folie chinoise finit à 10 heures passées. La nacelle où le public s'entasse, non sans danger, nous ramena en ville, où l'un de mes compagnons m'invita cordialement à prendre un punch que je refusai, trop heureux d'arriver au port sans accident et de pouvoir remercier cette providence qui sauve les touristes même dans leurs courses donquichotiennes.

30 *juillet.*

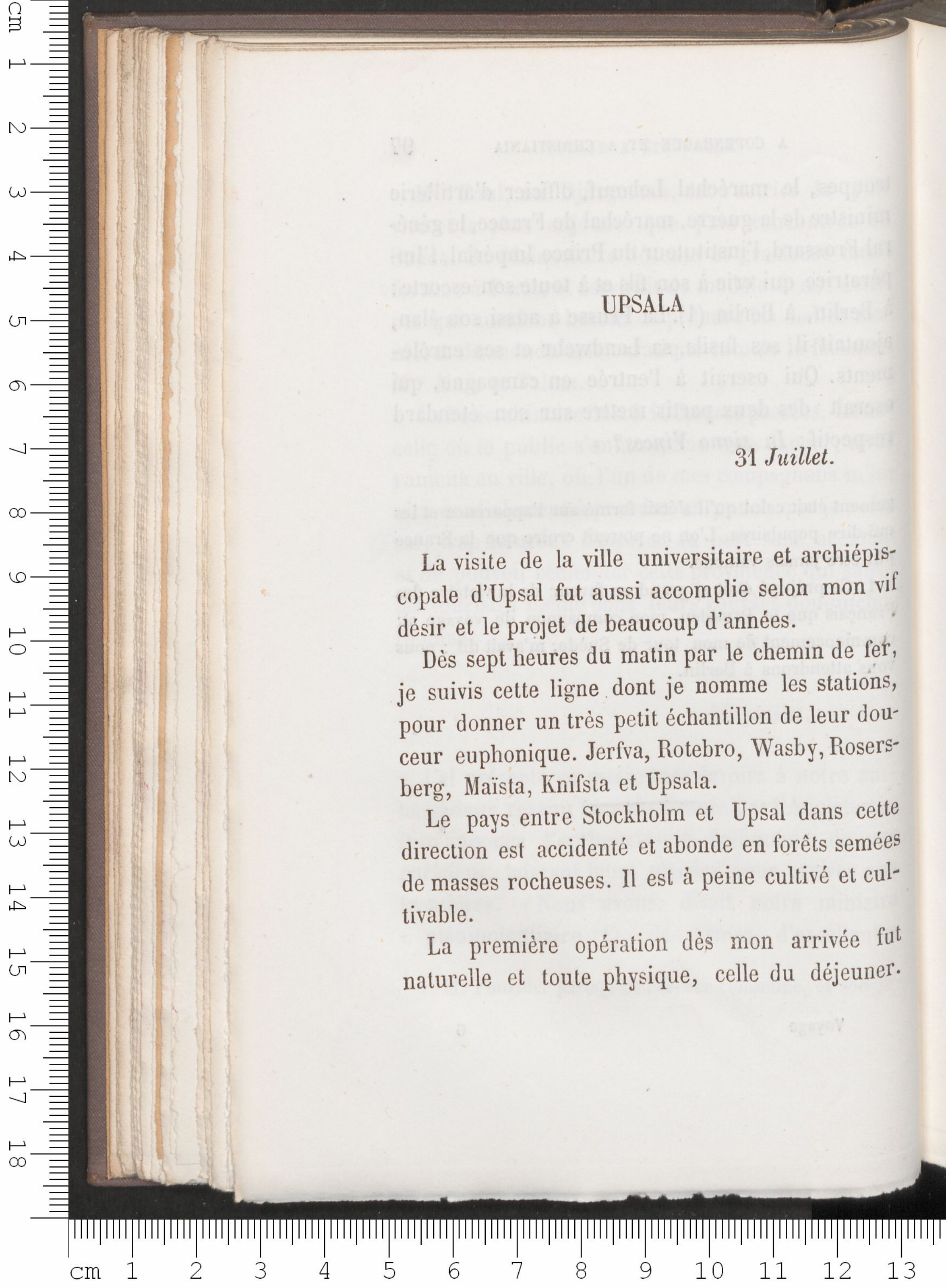
J'ai présenté ce matin mes devoirs à notre ambassadeur revenu hier de France par l'Angleterre. Il m'annonça l'enthousiasme belliqueux de nos parisiens, laissant leurs plaisirs pour arriver aux frontières. « Nous avons, disait notre ministre « plénipotentiaire (1), des armes, d'excellentes

1. M. Fournier partageait l'erreur commune, et son ju-

troupes, le maréchal Lebœuf, officier d'artillerie ministre de la guerre, maréchal de France, le général Frossard, l'instituteur du Prince Impérial, l'Impératrice qui crie à son fils et à toute son escorte : à Berlin, à Berlin (1). La Prusse a aussi son élan, ajoutait-il, ses fusils, sa Landwehr et ses enrôlements. Qui oserait à l'entrée en campagne, qui oserait des deux partis mettre sur son étendard respectif : *In signo Vinces* ? »

gement était celui qu'il s'était formé sur l'apparence et les ouï-dire populaires. L'on ne pouvait croire que la France pût être jamais vaincue.

1. Ce préjugé était si grand en faveur de la victoire des Français que le Prussien, mon compagnon de voyage au commencement de mon tour de Suède, m'avait dit : nous vous attendrons à Berlin.



UPSALA

31 *Juillet*.

La visite de la ville universitaire et archiépiscopale d'Upsal fut aussi accomplie selon mon vif désir et le projet de beaucoup d'années.

Dès sept heures du matin par le chemin de fer, je suivis cette ligne dont je nomme les stations, pour donner un très petit échantillon de leur douceur euphonique. Jerfva, Rotebro, Wasby, Rosersberg, Maïsta, Knifsta et Upsala.

Le pays entre Stockholm et Upsal dans cette direction est accidenté et abonde en forêts semées de masses rocheuses. Il est à peine cultivé et cultivable.

La première opération dès mon arrivée fut naturelle et toute physique, celle du déjeuner.

Je pris à l'hôtel un vulgaire beefsteak décoré du nom de Chateaubriand. Mon compagnon qui m'y avait conduit, au lieu de thé, vida un large verre de lait. Pour payer l'addition j'avais donné un chiffon de papier de la valeur d'un rixdale. L'honnête garçon me rapporta fidèlement un autre rixdale qui se trouvait enveloppé. L'aurait-on fait à Copenhague où un cocher avait abusé de mon inexpérience de la monnaie danoise? L'eût-on rapportée à Paris, à Londres, à Madrid ou ailleurs? je ne puis l'affirmer.

Je courus à la cathédrale Domkyrka, où je trouvai un Suédois et un Allemand de la Poméranie, tous deux universitaires. Elle nous occupa toute la matinée dans la visite attentive de ses trésors. Il est midi et je m'arrête un moment, interrompu par le bruit du canon et les salves d'artillerie annonçant le retour du roi à Stockholm. Je l'avais laissé en famille à Fredesborg. Le canon a toujours une solennité qui est un des derniers prestiges de la souveraineté royale.

Revenons à Gustave Wasa I, sacré et enterré dans la cathédrale, et reposant sur un catafalque de marbre entre ses deux femmes. C'est un des plus beaux mausolées que j'aie vus. La matière et l'art s'y disputent à l'envi pour figurer la majesté

de la mort et le calme de la tombe. Les bas-reliefs de l'enceinte grillée représentent les phases de la vie accidentée et aventureuse du roi fugitif, l'Alfred de la Suède.

Le tombeau de Linné me frappe de respect comme sa cabane natale m'avait saisi d'admiration sur le chemin de fer après Liatorp, où je vis sa colonne à Alvesta.

Il est le roi de la nature. Celle-ci ne passe point et en récompense de la culture qu'il lui avait vouée, elle l'a couronné après sa mort d'abord sur le champ de ses premières herborisations, puis dans la cathédrale d'Upsal et enfin au Musée botanique où son marbre respire pendant qu'il tient son livre immortel. Ce nom de Linné est doux et harmonieux comme cette nature à laquelle il s'initia dès sa naissance et avec laquelle il entretint un commerce intime jusqu'à sa mort.

Certes la Suède, ainsi que la Suisse, est encore un sol riche, inépuisable et une nature presque vierge où la botanique et la minéralogie gardent leurs trésors pour leurs nobles adeptes.

S'il fut un mortel, l'homme de la nature, par excellence son hôte et son ami, à qui le sol minéral de Suède devait livrer complaisamment son marbre le plus pur pour y reposer ses dépouilles

dans le silence du dernier sommeil, ce fut ce Linné auquel il ouvrit ses trésors d'albâtre pour en faire un mausolée.

Mais si le règne minéral si riche et opulent en Suède et en Norwège, sert dans ses inépuisables exploitations à la décoration des églises, des temples et des tombeaux, ce règne reste insensible et inerte et le cédera toujours à la Flore douée de la vie, du mouvement et de la sensibilité et surtout du privilége divin de se reproduire et de se multiplier. Quel adepte le plus simple n'a frémi de surprise à la vue du phénomène de cette sensitive repliant deux à deux ses feuilles empennées et s'affaissant sur elles-mêmes? Mais qui n'a été frappé comme de stupeur et d'effroi en considérant l'*Hedysarum gyrans* qui, sans une cause visible extérieure, relève et incline ses feuilles et semble jouer avec les idées du spectateur novice.

Supposez, dit Goëthe (1), un bananier doué de cette propriété, de telle sorte que tour à tour, il baissât et relevât lui-même ses immenses feuilles en éventail. Celui qui le verrait pour la première fois reculerait de stupeur. Je vis même cette année

1. Goëthe, *Ses mémoires et sa vie* traduits par Richelot, 4, 8.

en 1870, au jardin du Musée de la ville d'York une curiosité botanique assez rare, une double feuille de verveine, une entée sur l'autre.

Mais je rentre dans la cathédrale où je contemple de nouveau les mausolées des Rois. Paix aux reliques d'Erix le saint, dont les os sont conservés dans un reliquaire en argent doré. Le respect seul est le culte rendu dans les cathédrales du Nord à la mémoire des Rois, des Princes et des grands ; les ornements n'y sont pas superflus et elles n'ont pas ce luxe parasite de trésors, de pierreries, de diamants prodigués par l'idolâtrie monacale qui en charge les vierges et les saints, les idoles du catholicisme.

J'admire toutefois la chaire plaquée en or d'après le dessin de Nicodème Tessin, et regardée comme la plus belle de Suède.

Je fis le tour de la cathédrale en comptant les vitraux, et j'entendis deux heures sonner à l'horloge des siècles qui semblent dans cette solitude du Nord, se traîner plus lentement entre la vie et la mort, dont la marche est si rapide dans nos cités où l'une se brûle et précipite l'autre sur la tour d'Ixion.

Je m'arrête aussi brusquement pour écouter et signaler le cri du veilleur du jour, la sentinelle

de service au poste du palais du Prince Oscar, le frère du Roi.

Je me rendis à la célèbre Université qui porte le titre de *Carolina Rediviva*, et là je trouve encore la politesse et l'hospitalité suédoises, et en l'absence du bibliothécaire en premier, son second, le sous-bibliothécaire, très-jeune homme qui parle avec facilité et pureté le français, l'anglais et l'allemand. Nous conversons dans ces deux dernières langues et je vais saluer le *Codex argenteus*, mon point de mire à Upsal. Cette traduction gothique des quatre évangiles par Ulphilas, évêque du IVe siècle, est écrite en caractères d'argent. Mais le *Codex* depuis tant de siècles visité d'abord avec respect, plus tard avec une curiosité profane, a été mutilé; c'est un débris presque invisible aujourd'hui et caché comme une vestale voilée sous une grille jalouse.

M. Kempff, le sous-bibliothécaire, m'accompagna au jardin de la bibliothèque situé entre elle et l'Université. Il me fit remarquer six pierres runniques trouvées dans les souterrains de la cathédrale. Les caractères des inscriptions sont lisibles malgré leur vétusté. Cette langue qui servait à enregistrer les contrats, les échanges, mariages, donations, testaments, ventes, trafics, négociations et toutes les

transactions de la vie civile, les maintenait à perpétuité sur une pierre indestructible, qui défiait impunément les ravages du temps et des vers et les outrages des hommes, dont les mains impies ont brûlé naguère les précieux documents de nos vieux dépôts et de nos poudreuses archives.

L'île de Rugen, le dernier siége du paganisme en Europe, abonde en ces pierres runniques. En revenant, dans un voyage précédent, d'Ystadt en Scanie à Stettin, je l'effleurai sans y aborder. Elle mérite une visite classique de la part des antiquaires.

Je pris congé de M. Kempff qui est capable d'accueillir tous les étrangers chacun dans leur langue Il parle couramment l'anglais, sans avoir vu l'Angleterre, le français, sans avoir vu la France, l'allemand sans connaître l'Allemagne et le latin sans l'avoir appris dans l'université d'Upsal. Quand nos compatriotes auront-ils assez d'émulation pour égaler un bibliothécaire suédois, ou rivaliser avec un officier danois qui passe ses examens en sept langues?

31 *juillet*.

Livré de nouveau à moi-même je volai ou ram-

pai avec mes propres ailes. Je gravis la colline où s'élève en amphithéâtre le château du gouverneur flanqué sur la terrasse de derrière de 8 canons et d'un parc d'artillerie, muni d'une cloche d'alarme ou tocsin, et décoré de la statue de Gustave Wasa. Ce château offre la fâcheuse apparence d'une bastille rouge.

La vue d'un temple grec au-dessous et à quelque distance me rappela vers le jardin botanique que je trouvai bien tenu et soigné. Le jardinier en chef, Peterson, me montra lui-même les fleurs exotiques qu'il a en serre chaude au nombre de 36,000. Le temple grec de forme et de style dorique renferme sur les deux côtés des statues locales des divinités scandinaves, qui sont vraiment les génies du lieu, *Geniuses*, Odin, Thor, Balder, toujours révérés pour mémoire, mais remplacés par le culte évangélique luthérien qui les a détrônés. Les trois divinités y sont toutefois en honneur dans les musées, et je voudrais y voir associée Velleda qui trône au Walhalla (le portique des guerriers), monument national élevé par le roi poète Louis de Bavière sur le mont Brandberg près de Ratisbonne.

Là, suivant mon humble opinion, serait mieux placé au lieu de la bastille rouge d'Upsal, ce paradis d'Odin où sont seuls admis les héros morts en

combattant, conduits dans le Valhalla par les Valkiries, les déesses scandinaves qui leur versent dans ce port de repos des flots d'hydromel et de bière.

Au milieu des trois dieux est assis un génie humain tenant son livre de la nature et lisant. C'est Linné, dont j'avais vu, je l'ai redit jusqu'à satiété, le berceau natal, la colonne commémorative et la tombe qui n'a pas enseveli la meilleure partie de lui-même, *pars melior*.

Du jardin botanique je fus tenté d'aller frapper à quelque porte. Ici mon étoile m'abandonna ; le professeur Swenberg me répondit au travers de sa porte, à haute et intelligible voix, comme ce Romain dont j'oublie le nom répondit en ouvrant la sienne, à un ami qu'il ne voulait pas recevoir : *Ego non sum domi*. Je n'y suis pas. Sans être déconcerté, je descendis dans le parc, où je retrouvai le buste éternel de Bernadotte. C'est vraiment un abus que cet excès de monuments. Je n'ai point vu de pays où ils fussent autant prodigués, même du vivant des modèles. Si les rois savaient un peu mieux leur Tacite, ils se rappelleraient ces mots si expressifs, à l'occasion d'un grand homme absent d'une galerie historique : *Hic plus præfulgebat quod non visebatur*. Il brillait d'autant plus qu'on ne le voyait point.

J'avais pris mon billet de *tur* et *retur*. J'allai donc vers la station. Au chemin de fer est attenant un café restaurant. J'eus le temps de dîner prosaïquement, ayant deux heures à attendre. Des côtelettes de veau, des pommes de terre et une demi-bouteille de chablis excellent composèrent ce repas de don Quichotte auquel se joignit un roquefort, venu lui-même à patte en rampant du midi de la France à Stockholm. Je pris donc mon microscope pour manger avec sécurité. Ces détails vulgaires sont un avis aux délicats pour les mettre en garde.

Sur ces entrefaites et pendant cette opération apparut un étudiant de l'Université, âgé d'environ trente ans. Ayant appris du maître du café qu'un étranger ignorant le suédois était attablé, il vint me prêter son aide d'interprète. Il me dit le premier qu'il était Finnois et pauvre, qu'il aspirait au professorat. Je l'encourageai en lui disant que toutes les carrières étaient épineuses surtout pour les deshérités de la fortune, mais que s'ils étaient animés de sentiments et de vrais principes et doués de talents réels et de quelques avantages physiques, ils devaient toujours, en marchant droit, arriver à la fortune et à la considération, *decus et pretium* l'honneur et l'argent. Je prophétisai à mon jeune

et modeste compagnon de passage cette consolante perspective en achevant avec lui une autre bouteille de chablis.

L'Eisenbahn suédois me ramena vers dix heures à Stockholm. J'avais achevé ma tâche et le pélerinage du *Codex argenteus*.

1er *Août*.

M. le ministre de France, Fournier, me rendit une visite. Il paraissait inquiet de la tournure des affaires, et l'horizon politique et militaire semblait se noircir à nos yeux.

M. Fournier outre son habileté diplomatique en tout pays eut plus tard la bonne fortune et le talent de l'exercer à Constantinople, son poste diplomatique où il réside, plus heureux qu'un autre ambassadeur de France, que je trouvai quarante ans auparavant, frissonnant à Copenhague après s'être épanoui à Florence.

Immédiatement après M. Fournier, je reçus le jeune Linderoth que j'avais rencontré avant d'arriver à Stockholm.

Il m'emmena à la campagne de son père, Ekbacken à Stora Essingen. Rien de plus pittoresque

que ce petit voyage en gondole à vapeur, accostant sept stations avant la sienne. Sa famille est composée de la mère, du père et d'un fils unique, mon nouvel ami. La cordialité des deux premiers fut bien sincère, car elle ne partait que du cœur et non des lèvres qui n'ont jamais balbutié le français. Ils m'accueillirent à bras ouverts dans leur cottage bâti sur l'eau par les castors suédois ou amphibies de Stockholm, qui flottent constamment entre les mille trois cents îles du lac Malar.

Le dîner à trois heures fut précédé d'un petit goûter, composé de poisson fumé, de fromage, et d'eau-de-vie ou de cummel. Les estomacs suédois ou russes y trouvent un excitant à l'appétit qu'il ouvre dans ces climats de fer et satisfait à moitié chez nous autres parisiens.

Au prélude succéda le vrai dîner. Je fus placé comme étranger au côté droit de Mme Linderoth. Son aimable fils ne cessa d'interpréter entre ses parents et leur hôte. M. Gustave Rothoff, ancien bourguemestre, ami de la maison, contribua beaucoup pour sa part à m'initier à ces mœurs primitives qui dans une seule famille m'apprenaient celles de toutes, *ab uno disce omnes*.

Quelques entrées, une purée aux pois, du veau rôti et des entremets artistement mêlés de vins de

Porto, de Saint-Estèphe, de Frontignan servis à pleines rasades composèrent ce simple repas où présidait une familiarité hospitalière, le verre en main, entre le ciel et l'eau et en vue de bateaux à vapeur.

Le dimanche dans tout le nord est une fête musicale sur eau et sur mer, ainsi que je l'avais eue en 1835 dans mon premier voyage et passage d'Elseneur à Elsingborg sur le Sund, quand je laissais les parages où reposent les cendres de Hamlet.

Après le café, l'une de ces gondoles nous porta à Drottningholm, le palais d'été de la reine mère Joséphine, veuve d'Oscar, le fils de Bernadotte. Nous arrivâmes juste pour sa sortie en voiture dans le parc. Elle descendit du palais, et monta dans son char à bancs en nous faisant un gracieux salut.

Son absence du château nous permit de visiter le parc, miniature de Versailles, planté de beaux arbres, orné de statues et de fontaines. L'intérieur du château, l'une des nobles créations de Nicodème Tessin, offre dans l'un de ces nombreux salons les portraits de tous les princes régnants du temps du roi Oscar. Le tableau qui me frappa le plus vivement est celui de Charles XII, en robe de petite fille. Il dut renouveler sous ce costume féminin

avec son mâle cœur, l'histoire d'Achille en fille, à la cour de Lycomède. Ulysse pour le reconnaître, offrit au précoce héros des présents où il cacha des armes que celui-ci saisit avidement, trahissant ainsi son sexe.

Le retour de Drottningholm ne fut pas moins pittoresque que le départ au milieu de ces groupes d'îles, les Cyclades ou Sporades du lac Malar. Chaque station nous versait une trentaine de personnes, et nous abordâmes complets à Ekbacken.

« Nous partîmes cinq cents ; mais par un prompt « renfort, nous nous vîmes trois mille en arrivant au port. » Après une ascension sur la colline à travers les roches et sur la mousse où nous trébuchâmes cent fois, mon jeune ami nous joua sur le piano des polkas avec accompagnement de grelots tels qu'ils accompagnent les traîneaux en hiver sur ces parages glacés ; il nous donna ensuite une marche suédoise, et toute la scène eut sa couleur locale, très-piquante et naïve pour moi. Le souper joua aussi son rôle ; je n'y participai qu'en l'effleurant d'une dent dédaigneuse. Pour les estomacs du Nord des fruits, des framboises, un fromage suédois ou de juniper sont une simple bouchée. C'est ainsi que le marchand suédois passe son dimanche sans un moment d'arrêt sur

ses mille trois cents îles flottantes. Il a comme le citadin anglais sa villa qui est ici aquatique et son *sweet home* de la ville. Mais moi qui ne les trouve qu'en glissant à travers l'Europe dans la vaste hôtellerie du cosmopolite, je dus retourner avec une embarcation de cent vingt personnes, nombre légal que supporte le bateau construit en fonte, à mon hôtel de Rydberg, toujours protégé contre les accidents de terre et d'eau par mon patron le royal Gustave-Adolphe.

Le directeur de cet hôtel, M. Cadier, avait été le cuisinier de la célèbre baronne de Krudner, mariée à quatorze ans, femme complexe, tour à tour brillante et mondaine, dévote exaltée et mystique, puis missionnaire apostolique.

On pourrait faire l'histoire des maîtres d'hôtel de l'Europe. Ils furent, en général, les cuisiniers des rois, et les rois des cuisiniers. Dans notre beau voyage de France, ce fut l'ancien chef maître d'hôtel de Bernadotte qui nous servit dans une petite auberge de Vaucluse près Avignon une matelotte exquise de truites de la Sorgue, dont les eaux limpides et les poissons étaient renommés chez les Romains, gourmands par excellence. Que d'anecdotes intimes j'aurais pu recueillir de sa bouche, si j'avais eu la même curiosité qu'aujour-

d'hui, car il avait accompagné le roi de Suède. Le prestige était si grand sur tous les contemporains de Napoléon, qu'ils s'attachaient même à la place où ils avaient passé. Dans une ville du Danemark, que je crois avoir le nom de Suède, je m'assis à l'hôtel à une table pour le dîner, lorsque le maître vint par derrière me taper sur l'épaule, en me disant avec solennité : « Monsieur, vous occupez la place et le siége même où s'est assis Bernadotte ». De ce simple siége, il allait occuper un trône.

A l'hôtel d'Allemagne, à Ostende, je fus également accosté par son maître, qui me dit avec non moins d'emphase : j'ai été le cuisinier du roi Charles X, et l'ai suivi dans l'exil jusqu'à Holy-Rood, où il ne voulut pas résider, ne s'y croyant point assez bien traité. Il me racontait les détails du départ de ce prince et de sa famille quittant, en septembre 1832, le vieux palais de Marie Stuart au milieu des vœux de la population comblée de leurs bienfaits pendant près de deux années et chantant le *God save the king* pour un roi qui ne l'était plus.

Je me rappelle encore le garçon de l'hôtel d'Athènes et d'Angleterre à Athènes, le fils d'un vénitien à qui les Turcs avaient coupé la tête. Rien

n'est indifférent en voyage où l'instruction anecdotique vient d'en bas, aussi bien que d'en haut. La plupart de ces hommes vulgaires sont descendus des hautes sphères où ils se sont quelquefois enrichis. Un de nos propriétaires des Champs-Elysées, ancien barbier de Murat, avait escamoté certaines parures de diamants, et participé au butin et aux dépouilles de la guerre, conquis par les lieutenants de l'empereur, et en ricochet récoltés par leurs valets.

Mon jeune cicerone Suédois m'introduisit dans le palais du prince Oscar, frère du roi, aujourd'hui régnant, décoré d'une foule d'objets d'art, présents de Napoléon III.

Je distinguai une très-ingénieuse photographie représentant une plante, dont chaque feuille contient le portrait des membres de la famille royale, depuis la reine douairière jusqu'au dernier rejeton. J'en ressentis et témoignai une telle admiration que mon jeune ami m'en fit lui-même le lendemain une surprise et un présent. Un superbe faisan empaillé orne une des tables du salon. La nature, même morte, surpasse les chefs-d'œuvre de l'art, et comme le cri de cet oiseau le dépare, je l'aimais mieux se pavanant en silence dans toute sa splendeur.

De là, nous passâmes au théâtre de l'Opéra royal situé vis-à-vis. Nous y montâmes par les petites entrées. L'on m'indiqua la place où Gustave III fut frappé sur le dos d'un coup de pistolet chargé à petit plomb. Le prince vécut encore deux mois, et l'on avait espéré pour sa vie ; mais un petit os, resté dans la plaie, amena la gangrène et la mort. Ce drame réel nous a valu le drame musical de *Maschiera in ballo*.

La loge du roi est à la droite de la scène ; celle du prince Oscar, à gauche. La reine douairière a la sienne au fond et au milieu.

A quelque distance de la place Berzélius j'entrevis une nouvelle synagogue, un petit temple de Salomon, où l'or et les ciselures abondent. En dépit des longues persécutions, les Israélites sont encore pour la richesse, les lords de la création où les Rostchilds sont les rois des banquiers et les banquiers des rois, et par l'usage qu'ils font de leur opulence, leurs immenses charités attachent à leurs chars funèbres des populations chrétiennes. Les dix tribus de l'Ecriture se rassembleront-elles un jour ? Je ne le crois pas. Le sang d'un Dieu qu'ils ont fait couler les a pour jamais maudites et dispersées.

Nous étions en haleine pour les découvertes, et

mon jeune ami qui a la clef de tous les édifices de la ville, se fit ouvrir Ladugarslands kyrka fondée en 1837 et fameuse par son acoustique ; nous la visitâmes dans tous ses détails, et nous en fîmes même l'ascension jusqu'au clocher par 330 marches dans des escaliers étroits et obscurs. C'était aller aux astres. La vue domine d'une hauteur de 300 pieds le champ de Mars Ladugards garden, le lac Malar avec un horizon infini. Le dôme intérieur est le ciel d'azur étoilé de la ville aquatique. La chaire sculptée est étincelante de plaques dorées. Suivant le caractère des églises du Nord, la cloche ou le bourdon sonne 12 coups le matin à dix heures et 12 coups à quatre heures d'après le nombre des phases de la passion de notre Sauveur. Les cloches dans les églises luthériennes ne sont pas baptisées.

Satisfait et agréablement ou glorieusement fatigué de cette ascension pittoresque, je retournai à mon albergo, où je me reposai un livre à la main. A peine mon Shakespeare m'était-il échappé dans un sommeil involontaire que je fus visité par M. le Comte d'Otrante, grand veneur du roi de Suède, chez lequel j'avais laissé ma carte. Je trouvai en lui un gentilhomme français, à demi Suédois ; car il est depuis l'âge de 22 ans à Stockholm où il

jouit d'une sinécure qui lui permet de passer ses hivers à Paris. Je reçus de lui une foule de détails curieux sur le roi Chales XV, qui est populaire même au point de se mêler aux danses des paysans, ainsi qu'il arriva à la Saint-Jean dernière.

Je passai une très-agréable soirée avec Monsieur l'Intendant du Palais et son neveu, officier au service de l'Autriche et Français de cœur. Ils me conduisirent au café de la place Berzélius qui a la meilleure musique allemande. *La Marseillaise* y fut bissée au milieu des flammes de Bengale électriques. Que la Suède ait plus d'argent et elle se lèvera tout entière avec le Danemark et la Norvège sous un seul drapeau et d'un même cœur, en criant *Vive* la France !

Toutes les conversations étaient à la guerre, et M. le comte d'Otrante me répétait en cette occasion le mot du maréchal Canrobert, à qui une belle dame de Paris demandait si la première balle ne faisait pas une grande impression au soldat entrant en campagne : « Ma foi, madame, répondait le maréchal, je n'aime ni la première ni la dernière. »

Je me rendis à Djurgarden, le rendez-vous après trois heures de la société de Stockholm libre alors

de toutes affaires et qui afflue pour goûter le Bel Respiro. J'allai saluer le buste de Carl Michel Bellman. Sa tête est couronnée de pampres et de raisins par allusion à ses odes bachiques. Les habitants de Stockholm ont été bien inspirés en élevant une statue à leur poète populaire dont les accents résonnent et s'harmonisent avec la beauté de cette nature si froide, bénie et dorée des rayons étincelants du soleil de juin et de juillet, illuminée de leurs nuits claires et animée en toute saison de ses dryades et hamadryades.

Pourquoi n'aurions-nous pas un buste de Béranger dans notre bois de Boulogne où les enfants de Paris viendraient chanter :

Républicains, quel cortége s'avance ?
Un vieux guerrier débarque parmi nous.
Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance ?
Il a des rois allumé le courroux.
Est-il puissant ? Seul il franchit les ondes.
Qu'a-t-il donc fait ? Il a brisé les fers.
Gloire immortelle à l'homme des deux mondes.
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

J'eus le plaisir de m'égarer en revenant par les bois de Djurgarten, mais je me suis retrouvé au sein de cette belle nature riche en végétation luxuriante, en eaux fraîches et vives. On conçoit, et l'on

voudrait partager le *far niente* du Suédois dans ces oasis de Stockholm, où se promènent seules en pleine sécurité de jeunes femmes sans crainte des loups dévorants. On pourrait y passer la nuit, vers la fin de juin et en juillet quand le soleil est à son apogée sur l'horizon, près de se coucher et ne se couche jamais, ce soleil si particulièrement distinct en ce climat de celui des autres régions du globe.

Je saisis l'heureuse occasion de citer ici la traduction fidèle et colorée du texte d'un poète finlandais par le célèbre Léouzon-le-Duc, voyageur et historien du Nord.

« Au lever de cet astre rouge de sang comme « un monde qui flamboie, ce globe s'incline ma« jestueusement au Nord vers la limite de l'hori« zon; la nature est muette d'extase; une splendeur « pourprée se joue sur les montagnes et les « vallées, sur le miroir des fleuves et la cime om« breuse des bois. La nuit est vaincue. L'astre « semble rouler un instant, emporté dans les flots « de l'Orient ; puis soudain, il se relève lentement, « solennellement, et au milieu des transports de joie « et du chant des oiseaux, l'espace salue une nou« velle évolution de sa longue carrière. »

L'écrivain passionné du cœur et de la nature ne décrit pas moins éloquemment, quoique de bien

loin, le lever de l'astre merveilleux que les hommes de la nature primitive adorèrent et dont ceux de la civilisation moderne jouiraient mieux, s'ils étaient moins habitués et pour cette raison plus sensibles à la régularité des mouvements célestes :

« On le voit s'annoncer de loin par les traits de « feu qu'il lance au devant de lui. L'incendie aug« mente ; l'Orient paraît tout en flammes. A leur « éclat, on attend l'astre longtemps avant qu'il se « montre ; à chaque instant, on croit le voir paraî« tre ; on le voit enfin. Un point brillant part « comme un éclair, et remplit aussitôt tout l'es« pace ; le voile des ténèbres s'efface et tombe. « L'homme reconnaît son séjour, le trouve em« belli. La verdure a pris durant la nuit une vi« gueur nouvelle. Le jour naissant qui l'éclaire, « les premiers rayons qui la dorent la montrent « couverte d'un brillant réseau de rosée, qui « réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les « oiseaux en chœur se réunissent et saluent de con« cert le père de la vie ; en ce moment, pas un seul « ne se tait. Leur gazouillement faible encore est « plus lent et plus doux que dans le reste de la « journée ; il se sent de la langueur d'un paisible « réveil. Le concours de tous ces objets porte aux « sens une impression de fraîcheur qui semble

« pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure « d'enchantement, auquel nul homme ne résiste, « un spectacle si grand, si beau, si délicieux n'en « laisse aucun de sang-froid. »

On peut supposer sans effort d'imagination que les Walkyries ou les compagnes et messagères d'Odin, auraient fixé un de leurs séjours et sanctuaires à *Djurgarden*, s'il ne les avait pas retenues à ses côtés.

« Là coule le limpide *Metheglin* des yeux d'azur des belles vierges. Leurs tresses vagabondes flottent légères, et leur bouche exhale une haleine de rose. »

5 *août*.

Aujourd'hui jour de Fregga (Friday) vendredi, ce serait Hilga, la Bellone du Nord, qui entraînerait Charles XII, le dieu Mars scandinave, à la défense de la France si ces deux créations revivaient en 1870.

Je me rendis plus pacifiquement à l'invitation de M. Ytergren, l'intendant du château, le gentleman suédois par excellence. Il habite un pavillon séparé où son neveu M. Ernest me con-

duisit et me charma avec son talent musical dont il me déploya toutes les variétés en exécutant du Mozart, du Strauss, du Chopin avec une merveilleuse facilité. Son oncle m'exhiba les paysages peints par sa fille adoptive, sa nièce et la sœur de M. Ernest, qui à 25 ans ne la connaît pas encore ayant eu, comme militaire, une existence aventureuse dès l'âge de 16 ans depuis l'Autriche où il réside jusqu'aux Antilles et au Mexique, où il accompagna en volontaire son chef Maximilien, plus aventureux encore.

J'allai essayer à 3 heures d'un dîner suédois au café restaurant musical Hasselbacken de la place Berzélius. On prend un billet moyennant un rixdale, et le garçon, avec une épaulette et des cordonnets en or, sous la direction du Hoch-meister ou maître d'hôtel, décoré d'une médaille d'argent, vous sert un potage, un plat de poisson ou de viande avec une glace vanille, une demi bouteille de Beaune. C'est un dîner très-léger. Les Suédois qui prennent rarement du vin dînent à peu de frais, ayant, de plus, tout le temps une excellente musique allemande payée cent rixdales par soirée.

J'oubliai ce repas insuffisant, en allant trouver mon jeune ami qui m'avait proposé une visite au château de Haga et m'attendait avec une voiture

à sa porte. Haga est le petit Trianon de Stockholm, le Drottningholm en est le Versailles en miniature. Rien de plus galant et de plus riche à la fois que cette résidence d'été destinée au prince Auguste et à sa femme. Les colonnes de marbre de Carrare y abondent. Les meubles de soie y sont d'une fraîcheur extrême ; car la soie est cultivée à Haga même comme je le vis de mes yeux dans un bâtiment y attenant. Le mûrier croît ici en pleine terre à 60 degrés lat. nord, et sa feuille est donnée à des milliers de vers qui éclosent très-heureusement. Depuis l'œuf jusqu'à la croissance de l'adulte, j'ai observé avec un vif intérêt et une grande attention cette culture opérée par une demoiselle allemande naturalisée suédoise, qui coupe elle-même la feuille du mûrier, en recueille les morceaux dans un vase et couvre les vers de cette fraîche pâture. Je lui expliquai le mot *sericole* qu'elle ignorait quoiqu'elle fît la chose depuis vingt ans au service de la reine Joséphine Oscar. J'emportai trois ou quatre flocons de diverses couleurs dévidés par la demoiselle elle-même avec une grande intelligence et dextérité.

Après cette intéressante visite, nous gravîmes quelques roches sauvages aux abords desquelles se trouvent les matériaux d'un château royal ina-

chevé, dont les travaux ont été suspendus faute d'argent. Je les poétisai avec Virgile :

« ....Pendent opera interrupta, minæque
Murorum ingentes » (1).

Nous repassâmes devant une espèce de tunnel, dont la destination était un donjon, heureusement sans exécution et sans emploi. Les hommes et les architectes gâtent toujours la nature qui ne demande qu'à s'épanouir dans cet endroit. Les arbres séculaires, les lacs aux alentours, les prés où se passent un exercice militaire et les jeux d'une troupe de petits enfants destinés à la milice en cas d'urgence, les chants et les danses de jeunes filles tournant en rond et faisant la chaîne, tout cet ensemble formait pour moi un tableau pittoresque animé de sa couleur locale.

Par une transition et un contraste pénible nous passâmes dans un vaste cimetière, où les morts sont directement portés du domicile. De simples pierres sont couchées sur les tombes dont quelques-unes exhalent une odeur fétide qui nous éloigna bientôt.

Ces lieux infects me rappelaient l'église de San-Yusto à Trieste où je trouvai une réunion de pe-

1. De remparts menaçants l'audace est suspendue. *Enéide Livre IV.*

tits cadavres d'enfants enterrés seulement chaque lundi. Les paupières ne voilaient pas leurs yeux vitreux exposés aux mouches qu'une bien coupable négligence y laissait voltiger.

A peine étions-nous sortis du cimetière que M. Linderoth entendit la cloche d'alarme qui sonnait du haut des ruines et s'écria : « Le feu est dans Stockholm. » En effet, c'étaient deux maisons qui brûlaient et dont la fumée s'élançait dans l'air à 9 heures du soir. La voiture fut arrêtée aux portes de la ville et dut prendre une autre direction vers l'hôtel Rydberg où mon aimable guide me ramena en me remerciant de l'honneur de ma société. Et moi je le remerciai à mon tour et même encore aujourd'hui en décrivant la charmante excursion que je lui devais.

6 *août*.

J'allai offrir à M. Oxenstierna une bluette *sur la guerre* que j'avais fait imprimer à Stockholm pour l'adresser au roi Charles XV. M. Oxenstierna m'exprima d'abord ses regrets de ne pas me recevoir chez lui à cause de l'absence de sa famille qui est allée prendre les eaux dans le Gothland. Il enverra mon

opuscule à l'un des aides de camp du roi, avec la prière d'être présenté à sa majesté absente elle-même et visitant les forteresses du pays, *festungs*. Je terminai ma semaine par la visite de l'hôpital des Enfants trouvés, fondé par la reine Christine, sa première bienfaitrice et celle de la double maison de détention cellulaire et commune.

Pour m'introduire et me diriger je trouvai un jeune Suédois parlant assez bien l'anglais. Il me montra dans tous ses détails l'asile des Enfants trouvés qui sont soignés avec une sollicitude vraiment maternelle. A leur naissance ils sont allaités par une jeune et saine nourrice qui en a deux à son sein, l'enfant étranger et le sien. Dans l'âge adulte ils sont traités avec non moins de soin et de propreté. Je les vis baignés et lavés pendant un quart d'heure, un à un, dans diverses baignoires.

Jusqu'à l'âge de 14 ans ils sont élevés, instruits dans une classe, et la bible est toujours le livre que je trouve le premier. Ils ont leur réfectoire, et une vaste cour pour la récréation avec une tente pour les convalescents. Dans l'infirmerie je trouvai un enfant de 10 à 12 ans couché sur un petit lit fort propre. Un autre enfant attira mon attention. C'était un négrillon, né d'une servante suédoise de

la cour du roi et d'un domestique nègre. Pauvre petite créature doublement deshéritée par sa naissance et sa couleur. Le monde va s'ouvrir pour elle avec ses tristes réalités et toutes ses voies épineuses.

Je fus édifié de cet établissement qui peut bien servir de modèle à ceux de l'Europe, puisque ce sont des mères qui, avec leurs propres enfants, en allaitent un autre et lui donnent un lait non mercenaire, mais maternel. L'hôpital suédois est régi par le mode de souscription judiciaire et humanitaire, non par système mais par le cœur. Les nourrices et aides ont toutes un uniforme, de couleur rose. La vue en est agréable et s'accorde avec leur teint rosé et de lys.

PRISON DES HOMMES

La prison cellulaire me présente un jeune homme qui avait commis l'infidélité de l'ouverture d'une lettre chargée et s'était approprié l'argent. Il avait été condamné pour ce vol à 8 mois ;

Le deuxième prisonnier, pour vol, à 2 mois ;

Le troisième, récidiviste, pour vol, à 20 mois ;

Le quatrième à 7 mois ;

Le cinquième à un an et 6 mois ;

Le sixième pour vol et voies de fait, à la même peine.

PRISON DES FEMMES

La garde ou l'officier femme (The female officer) m'ouvrit trois cellules :

1° La prisonnière accusée d'infanticide, non encore condamnée, sera jugée dans la prison devant un tribunal composé de huit magistrats. Le jury n'existe pas en Suède non plus que les circonstances atténuantes ;

2° Une seconde cellule m'offrit une malheureuse qui avait étranglé son enfant ;

3° Une troisième, coupable d'infanticide, pleurait amèrement et était sensible à mes paroles et à l'espoir de la miséricorde divine.

Deux autres paraissaient insensibles. Mais sait-on ce qu'elles pouvaient éprouver ?

Un ministre vient chaque dimanche, du haut de la plate-forme centrale, leur lire des prières qu'elles entendent de leurs cellules entr'ouvertes.

Nous passâmes à la prison spéciale des femmes au nombre de 450 en communauté et travaillant ensemble au tissage du linge ou de la laine, au

blanchissage, à la couture et à la confection des chemises, des robes de chambre, etc.

L'une d'elles anciennement condamnée, et qui bien que libérée reste volontairement en prison, vint me montrer une chemise coupée et façonnée par elle aussi bien que par les meilleurs chemisiers de Paris. Cette vieille ouvrière accepte la nourriture de la prison et subit la captivité de préférence à une liberté indigente. Elle reçoit une petite fraction du prix de son travail, et son pécule la mettra à l'abri de la mendicité.

Cette catégorie des condamnées pour vol me parut assez heureuse. Elles ont un promenoir spacieux et aéré, et vivent dans des salles bien chauffées en hiver. Les vagabondes y sont également recueillies.

Nous descendîmes dans la cour où les femmes condamnées pour crimes graves sont parquées, mais toutefois au grand air. La plupart sont coupables d'infanticide. J'ai observé dans mes visites des prisons, soit en France, soit à l'étranger combien ces genres de crimes sont communs. En 1857, je comptais dans la prison centrale de Montpellier 200 cas d'infanticides, où le greffe nous montre marqués en rouge les noms des criminelles condamnées à vie. Ce fut dans cette

prison que je vis la chambre de l'énigmatique et célèbre Madame Lafarge qui y tenait sa cour plenière. Une des détenues à Stockholm me fut désignée comme incestueuse avec son père, et infanticide de son fruit monstrueux. Le père est condamné aux travaux à perpétuité et détenu dans une forteresse. Une autre femme avait tordu le cou à son enfant. Une troisième fille âgée de seize ans, complice d'une autre femme pour empoisonnement par l'arsenic, qu'elle avait administré à son maître, subit aussi sa peine qui est temporaire.

L'on ne comprend pas, à l'aspect de ces jeunes filles d'un extérieur tranquille et d'une physionomie douce en général, l'énormité de tels attentats. Cependant l'une d'elles qui fut condamnée à mort, mais non exécutée, par une férocité monstrueuse, s'était portée sur sa maîtresse à un excès incroyable. Elle prit un fer rouge, creva les yeux de sa victime et lui arracha les entrailles avec ce même fer. La France n'a pas produit un tel monstre. L'Angleterre dans la prison de Westminster m'offrait deux criminelles égales, l'une qui avait empoisonné toute une famille et qui du cachot noir où elle était confinée comme incorrigible et rebelle, s'était jetée sur moi comme une bête fauve.

Les avocats ne plaident pas en Suède, ils écrivent un mémoire, et le magistrat auquel il est communiqué y répond par un écrit, et d'autres juges, comme je l'ai déjà rapporté rendent la sentence, qui est lue au prévenu dans sa prison.

Le brigadier m'introduisit dans la salle des détenues malades dont l'une souffrait et râlait sous la douleur d'une fluxion de poitrine.

Après la vue de toutes ces misères humaines, il m'arrêta dans son cabinet paré de fleurs, et où il m'offrit un rafraîchissement servi par une *bonne fille*, disait-il, bien qu'infanticide mais repentante. C'est une Laponne aux cheveux très-blonds et avec un air fort doux, contraste inexplicable avec un attentat aux lois de la nature.

Nous sortîmes enfin de cette vaste prison, le caravansérail du crime ! Quel fut mon étonnement de voir une des portes de la prison ouverte et les détenues libres, mais ne pouvant s'évader à cause de leur uniforme blanc, qui les ferait immédiatement reconnaître et ramener à leur domicile. Cette couleur d'uniforme est d'ailleurs moins sinistre que le drap brun ou jaune des prisonniers de France ou d'Angleterre. Nos prisons, anglaises ou françaises, sont des bastilles. Il est vrai que les métropoles dans leurs dédales donneraient un asile

assuré aux malfaiteurs. La police même avec ses conduits souterrains et ses lynx aurait une double peine à les dépister.

7 *août*.

Je me rendis à 11 heures à la Cathédrale, Stora Kirca, la grande église, où le service luthérien se compose de chants avec accompagnement d'orgue, de prières, de lectures à l'autel et à la fin d'un sermon.

Je quittai la cathédrale pour avoir l'entrée de l'église allemande; car chaque église dans le Nord après le service se ferme pour le reste du jour, se rouvre à 4 heures le dimanche et les autres jours à 8 heures. Cette église est remarquable par la richesse de ses sculptures en bois et en marbre, par une foule de statuettes incrustées sur le bois de la chaire, au lieu de plaques dorées qui couvrent les chaires des églises suédoises. L'Église luthérienne allemande a encore un signe caractéristique : ce sont de petits tableaux de sainteté. Le catholique romain ne pourrait trouver ici l'absence des peintures et la nudité des murailles. Elles y sont prodiguées et jurent avec le portrait authentique de Luther si noir et placé dans un coin si obscur

qu'il ne saurait se distinguer. Les fidèles de l'église allemande, très-rares d'ailleurs (j'en ai compté une vingtaine au plus) chôment toute une semaine. Je m'étonne que Luther n'ait pu prescrire une autre règle pour faire ouvrir ses églises plus fréquemment et mieux encourager la réformation qui d'abord trouva tant d'obstacles et d'ennemis. Le service anglican est mieux favorisé non dans la campagne, mais à Londres où il a lieu chaque soir.

J'admire la coutume dans les pays catholiques de laisser ouvertes leurs églises dont la majesté impose, mais où les images invitent le peuple à l'idolatrie. Les temples protestants sont nus et froids, mais la parole du ministre les anime et les remplit. Westminster Abbey qui possède la tombe du premier soldat romain baptisé et chrétien, est la métropole des morts illustres. La grandeur des Écritures s'y manifeste, et la sainteté de l'Évangile y parle au cœur.

Je rentre dans Stockholm, et en revenant vers mon hôtel, je vois une foule attroupée sur le pont du Palais. Elle regardait une autre foule assemblée sur le quai du Jardin où est la statue de Charles XII. Un enfant venait de tomber à l'eau et personne dans ces groupes ne s'était lancé pour son sauvetage. Et pourtant le pauvre enfant avait reparu

surnageant deux ou trois fois, mais avait fini par s'enfoncer et être entraîné au courant. Ces accidents sont assez fréquents dans une ville aquatique comme celle-ci où les enfants fourmillent négligés par leurs parents.

A l'occasion de ce malheur M. Malenques, moitié suédois et parisien, m'apprenait que la mer Baltique apporte du sel dans cette partie des eaux, appelée lac salé où était tombé l'enfant et jusque dans les eaux douces du lac Malar qui commence au delà du pont, vis-à-vis le Palais.

L'un des inconvénients de Stockholm, qui empêcherait matériellement de l'habiter, c'est le pavé ou le caillou qui cause la torture des pieds, et force même les femmes à porter des sabots de cuir capables de déformer le pied lui-même. Un autre fléau inhérent au pays et à tout le nord, puisque je l'avais déjà trouvé à Copenhague, c'est l'absence des closets, qu'on ose appeler *Water-closets*, quand il n'y a pas une goutte d'eau. On dit que c'est à cause du roc que l'on ne peut creuser ; mais qui empêcherait au moins d'y pratiquer des réservoirs au milieu de ces nombreux et vastes lacs qui alimentent la ville et la purifient, et qui par des conduits et des tuyaux seraient les réceptacles des immondices de chaque maison ?

8 *août*.

M. le comte Oxerstiana, avant mon départ, vint lui-même m'annoncer que le roi à qui j'avais demandé une audience ne pouvait me recevoir parce qu'il partait pour aller visiter une forteresse, et qu'il n'avait pas eu ma lettre qui ne lui était point parvenue. Il me faisait dire par son aide de camp, combien il était sensible à mon hommage poétique dans lequel je proclamais la France et la Suède comme deux sœurs.

M. le comte Oxerstiana autrefois son chambellan m'invita à me présenter chez la reine mère, femme du roi Oscar et fille de Beauharnais d'illustre et bonne mémoire. Je m'embarquai donc sur le bateau de Drottningholm, la résidence d'été de la reine Oscar. Je fis aussitôt remettre une demande d'audience par l'aide de camp de service, le baron Ehrenborgh qui vint à moi très-cordialement et me promit de demander pour moi à sa Majesté la permission d'être reçu par elle. Il m'assigna 5 heures à cause du dîner à 3 heures, heure générale en Suède comme dans toute l'Allemagne. J'arrivai juste à 5 heures et la reine me fit dire qu'elle me

recevrait un quart avant 6 heures. Je courus donc prendre mon dîner au restaurant de Drottningholm situé sur le lac. Une excellente soupe (c'est la seule chose bonne, en Suède), un mauvais bifsteak et le fromage suisse, fort cher ici, et une bonne demi-bouteille de Beaune, réparatrice d'une exécrable cuisine, me mirent en état de me présenter devant la reine. Elle m'attendait et vint à moi avec son imposante majesté, car elle est fort grande. Elle me demanda si je parlais français, et je lui dis alors que dix jours auparavant, nous avions eu d'elle un si gracieux sourire et salut qu'ils m'avaient attiré pour une nouvelle visite. « Ah ! je ne le savais pas », répondit-elle, et elle se détourna en riant avec la désinvolture allemande. Puis elle reprit un air sérieux et mélancolique, et entama une courte conversation sur la guerre et les tristes et dernières nouvelles. Je joignis ma sympathie à la sienne toute française.

Quand je lui ai dit que j'étais un voyageur errant seul dans ce monde, *a solitary bird* (1), elle parut aussi s'intéresser à ma solitude qui avait été aussi en partie la sienne par la perte d'un fils, par la retraite d'une fille dans un couvent et la

1. Oiseau solitaire.

mort prévue de son fils aîné, le roi de Suède qui bientôt après devait suivre son père dans la tombe; elle me quitta en me tendant la main que j'oubliai de baiser en galant cavalier ou français du Nord.

Sa belle taille, dans son extrême simplicité, révélait encore une princesse, et sa beauté dont le temps n'a point effacé tout à fait l'éclat, me rappelèrent la baronne Burdett Coutts, grande et majestueuse comme elle. Je lui laissai mon opuscule imprimé à Stockholm pour le roi son fils à l'occasion de la guerre.

J'y ajoutai quelques lignes improvisées :

« Veuve et mère de rois, fille de Beauharnais,
Vous avez plus d'un titre au respect des Français.
De l'un, cosmopolite en agréant l'hommage,
Vous avez couronné le long et beau voyage
Le Versailles suédois par la grâce habité
En reçoit plus de grâce et plus de majesté. »

L'aide de camp qui attendait dans le salon précédent vint à moi et me remit sa carte en se recommandant à mon bon souvenir. Cette politesse cordiale assez rare dans nos cours me fit encore plus apprécier une simplicité de mœurs qui rend les princes du Nord aussi simples que le paysan de la Dalécarlie. Je vis bientôt la princesse monter

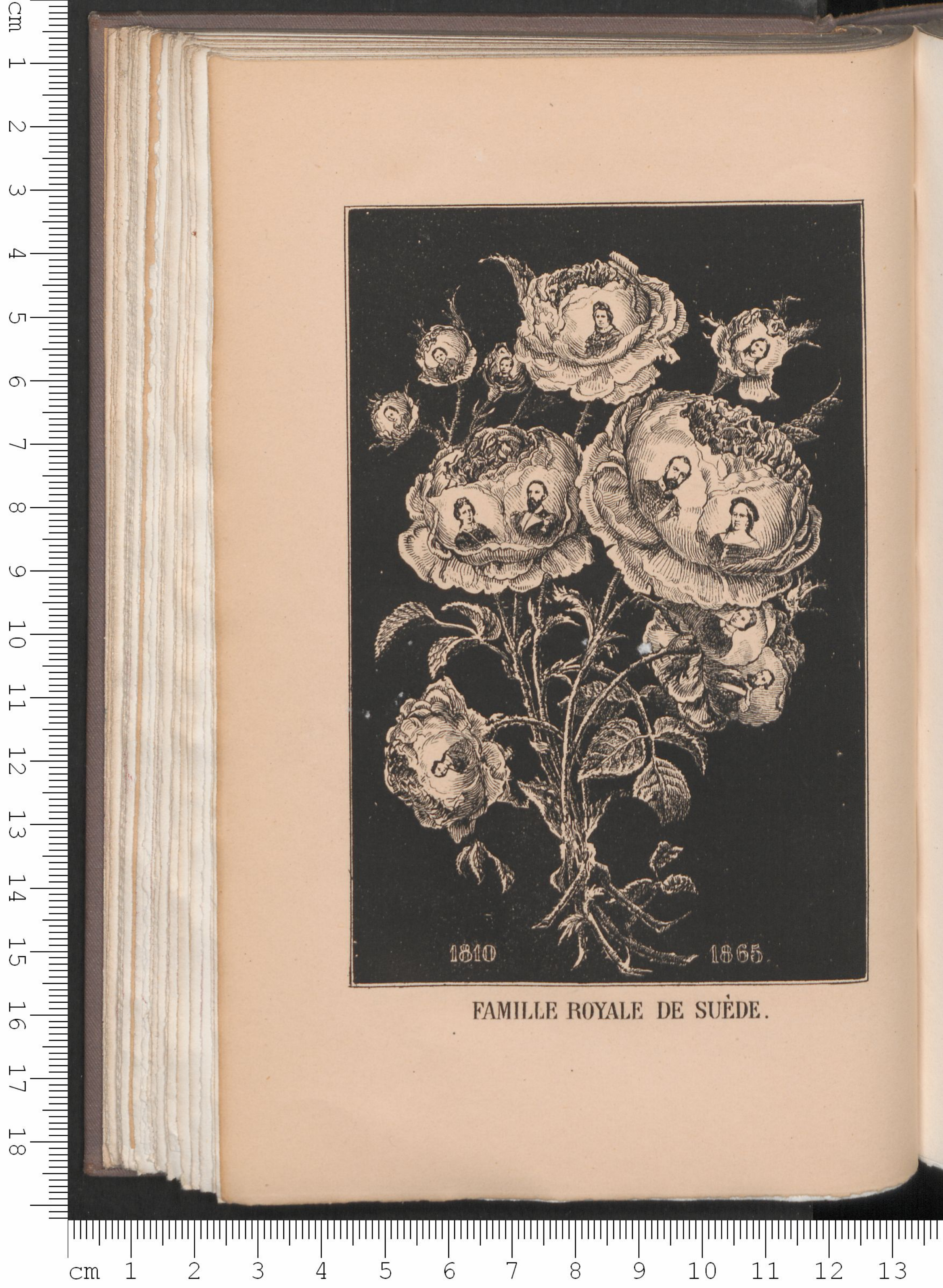
dans son char à bancs avec ses aides de camp. Je ne devais plus la revoir (1).

En attendant le départ du bateau de retour, je revis encore l'aide de camp qui m'accosta, et j'eus l'occasion de lui dire combien la solitude et la vie monotone de la reine m'étonnaient. « La reine « au service de laquelle je suis attaché depuis « 14 ans, me répondit-il, sait s'occuper et ne « s'ennuie jamais. Elle a un très-grand talent mu- « sical, se retire et se lève de bonne heure. — Ne « joue-t-elle pas aux cartes, ajoutai-je ? — Jamais. « Est-elle protestante comme l'était le roi Oscar? « — Non, elle est restée catholique. »

En effet, elle était venue de la Bavière, pays éminemment catholique et monacal ; Munich, dont le nom allemand est *Munchen*, veut dire moine. Elle a hérité d'une grande fortune particulière que le roi Oscar lui avait assurée dans son économie prévoyante non-seulement pour sa famille, mais encore pour l'État.

A mon retour, je fus agréablement surpris d'une nouvelle attention de mon jeune ami Linderoth,

1. Les cinq années qui ont suivi ne devaient plus retrouver le roi et la reine de Suède, ni la reine Oscar qui les a suivis de près.



FAMILLE ROYALE DE SUÈDE.

qui m'adressait sous un pli ses adieux, ses amitiés et une photographie charmante, que j'avais cherchée en vain dans toute la ville, représentant une rose dont chaque pétale contient une tête royale ou princière.

Le haut de la tige de cette rose à cent feuilles porte la reine mère entourée de ses quatre enfants sur quatre feuilles distinctes : à droite son fils aîné, le roi et la reine, à gauche le prince Oscar, aujourd'hui roi, et sa femme.

Linné lui-même aurait souri à la vue de cette ingénieuse application de sa flore suédoise.

Il n'aurait pas moins aimé cette image gracieuse de la violette, qui, la première, dut s'offrir à ses yeux; cette fleur élégamment décrite par une amie, Miss Emma Leigh : « La violette est souvent dif-
« ficile à trouver, parce qu'elle se cache dans
« l'herbe et sous l'ombrage. Elle n'erre pas à l'a-
« venture, mais attend avec patience que le soleil
« qu'elle aime beaucoup, luise sur elle et que les
« petites gouttes de pluie la rafraîchissent. Quand
« le soleil brille, elle se réjouit et répond à ses
« rayons avec un sourire et se dépouille de son
« doux parfum. Quand il pleut, elle ferme ses feuil-
« les et pleure. Elle ne dit pas au soleil combien
« elle l'aime; mais le soleil sait qu'il en est aimé.

« Je ne suis pas une violette ; mais j'aime comme « elle. »

9 *août.*

Tant de faveurs venues de mon étoile de voyage ont le revers de la médaille. Je voulais me rendre à Christiania et de là, m'embarquer pour Gothenbourg. Mais Carlstadt, le point d'arrêt du chemin de fer non terminé, me force de gagner Gothenbourg d'abord faute de poste ou de diligence pour me rendre à Christiania. Voici une contrariété de voyage à laquelle la vapeur ne nous expose point. Pour avoir une place, il aurait fallu télégraphier. Je pars donc pour Gothenbourg demain matin mercredi.

10 *août*

J'ai reviré et changé de route. La nuit porte conseil et je reste deux jours ici pour prendre la poste demain 11 août et rejoindre à Arvica le chemin de fer, *Eisenbahn*, jusqu'à Christiania.

C'est à l'hôtel de Carlstadt que je passe ces deux nuits et ces deux journées et ne m'en repens pas en parcourant la ville autrefois brûlée et agrandie.

Les rues ont bien la largeur de Regent's street, et de la rue de Rivoli, sans leur animation. La poste, l'école des enfants, l'église, les boutiques sont de vrais édifices. Je gagne la rivière Clara-Elf dont les rives m'offrent une promenade agréable.

Les rues de Carlstadt sont moins dures pour le pied que celles de Stockholm qui n'est point pavé, mais caillouté. Ici le trottoir a deux places dallées, très-douces pour la marche. Ma chambre n° 1 est aérée, amplement meublée, avec un long tapis au milieu, mais point au pied de mon lit qui est celui de Procuste, où mes jambes dépasseraient si on ne l'allongeait pour la nuit.

Les repas seuls sont durs à digérer. Ils consistent au déjeuner, en un thé fort bon, une quantité de sucre, très-rare dans l'hôtel de Rydberg, du beurre, du veau insipide, car on tue les jeunes veaux à peines nés; du saucisson sucré, des gâteaux et non du pain, des crêpes assez bonnes. Le closet est tenu proprement, avec des bouquets de lavande. Mais il y a 30 ans, que devait être la Suède pour l'hygiène? qu'était alors Stockholm? Comment était Moscou, dans ses maisons de riches propriétaires, comme je l'ai vue en 1856 à peine habitable, primitive et barbare.

Je viens de passer une heure à écrire au cham-

bellan de la reine Oscar, qui a gagné mon cœur par sa majesté et son beau port de princesse, *incessu patuit dea* (1), par sa grâce encore plus belle que la beauté et qui ne vieillit pas. Je parlais dans ma lettre, d'un trait de bonté de son père l'illustre Beauharnais ; c'était sous le premier empire.

Le prince descendait rapidement dans sa voiture la rue du Rocher où demeurait mon père, magistrat de cet arrondissement. Il eut le malheur de renverser une pauvre femme, s'élança de sa voiture qu'il fit arrêter et donna les premiers secours à la blessée, qu'il ne cessa de faire soigner jusqu'à sa guérison, chargeant mon père de ses libéralités. Ce trait d'humanité ne manquera pas d'affecter délicieusement le cœur filial et sensible de la reine Oscar.

Hier en arrivant à Carlstadt, je regimbai contre la nécessité de m'y arrêter forcément. Mais aujourd'hui, tels sont les caprices du voyage et du voyageur, que j'ai été enchanté de cet arrêt. J'eus le temps de côtoyer la rivière Clara-Elf dont les bords sont plantés d'arbres, et ornés de jolies cabanes rouges, cette couleur pittoresque des huttes suédoises.

1. Son port révèle une déesse. *Enéide* 1er chant.

Mon Shakespeare à la main, en lisant *Troilus and Cassandra*, je m'amusais des inventions d'un génie non classique qui dans ses licences viole si librement et l'histoire et la fable. Si le bon Homère sommeillait quelquefois, le grand Shakespeare, deux mille ans après, était bien endormi ou rêvait follement.

Ma Cressida suédoise était à Carlstadt la simple et jolie Sjo qui me dit et m'écrivit son nom, que l'absence de la langue m'eût empêché de comprendre et de noter. Car ici dans ce coin du monde, ni l'anglais, ni l'allemand, ni le latin ne m'eussent aidé. Ce furent les yeux seuls qui me guidèrent. J'avais vu dans les deux capitales du Nord, nos modes françaises et celles de Paris, sur lesquelles renchérissaient Copenhague et Stockholm.

Ici à Carlstadt, dans cette ville de 5,433 habitants, je trouvai *Moden académie*.

Où ne volent-elles pas ces nymphes légères les reines du monde? Et pourtant, je n'ai rencontré en fait d'aristocratie que deux amazones chevauchant le long du canal.

En revenant le soir vers cette partie de la ville, j'aperçus un parc fermé d'une clôture de bois peu élevée et une prairie dans son enceinte, d'une fraîcheur printanière. Là, sous les arbres et à

travers, des femmes en longues robes blanches se promenaient sans se parler. Cette apparition me fit une impression inexplicable. C'était un spectacle plein de mélancolie. Je devinai à ce costume blanc usité dans toute la Suède dans les maisons de détention et celles des aliénés que celles-ci étaient des folles libres et inoffensives.

Elles ne firent aucune attention à moi. Une d'elles marchait fort vite, accompagnée d'une garde. Ces fantômes blancs me rappelèrent les ombres des lieux infernaux décrits par le Dante et Virgile.

« Triste et sanglante encor des traces du poignard,
Didon au fond d'un bois errait seule à l'écart,
Comme on voit, ou croit voir sous des nuages sombres,
L'astre naissant des nuits, poindre parmi les ombres.
Son fantôme léger apparaît au héros.
Il vient, il s'attendrit et lui parle en ces mots :
Est-ce vous que je vois, ô reine malheureuse ?
Elle est donc vraie, hélas ! cette nouvelle affreuse
Qui m'a dit votre mort et votre désespoir.
Malheureux, j'en suis cause et n'ai pu le prévoir. »

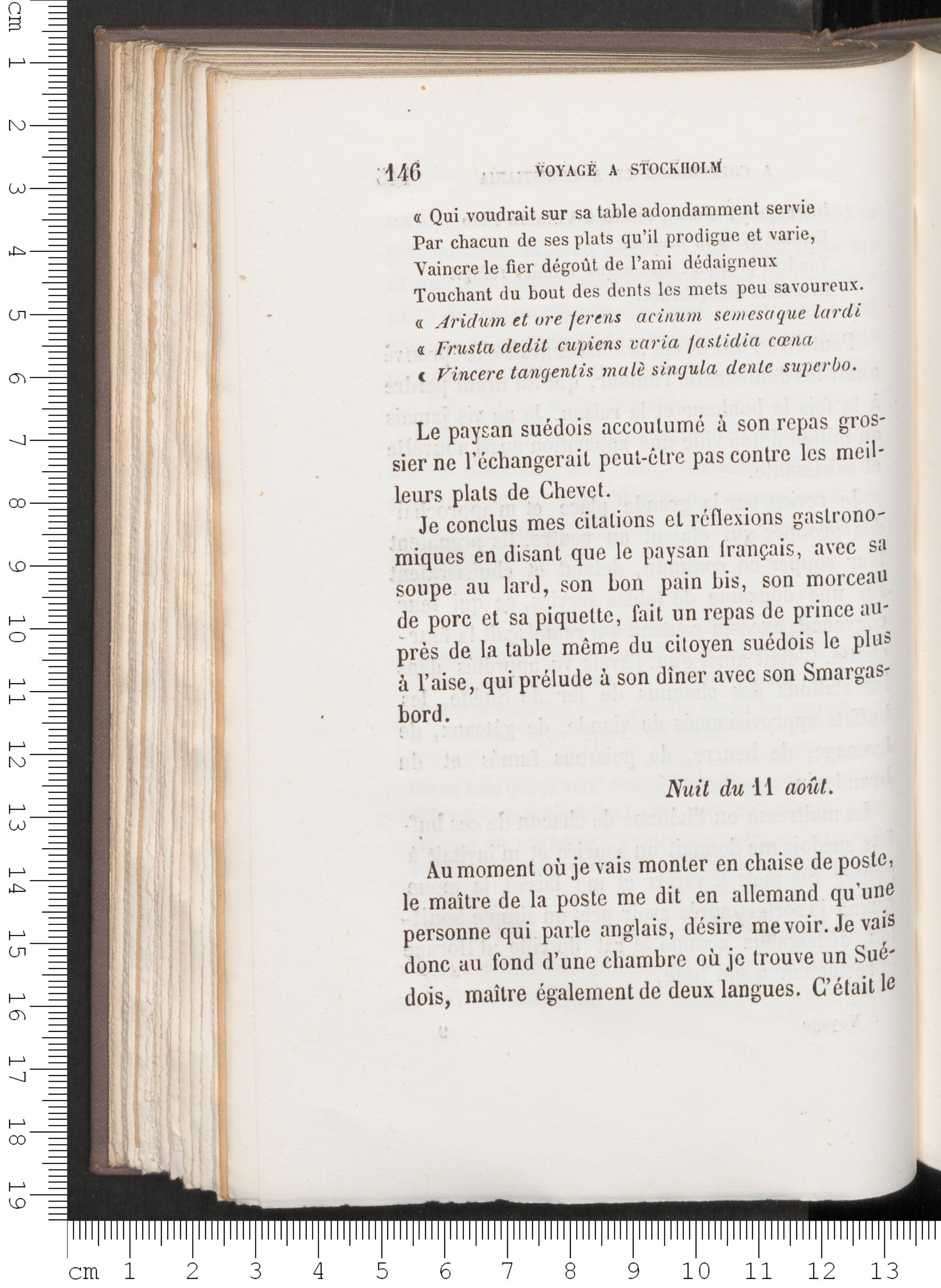
Combien Virgile dans sa muse latine éplorée nous arrache de larmes délicieuses au milieu de cette vision touchante !

Inter quas Phenissa recens à Vulnere Dido
Errabat sylva in magna.
Tandem proripuit sese atque inimica refugit
In nemus umbriferum.

Peut-être l'une de ces insensées avait-elle éprouvé aussi les douleurs de l'amour, qui lui firent perdre à la fois le bonheur et la raison. Je ne vis jamais au milieu d'une ville une apparition aussi nouvelle et saisissante.

Je revins par la grande place et m'approchai des groupes qui étaient au centre. Ils prenaient leur souper en commun, debout et choisissaient sur une douzaine de tables servies, ce qui leur convenait, avec un couteau qui remplaçait la fourchette. C'était ainsi que j'avais vu apprêtés dans les stations des chemins de fer de Suède, les buffets approvisionnés de viande, de gâteaux, de fromage, de beurre, de poissons fumés et du brandevin.

La maîtresse ou l'hôtesse de chacun de ces buffets suédois me donnait un sourire et m'invitait à goûter ces mets si variés et me faisait la moue quand je sortais après avoir pris un simple bouillon, dédaigneux comme le rat de ville d'Horace et rechignant à son hôte,



« Qui voudrait sur sa table adondamment servie
Par chacun de ses plats qu'il prodigue et varie,
Vaincre le fier dégoût de l'ami dédaigneux
Touchant du bout des dents les mets peu savoureux.
« *Aridum et ore ferens acinum semesaque lardi*
« *Frusta dedit cupiens varia fastidia cœna*
« *Vincere tangentis malè singula dente superbo.*

Le paysan suédois accoutumé à son repas grossier ne l'échangerait peut-être pas contre les meilleurs plats de Chevet.

Je conclus mes citations et réflexions gastronomiques en disant que le paysan français, avec sa soupe au lard, son bon pain bis, son morceau de porc et sa piquette, fait un repas de prince auprès de la table même du citoyen suédois le plus à l'aise, qui prélude à son dîner avec son Smargasbord.

Nuit du 11 août.

Au moment où je vais monter en chaise de poste, le maître de la poste me dit en allemand qu'une personne qui parle anglais, désire me voir. Je vais donc au fond d'une chambre où je trouve un Suédois, maître également de deux langues. C'était le

professeur ou *Lector*, comme on dit en Suède, au collége de Carlstadt depuis vingt ans.

Il regrette de n'avoir pas su plustôt mon arrivée. Mais le maître de poste me prenant pour un anglais, n'avait pas jugé à propos de le faire appeler. Je n'ai donc que le temps de le remercier de sa bonne volonté à l'égard d'un voyageur touriste, et de ses regrets de n'avoir pas rencontré plustôt un Français. C'est toujours la même sympathie que je retrouve depuis le Danemark, en Suède, et que je trouverai sans doute à mon arrivée à Christiania. Avis à d'autres voyageurs français de s'adresser à cet interprète bénévole, et en son absence d'aller frapper aux portes du collége.

Depuis trente ans, je n'étais pas monté dans une chaise de poste, ce moyen de locomotion tué par la vapeur. Mais si des cent chevaux dont elle a la force, un seul pouvait entrer en comparaison pour une centième partie avec cette puissance motrice, ce serait le cheval suédois attelé, soit à un char léger, soit à une chaise de poste comme celle où j'occupais une place fort étroite auprès d'un compagnon aussi mince que moi. C'est donc une plume que le cheval suédois enlevait le soir du 11 août 1870, sûr de son chemin qu'il parcourt

chaque nuit et ne s'inquiétant point des guides et de la main du postillon qui est supposé être le cocher et s'endort d'un sommeil de plomb.

A six heures c'était encore plein jour, et les sites magnifiques s'offrirent à ma vue, des vingtaines de lacs, des forêts, des masses de rochers gracieux le jour, mais fantastiques à cette heure, et plus tard, une pleine lune montant sur l'horizon que venait de quitter le soleil. Ce ne fut toute cette nuit que descentes et montées alternatives dans un silence complet interrompu à chaque relai par la garrulité du courrier rencontrant un nouveau groom.

Puis après ce premier jet de loquacité tout rentrait dans le calme, le courrier s'endormait vaincu par un sommeil de plomb, s'affaissant d'un côté et d'un autre, en avant, par derrière et toujours se redressant encore par instinct. Toutefois, je tressaillais d'une certaine crainte, et l'avertissais de ne point *schlafen*. Il me répondait dans un langage que je supposais être: « n'ayez pas peur », et il retombait dans son sommeil. Et les chevaux couraient follement au-dessus des précipices, des rocs au bord des lacs. Je n'eus qu'un assoupissement troublé toute cette nuit du souvenir d'il y a trente ans, dans un voyage d'Italie, en revenant

par la périlleuse corniche entre Gênes et Nice, quand le courrier dormait, laissant aller ses chevaux à leur guise, et qu'un Marseillais, notre compagnon, pleurait de peur comme une femme, et plus qu'une femme, puisque la mienne ne disait rien, mais n'en tremblait pas moins.

12 *août*.

Enfin, nous atteignîmes Arvika après une course échevelée de quinze heures. Le courrier s'était réveillé comme une machine ou un réveil-matin. Les chevaux s'étaient arrêtés d'eux-mêmes, se dételaient presque seuls et rentraient dans l'écurie, mourant de faim je suppose, car, pendant un des relais, j'en avais vu un dévorant des morceaux de biscuits secs et noirs dont les Suédois eux-mêmes sont très-friands. On me fit un lit à quatre heures avec des draps propres, et je m'y plongeai avec bonheur, sans m'inquiéter du convoi de midi pour le chemin de fer de Christiania. Quelques heures de repos me refirent, et j'allai prendre à neuf heures mon thé et mes gâteaux. Le hasard me fit rencontrer dans la salle à manger un vieil officier de hussards suédois, qui fit la guerre en

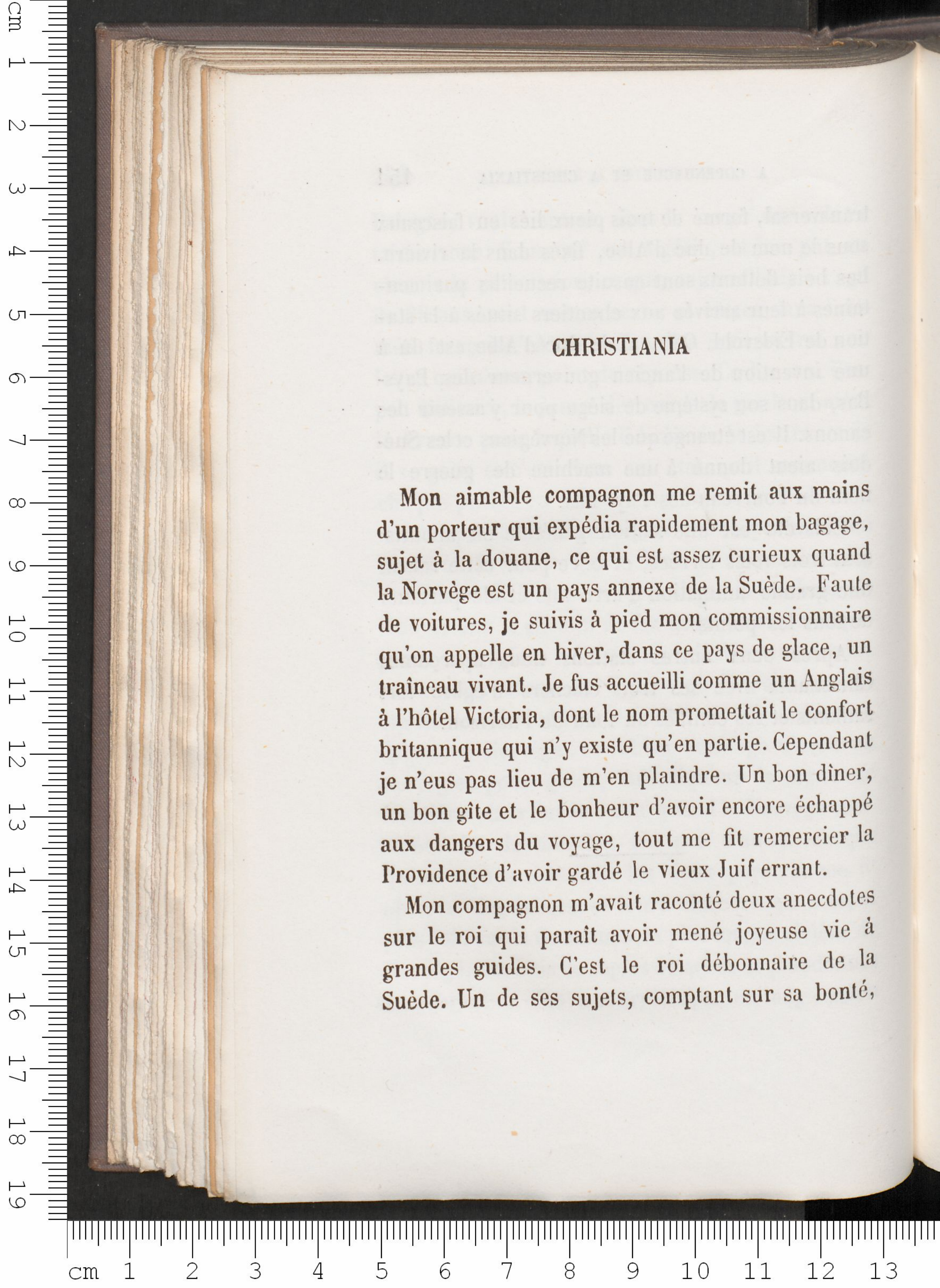
Pologne, voulut entrer dans le corps des volontaires sous Youssouf en Algérie, et ne put en obtenir la permission, et qui, aujourd'hui, à l'âge de 68 ans, veut encore servir et entrer dans l'armée française. A cet effet, il a écrit au roi une lettre qui n'aura point de réponse. Ce brave a l'esprit militaire, le juron des corps de garde et aime la France pour laquelle il brûle de se battre, mais il se grise et c'est dans cet état qu'il commence chaque phrase : « Savez-vous une chose ? »

Les apprêts de mon départ me séparèrent du capitaine Fracasse, qui a dans les veines du sang de Charles XII, son ancêtre. J'eus le bonheur de trouver sur le chemin de fer deux autres compagnons norvégiens : Un jeune officier au service et un autre revenu de France où il avait fait ses études de chimie à l'école de MM. Deville et Dumas. Allant en Norvège, ce fut un avantage d'avoir un Norvégien pour guide, m'indiquant la ligne de frontière où la Suède cesse, quand la Norvège commence. La délimitation n'a pas d'autre marque qu'un espace vide entre les deux pays. Il me fit observer des églises et leurs clochers en bois, et plus loin sur la Gnommen, la plus longue rivière de Norvège, des bois de sapins détachés et abandonnés au courant du fleuve et arrêtés par un long cordon

transversal, formé de trois pieux liés en faisceaux sous le nom de duc d'Albe, fixés dans la rivière. Les bois flottants sont ensuite recueillis par centaines à leur arrivée aux chantiers situés à la station de Eidsvold. Ce nom de duc d'Albe est dû à une invention de l'ancien gouverneur des Pays-Bas, dans son système de siége pour y asseoir des canons. Il est étrange que les Norvégiens et les Suédois aient donné à une machine de guerre le nom du bourreau des Pays-Bas.

Eidsvold est une station générale où aboutissent trois voies ferrées, et offre pour cette raison une grande animation d'arrivants et de partants de tous les points.

Après deux autres stations nous aperçûmes Christiania avec ses trois clochers d'église fort saillants et ses collines au fond de l'horizon.



CHRISTIANIA

Mon aimable compagnon me remit aux mains d'un porteur qui expédia rapidement mon bagage, sujet à la douane, ce qui est assez curieux quand la Norvège est un pays annexe de la Suède. Faute de voitures, je suivis à pied mon commissionnaire qu'on appelle en hiver, dans ce pays de glace, un traîneau vivant. Je fus accueilli comme un Anglais à l'hôtel Victoria, dont le nom promettait le confort britannique qui n'y existe qu'en partie. Cependant je n'eus pas lieu de m'en plaindre. Un bon dîner, un bon gîte et le bonheur d'avoir encore échappé aux dangers du voyage, tout me fit remercier la Providence d'avoir gardé le vieux Juif errant.

Mon compagnon m'avait raconté deux anecdotes sur le roi qui paraît avoir mené joyeuse vie à grandes guides. C'est le roi débonnaire de la Suède. Un de ses sujets, comptant sur sa bonté,

était venu lui demander une place : — Mais, mon ami, la place est promise. — Ah ! sire, comment ferai-je pour vivre? Procurez-moi, de grâce, un emploi.—Mon ami, je vous serai fort obligé, si vous m'en procurez uu à moi-même. Il faisait allusion à la modicité, rien moins que royale, de son budget.

Charles XV peu modéré et tempérant était devenu sobre, mais trop tard. L'on avait remarqué à l'un des grands festins qui lui fut offert par l'élite de la ville de Norvège à 80 francs par tête, qu'il ne buvait que de l'eau et un verre de champagne, faisant une seule libation à Bacchus et à la veuve Cliquot adorée dans le Nord. Les rois ont malheureusement le même estomac que les simples mortels et doivent comme eux suivre l'ancien régime d'hygiène prescrit par Hippocrate *tris udatos*, trois fois de l'eau contre une de vin. Mais il est généralement violé par les habitants des pays froids, rois ou sujets. Je rencontrai à Spa un Russe qui avait à peine 40 ans et ne marchait qu'en s'appuyant sur le bras de son jeune fils âgé de 12 ans. Je lui demandai la cause de cette faiblesse si prématurée. Il m'en donna la raison matérielle en me montrant son estomac. Maître Gaster était la cause et à la fois la victime de sa sensualité.

Pierre le grand avait été le roi et le chef de cette malheureuse école d'intempérance, et ses sujets suivent cet exemple pernicieux, les riches en buvant le champagne, les moins délicats en s'abreuvant d'eau-de-vie, comme j'en fus témoin à chaque station entre Saint-Pétersbourg et Moscou, et à Moscou même en relevant un homme et sa femme tombés ivres dans un fossé.

13 *août, après midi.*

Mon apparition à la table de l'hôtel Victoria, où j'étais descendu fut un peu troublée par la présence d'un jeune Anglais à qui un autre demanda des nouvelles de la guerre. Il répondit en se frottant les mains : « Oh ! oui, oh yes ! Elles sont « bonnes. Les Français ont été repoussés avec une « perte de 4000 prisonniers. J'espère que les « Prussiens leur donneront une bonne râclée « (a good thrashing). — Un moment, *stop*, ai-je ré- « pliqué. Je suis Français, je ne le désire pas, ni « ne le crois. *I do not wish or believe it.* »

Le jeune indiscret tout honteux se tut immédiatement. Il m'avait encore pris pour un compatriote. Depuis il changea de ton et m'offrit quel-

ques-uns des plats avec une grande attention et politesse. Je les refusai naturellement d'abord; car j'avais été piqué. Puis ce sujet de guerre tomba de lui-même. Que la guerre véritable et lointaine ne se fût-elle ainsi terminée!

Je ne puis croire à ce bruit créé par une panique, que l'on ait envoyé à Londres les joyaux de la couronne. Mais c'est une incertitude désolante. Nous n'avons ici aucune nouvelle, et les bureaux de poste sont envahis par la foule impatiente.

14 *août.*

Le lendemain 13 août je fus un peu réconforté par la sympathie d'un autre jeune Anglais, le capitaine ***, qui avait fait la guerre de Crimée et désire de tout son cœur la défaite des Prussiens. J'ai appris qu'un généreux volontaire du pays de Kent, et en même temps grand chasseur d'hommes cette fois, s'est engagé dans les rangs de l'armée française.

L'enthousiasme en faveur de la France éclate à Christiania comme à Copenhague et à Stockholm. Il est dans les rues, les lieux publics, partout, même sur mer. Hier au soir un bateau d'excursion

de plaisir quittait la ville avec une musique jouant la *Marseillaise* à bord. Hélas! notre grande et patriotique cantate est le jouet des vagues et des vents (1).

Ma visite du matin fut celle du château royal Konung, dont la situation est magnifique et imposante, en amphithéâtre, et commande la ville, le port, les collines opposées et les trois églises.

La salle des fêtes peut recevoir neuf cents personnes, et les quatre lustres du centre avec les candélabres des côtés donnent sept cents jets de lumière. La salle des banquets admet cent personnes. Les salons de la reine sont aussi spacieux. C'est dans une des chambres de cette aile du château que mourut le frère cadet du roi Charles XV, Gustave, victime d'une passion malheureuse pour la fille d'un ministre luthérien, M. D***, qu'il ne pouvait épouser, bien qu'il fût payé de retour. Son rang séparait deux êtres que le cœur avait unis. Le prince Gustave ne pouvait-il donc, lui d'origine française, bourgeois et même prolétaire, épouser

1. Cette composition lyrique due à un Tyrtée français aurait été chantée par les Grecs aux sons de la lyre. Elle est peut-être la plus sublime et la plus passionnée des odes des temps modernes. Elle est égale aux chants des Bardes, des Germains et des Scaldes des anciens Danois.

en secret celle qu'il aimait ? Devait-il être sacrifié à l'étiquette royale qu'avait su éluder la princesse royale Amélie, une fille de Georges III, par un *matrimonio secreto*, avec un prince d'un rang inférieur. Le roi Oscar et son aimable épouse auraient bien pardonné cet hymen du cœur qui n'eût point causé un malheur tel que celui de Georges III, frappé d'aliénation en apprenant la mésalliance de sa fille.

Le malheureux prince, âgé de 25 ans, avait un talent musical éminent. Dans une des salles du château, une statue le représente debout, posant un livre sur une colonne où sont gravées des notes de musique et une lyre.

Cette lyre aurait-elle vibré et fait vibrer ces paroles si tendres ?

PLUS D'AMOUR, PLUS DE ROSES !

Romance du Prince Gustave de Suède :

Pendant qu'avril chassait les jours moroses,
Les grands rosiers entrelaçaient leurs bras charmants,
Au pur frisson des jeunes fleurs mi-closes,
Il se mêlait de longs soupirs, de doux serments.
Voici l'automne aux tristes jours...

Que sont devenus les amours ?
Ils sont fanés comme les roses,
Plus d'amour et plus de roses !

Mais quand deux cœurs sont fidèles, qu'importe
Que l'Aquilon arrache au bois ses feuilles d'or?
De notre amour la chaîne est douce et forte,
Nous nous aimions, nous nous aimons encor.
En vain l'automne aux tristes jours
Voulait effeuiller nos amours :
Ils ont duré plus que les roses,
Notre amour survit aux roses !

La reine Joséphine dont le portrait est encore ici et que j'allai chercher dans son château de Drottningholm a donc eu ses douleurs de mère et de veuve. Mais elle est adorée en Norvège comme en Suède. Sa mémoire y sera chérie après elle-même, comme sa présence, en 1870, y est précieuse à tous les cœurs.

Un parc orné de fleurs ouvert au public est au pied du château. Je m'y suis égaré avec plaisir.

Je revins charmé de ma royale visite, en passant devant le palais de la diète, Storthingsbyggningen, situé entre la place d'Eidsvold et les rues Carl-Johans-Akers et Storthingsgarden. Il a été construit sous la direction de l'architecte suédois Langlet dans le style romain et byzantin. Les lions des

deux côtés de la façade principale qui donne sur la place d'Eidsvold ont été modelés par Borch.

Je le visitai dans tous ses détails. C'est un vaisseau silencieux que sa diète anime peu, mais qui, néanmoins, ne bouillonne pas comme le Parlement de Versailles, avec sa ruche bourdonnante.

Il est deux heures et je m'assieds à la table d'hôte, où nous sommes assez pressés. Depuis Stockholm, d'où je suis passé le 9, je n'avais que végété pendant quatre jours. Et celui-ci est le premier dîner décent qu'il m'est permis de savourer. Nous avons pour convives une société de chanteurs italiens avec leur *prima dona*, venus ici pour donner des concerts. Le *tenor* est digne d'elle et voici deux nuits qu'ils nous enchantent.

Le café de l'hôtel Victoria où l'on déjeûne et lit les journaux, est élégant et coquet. Il est formé d'une longue et large tente, tapissée de fleurs, et donne sur une cour où une cascade répand une grande fraîcheur.

Cependant ma vie actuelle où il n'y a que les plaisirs de la vue sans pâture pour l'esprit, me semble déjà monotone, et je songe même à m'embarquer pour Gothembourg, à prendre le canal, remonter jusqu'aux chutes d'eau et aux sept écluses de *Trollhattan*, mes colonnes d'Hercule du Nord

d'où je redescendrai jusqu'à Gothembourg pour m'embarquer sur l'*Orlando*, magnifique et spacieux steamer portant une population flottante de 1500 passagers et voguant en 50 heures vers Hull, mon point de mire, la terre désirée de Yorkshire. Je me suis rappelé le rendez-vous donné par M. Childers Valbanque à Doncaster, à son château des environs.

C'est mon plan médité et qui doit s'exécuter. Mais auparavant, nous observerons à Christiania le saint jour du dimanche, qui est un devoir et une fête pour les hommes des trois royaumes, fils de Luther et de Gustave-Adolphe, le héros de la guerre de Trente ans.

Le temple protestant anglican se trouve dans une des trois ailes du bâtiment de l'Université située à Carl-Johans Gade non loin du château, et construite dans le style grec, d'après un dessin de Gros et modifié par Shinkel.

Le temple consacré au culte anglais est aussi une salle en gradins d'amphithéâtre pour les cours publics et gratuits. Elle forme un demi-cercle de trois ou quatre rangs, avec un pupitre à chaque place. En entrant, le *clerk* vous présente tous les livres que vous voulez. Une jeune fille joue les hymnes sur un orgue placé au milieu du temple,

vis à vis la chaire. Le service fut excellent et je me serais cru dans l'église de la rue d'Aguesseau, sous la parole du révérend Dr Forbes.

Le sermon est lu par le pasteur Crawthorn résident. Son texte pris du premier livre des Rois est de circonstance pour implorer les eaux du ciel dont notre France a été privée par les chaleurs tropicales de cet été. C'est la prière d'Élisée implorant cette rosée pendant six fois avec persévérance et l'obtenant à la septième.

Le pasteur cite également le prophète Habacuc dont j'ouvre moi-même le livre au chapitre III et je lis par hasard le 13e verset qui m'arrête et me surprend : « Vous êtes sorti pour sauver votre « peuple par votre Christ; vous avez frappé le chef « de la famille de l'impie. Vous avez ruiné sa mai- « son de fond en comble », verset 14 : « Vous avez « maudit son sceptre. » Mon Dieu, me dis-je à moi-même : vous avez frappé le chef de l'État, l'empereur des Français ; vous avez ruiné sa maison de fond en comble, vous avez maudit son sceptre et fait périr ses guerriers. Mais sauvez la France, son peuple par votre Christ !

Tout ce qu'il y a d'anglais à Christiania et à l'entour ne manque pas au service divin, et sans la distance il y en aurait deux le dimanche. La libé-

ralité de ce culte gratuit ne permet pas même de quête. Le service religieux, le temple, les livres et le pasteur, tout se donne à Christiania avec la grande largesse de la liturgie évangélique et anglicane.

15 *août*.

Toujours même stagnation des nouvelles de France à plus de 59 degrés de latitude. Les dernières venues par l'Angleterre sont du 5 août. Elles donnent le départ de l'empereur, de son état-major, des cent gardes, les adieux de l'impératrice qui embrasse avec effusion son fils unique Louis, de l'arrivée de l'empereur à Metz, du combat et du bombardement de Saarbruck pris par les Français. Tout ceci est vieux et connu. Dans le *London-News*, je ne trouve que cette annonce touchante étrangère à la guerre :

« William B. reviens à la maison immédiatement, « pour sauver ta pauvre mère, et tout s'arrangera. Tu es pardonné ; reviens sans délai. » Ah ! quel est l'enfant prodigue qui déchire ainsi le cœur de sa mère ? Est-il revenu ? reviendra-t-il ? C'est ce que nous ne saurons jamais. Que de déchirements et de brisements de cœur dans ce monde !

Le même *London-News* contient une biographie de Prévost Paradol et confirme le bruit de son suicide, d'après la constatation du Coroner qui trouva dans sa main le revolver dirigé contre le cœur. Talents, considérations, honneurs, avantages physiques, comme M. Beulé, il avait tout dans ce monde, excepté la foi. Et tous deux ont abandonné le poste de la vie, que les philosophes païens, Cicéron le premier, croyaient de leur devoir de ne jamais déserter, et chez les modernes un sauvage conquérant (1) ne jurait que par *la splendeur de Dieu* qu'il aurait cru outrager en se donnant la mort.

J'allais visiter en détail le Storthing, chef-lieu de la diète norvégienne lorsqu'une musique militaire s'arrêta sur la place juste à mes pieds. J'oubliai tout pour cette harmonie qui même au milieu des rochers de Norvège

Emollit mores nec sinit esse feros.

Ici et aujourd'hui, c'est un Tyrtée norvégien qui embouche la *Marseillaise*.

Je suivis le corps de musique sur tout le parcours de la ville à droite du château, jusqu'à la

1. Guillaume le Conquérant.

forteresse, où avant d'entrer, elle monta dans un orchestre. A la fin du morceau final, je ne pus m'empêcher d'applaudir, ce qui attira l'attention de la troupe et du peuple surpris de cette nouveauté et de cette galanterie.

Nous étions près du bord de la mer, près des bains publics. J'entendis trois ou quatre morceaux, dont un fut une valse entraînante dont l'écho répéta toutes les finales du cornet à piston. Cet orchestre maritime et quelquefois flottant sur l'eau produit un double et saisissant effet. La musique surtout manque essentiellement sur notre Seine, plus que sur la Tamise.

L'harmonie finit juste à temps, et je crois que pour elle, si elle eût continué, j'aurais oublié le dîner, bien que des cinq sens le goût, en voyage, doive l'emporter sur l'ouïe. Je revins comme à l'ordinaire en me perdant et m'égarant ; mais à Christiania vous pouvez vous orienter vers le château qui domine la ville, et vers le Storthing dont le dôme monstrueux est un signal, ou encore vers les trois églises, celles des trois passions du Sauveur et la grande qui est catholique.

Ma soirée ne fut pas inutile pour moi et mes observations. Je voulus voir la prison de la police, je fis passer ma carte et me constituai prisonnier.

Le Gefangnifs Meister, ou le directeur, ne sachant pas l'allemand emmena avec lui un jeune cadet, attaché à la prison, pour nous servir d'interprète.

La prison de police de Christiania est à mes yeux la plus intéressante de celle que j'ai visitées dans le Nord. Outre les métiers ordinaires qui y sont exercés en commun, tels que les états de cordonnier, de tailleur, de fabricant de jouets d'enfants, entr'autres le croquet, alors en si grande vogue en Angleterre et sur le continent, de colleur de toile sur papier, de serrurier, de forgeron, d'ouvrier pour la construction de lits de fer et même de peintre, la prison a une industrie tout à fait distincte et locale, c'est le travail du granit norvégien et son polissage qui demande un mois entier de travail par la main d'un seul homme. Ces rocs massifs apportés du Drammern sont taillés par ces utiles travailleurs, qui cessaient à mes yeux d'être coupables, tant leur ouvrage est honnête et les purifie. Ils se servent du crocus qu'ils étendent sur la pierre qu'ils polissent et repolissent depuis cinq heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. Ces pierres sont destinées aux tombeaux. L'une d'elles que je vis presque arrivée à sa perfection était commandée pour Shangaï en

Chine. Honneur à ces sculpteurs des travaux forcés qui font vraiment honte au système britannique du *Tread-Mill*, du boulet porté de distance en distance par le prisonnier, de la flagellation avec des lanières de plomb, honte à ces travaux cruels de Sisyphes et d'Ixions.

Malgré le système de communauté du travail dans la prison, il y a quinze cellules pour les réfractaires. Mais les condamnés pour meurtre sont confondus avec les voleurs qui dominent par le nombre. On me montra parmi les tailleurs de pierre un homme qui avait tué sa femme, et un autre qui avait assassiné un marchand.

La prison est chauffée par la vapeur. Deux condamnés sont les chauffeurs. On peut appeler cette tâche infernale et peut-être la plus pénible de toutes, car ils vivent sous terre, ruisselants de sueur sans jamais se rafraîchir de la fraîcheur et de la vue des cieux. Le nombre des prisonniers n'est que de cent cinquante et un, lesquels sont surveillés par vingt à vingt-quatre veilleurs de nuit. On m'indiqua parmi les détenus un peintre de lits de fer, il parle anglais. Le malheureux avait volé. Il n'avait été que trois mois à Londres et avait appris la langue en lisant la bible et les livres qu'on leur donne. Il a été condamné à dix ans.

Il a fait quatre ans. Il a encore six ans à faire et à se repentir.

La chapelle très-spacieuse admet les cent cinquante et un détenus. Elle renferme par exception une curiosité historique et militaire. A la droite de l'autel il y a un grand fauteuil couvert d'une peau rouge écarlate au dos duquel on me montra un objet de forme ronde placé sous verre. J'eus d'abord de la peine à comprendre ce que c'était, lorsqu'enfin je reconnus une balle en plomb (Kugel). Mais qu'avait de commun ce projectile de guerre avec ce lieu de paix et de prière? Voici l'histoire de cette balle. Le roi Charles XII que l'on trouve partout dans le Nord faisait en 1718 le siége de Christiania. Des hauteurs du mont de Svens Kesletten il bombardait la ville d'où il fut repoussé. Un arbre de la forêt qui couvre cette montagne fut abattu et l'on y trouva cette même balle conservée en relique dans la chapelle.

Le régime de la prison m'a paru en somme doux et humain. La captivité n'y est pas le *carcere duro* de l'Autriche. La nourriture y est saine et suffisante. Les lits en bois des dortoirs sont garnis d'un matelas, de deux draps et de deux couvertures épaisses en laine. Les cellules ont des lits

de fer. En ce point elles sont plus favorisées que les dortoirs qui ne jouissent point du bienfait universel des lits de fer aujourd'hui usités en Europe et même dans tout l'Orient.

Je ne dois pas omettre le nom de M. le directeur de la prison, si complaisant et attentif à me la montrer dans tous ses détails, M. Swendson et celui du jeune cadet Thrugslad, né à Trondjen que j'emmenai avec moi à l'hôtel où nous prîmes ensemble le café et notre souper norvégien. D'après le caractère de cet aimable jeune homme, je jugeai par lui seul de tous ses compatriotes. Le Norvégien est bon, obligeant et surtout sympathique à la cause française. Par un, jugez de tous, *ab uno disce omnes*.

16 *août*.

Cinq heures du matin sonnaient non pas à l'horloge royale seulement et la première comme autrefois à Copenhague, mais à toutes démocratiquement et avec une égale fraternité. Elles m'avertissent de me lever et de rejoindre le bateau à vapeur de Copenhague qui débarque à Gothenbourg, ma destination.

La traversée fut des plus agréables, par la beauté du ciel, le calme de la mer longtemps encaissée entre les rivages de la Norvège et animée surtout par les passagers, entr'autres, une jeune dame danoise retournant dans ses foyers après un séjour d'une année à Christiania. Son petit chien était le plus amusant que j'aie vu, le plus vif, un vrai wistiti pour l'intelligence. Elle emportait enfin un joli serin, qu'elle couvrait d'un ouvrage fait à la main, tissu en or et qui lui avait coûté six mois de travail et je ne sais combien de rixdales. Le serin avait l'air de comprendre que son voile était un chef-d'œuvre où l'art surpassait la matière tant il se pavanait dans sa cage ! Un anglais que j'avais rencontré à la sortie de la chapelle de Christiania parut aussi à bord, me salua et nous étions presque amis. Le calme anglais et la vivacité française se marient souvent heureusement. D'autres compagnons et commensaux de la table-d'hôte, danois et norvégiens ou suédois, avec une jeune fille très égrillarde sur la fin, contribuèrent à l'agrément de ce voyage où chacun se dit son histoire. Un norvégien de Bergen me racontait qu'à l'âge de quinze ans il avait été envoyé dans un petit port situé près de Fécamp, mais qu'il n'avait jamais vu Paris ayant été rappelé par son père malade ; qu'autre-

ment, il n'eût jamais quitté la belle France, cette magicienne qui attire à elle et ne laisse jamais partir ceux qu'elle attrape et captive. Plus jeune toutefois moi-même j'avais été une exception ; car me trouvant au Tréport, je vis une embarcation norvégienne dont le capitaine m'avait fasciné, et m'entraînait à Bergen, si la chaîne du devoir ne m'avait retenu. Autrement nouveau Robinson, je devenais aventurier et monarque d'une île.

Après un jour de traversée nous débarquâmes à Gothenbourg à minuit et demi et nous prîmes une chambre ou cabine, moi et mon compagnon anglais ; mais dès six heures du matin nous levions l'ancre et entrions dans le célèbre canal de Gothenbourg, moi pour courir aux chutes pittoresques de la Trollhattan, dont les Suédois sont justement fiers, à travers les vingt écluses non moins célèbres hautes de 112 pieds, partagées en quatre parties sur un espace de 3600 pieds.

Tout près est la Grotte du Roi (Kungs grottan) où le roc présente une cavité fort curieuse, digne de l'antre de Trophonius qui, suivant Pausanias, fut enfoui vivant dans la terre. Mais l'antre de Trollhattan ne rend point d'oracle comme celui de Delphes. La nature y est sauvage et gigantesque. L'art est venu rendre ce site encore plus imposant

par seize écluses, les anciennes, qui saisissent d'une admiration mêlée de terreur, en offrant dans leur superposition aérienne, au-dessus les unes des autres, l'aspect d'un escalier étroit creusé dans le granit. Après ce spectacle grandiose, je redescendis le canal jusqu'à Vennersborg, d'où le chemin de fer remonte vers Gothenbourg.

J'étais à mi-chemin d'Erlyrm où l'hôtel regorgeait de touristes venant des bains de mer. L'on nous donna un supplément de chambre dans une annexe de l'hôtel, dans un jardin situé au milieu des champs. Ce petit port de repos après tant d'évolutions me rafraîchit et me permit de continuer mon revirement vers Gothenbourg, en compagnie d'une charmante dame, en apparence Suédoise qui revenait seule chez elle des bains de mer. Elle parlait le français comme une Française, c'était une Lithuanienne. C'était pour moi le charme de l'oreille, et un nouveau sujet d'étonnement de trouver dans un pays lointain tant de facilité, d'aisance à manier toutes les finesses de notre langue. Faut-il qu'à une si grande distance j'aie été si délicieusement affecté, lorsque le marseillais me heurte de ses sons rudes et rauques, le bordelais de son chant criard, le normand de son accent endormant, le gascon de

ses sons aigus, le lillois et tout le nord de la France de ses idiomes étranges, et le parisien populaire à ma porte agace mes nerfs de son affreux jargon plus sauvage que celui des Iroquois. Eh ! Messieurs les grands maîtres de l'Université ! de grâce, pas tant de science, de chimie, de physique, de mathématiques dans votre enseignement, et moins de barbarie.

18 *août*.

Le 18 août couronnait mon beau voyage de Suède à Gothenbourg où je descendais à l'hôtel de Gôota kallare. J'y rencontrai avec ma bonne étoile en plein jour M. P. Möller qui m'invita après le dîner à prendre le café et l'eau-de-vie suédoise faite avec de l'arac. Lui et son ami, tous deux bons convives et bons français de cœur, traitèrent les affaires de la guerre, toujours avec sympathie pour la France. Ils me conduisirent à la Bourse pour y lire le dernier télégramme qui attirait la foule. On y trouva qu'une bataille sanglante et acharnée s'était livrée, que les Prussiens avaient perdu 4 généraux et beaucoup de monde, et que le combat avait cessé de la part des Français faute

de munitions. Mon interprète bénévole m'annonça un succès signalé. Il me votait une victoire complète et décisive, lorsqu'un Allemand qui était aussi un des lecteurs du télégramme en question me dit : « *Monsieur, ne le croyez pas. — Eh! bien* « *lui répartis-je, pourquoi ne marchez-vous point?* « *—Et vous-même, reprit-il.—Ah! Monsieur mon* « *ennemi, je suis un vétéran* », et nous nous quittâmes en riant.

M. Möller me conduisit ensuite au contor ou bureau de l'*Orlando*, le puissant léviathan de la mer dont la vapeur enlève 1500 passagers vers l'Angleterre. J'y arrêtai ma place et mon berth pour ma destination, Hull dans le Yorkshire.

De là nous allâmes au Muséum où je vis une rareté unique et inconnue à tous les Muséums d'histoire naturelle. C'est un monstre, une baleine phénoménale. Elle s'était sans doute égarée et laissé prendre, faute du petit poisson, son compagnon et ami, qui la protége et lui montre le chemin (1).

Il y a 4 ans, cette baleine fut trouvée dans les sables, échouée aux rochers à deux lieues de Gothenbourg, par deux pêcheurs qui la harponèrent

1. La baleine a un petit rat d'eau qui lui montre le chemin en nageant devant elle. χχριστμενον ετχιρον προμχχοντε, Pline, Chap. VI, livre IX.

10.

et la tuèrent. Ils reçurent une prime de 2000 francs chacun. Elle fut remorquée sur trois vapeurs et dépécée à Gothenbourg. La quantité d'huile qu'elle donna fut prodigieuse, et le naturaliste opérateur se mit à extraire les chairs tout en conservant la peau. Il travailla à cette opération pendant six mois au risque de sa vie, à cause de la puanteur, et même après il dut passer trois mois à l'hôpital. L'intérêt et la curiosité de ce spécimen sont la parfaite conservation du sujet en entier des deux hélices de sa queue, véritables *propellors* qui avec les nageoires poussent le Léviathan avec une terrible vélocité. La bouche est garnie d'un vaste balai avec lequel elle absorbe des milliers de poissons à la fois et rejette l'eau qu'elle avait ingurgitée. Le pénis du monstre est de dix-huit pieds. Il paraît, au dire des pêcheurs qui ont été par hasard témoins de l'accouplement, que le mâle et la femelle se lèvent l'un sur l'autre et procèdent à la génération dans leurs formidables amours. Qui croirait que ce monstre de l'Océan trouva après sa mort un admirateur idolâtre dans le directeur du Muséum, son propriétaire. Il lui a donné le nom de Baléoptora Carolina, celui de sa propre femme, qui en est beaucoup moins flattée.

Le reste du Muséum, est intéressant surtout en

tant qu'il est le produit des contributions et dons particuliers. Dans la salle des tableaux, il en est un remarquable pour sen idée plus que pour sa couleur. Il représente un matelot anglais avec le drapeau national, offrant une bible à un pauvre catholique romain et le pape voyant cette scène avec un air courroucé, et s'opposant à l'offre du matelot. Le Christ avec sa douceur évangélique plane au-dessus et bénit les efforts du généreux champion de l'évangile personnifié avec peu de goût dans un sujet anglais.

En sortant, je parcourus la ville sous la conduite de mon bénévole cicerone qui me montra le théâtre situé à l'entrée du parc, où je vis entrer le lendemain deux actrices ou deux reines. Il m'indiqua aussi plusieurs grands hôtels, entr'autres celui de M. Dicson, le plus riche propriétaire des bois de Norvége et de Suède exportés à l'étranger. Son père était Écossais. Son fils est naturalisé Suédois.

19 *août.*

Je revis dans ses détails cette ville si intéressante et animée dont M. Moller m'avait fait

effleurer la superficie. Hier la pluie, aujourd'hui un soleil brillant pour dorer mes derniers instants et illuminer mes souvenirs de la Suède. Je la laisse ou plutôt je m'y arrache à cinq heures du soir au crépuscule, et dis un éternel adieu à ce pays pittoresque, aux Suédois si polis et hospitaliers, à leurs usages dont je n'entrevis que la surface, à la *Baleoptera Carolina*, le butin et les délices de M. Malin directeur du Muséum, épris de sa nymphe marine Galatée, qu'il aime morte comme le cyclope Polyphème l'adora vivante, et qu'il a voulu porter à l'Exposition Universelle de 1867 ; mais il s'arrêta à Berlin, obligé de rétrograder à cause des énormes frais de transport. La guerre me fermant les portes de la France me repousse vers l'Angleterre, qui nous abandonne dans cette crise après que nous l'avions aidée et soutenue si puissamment en Crimée, réalisant ainsi la fable de Bertrand et Raton.

Aujourd'hui nous combattons seuls, non sans gloire, mais avec de profondes blessures, victimes des folles témérités des maîtres et des rois :

Quidquid delirant reges plectuntur Achivis
. . . . De tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands.

La guerre fratricide du Nord et du Sud de l'Amérique lui a coûté deux millions d'hommes. Gorgées de leurs proies, des nuées de corbeaux et de vautours ont passé les mers et viennent s'abattre sur d'autres pâtures européennes.

J'étais parti le 13 juillet 1870, un vendredi ; ce fut un vendredi que nous prîmes possession de l'*Orlando*, en rade à deux milles anglais du port. Ma cabine ou berth n° 2 était prête pour une navigation de deux jours et deux nuits. J'attendis le départ avec 260 passagers compris, 150 émigrants suédois, dont la destination était l'Amérique. Ils espéraient y trouver une autre patrie avec leurs femmes et leurs enfants. Ce fut un spectacle étrange que de voir cette population flottante, sans soucis et regrets de son pays, qui en de mauvaises années ne leur avait donné qu'un pain amer et bien dur fait avec des écorces d'arbres. Elle chantait, riait et amusait les passagers de la première classe. Nous louvoyâmes ainsi jusqu'à dix heures à l'arrivée des lettres de la malle. Enfin l'ancre fut levée, et la locomotive mise en branle. La vapeur rugit et le vaisseau se porta en avant mais avec précaution dans la ligne qui lui est régulièrement tracée avant de gagner la pleine mer.

Le vent souffle vers l'Angleterre, secondé par les voiles tendues et déployées. Ce n'est que vers minuit que les passagers descendent dans leurs cabines respectives; quant à moi qui redoute ma cellule aquatique, je retiens le plus longtemps possible à bord par la conversation un Anglais de Manchester qui a porté son industrie manufacturière de coton en Suède où il réside, et un Hollandais d'Amsterdam, bon causeur, qui a vu comme moi l'Europe et plus que moi, a beaucoup à dire aussi.

Je me suis présenté au capitaine Dossor qui a loué l'*Orlando* à son propriétaire Wilson. La vue seule de ce puissant navire est imposante. Sa destination est l'exportation de colonies humanitaires. Elles m'ont suggéré ces lignes au moment où je m'embarquais sur ce géant des mers avec 400 émigrants à berd.

L'ORLANDO

C'est l'arche de Noé de cargaisons humaines
Qui vont chercher la vie en des plages lointaines,
Enfants deshérités des biens de leur pays
Qui ne saurait nourrir à la fois tous ses fils.
Privé même des fruits de la simple nature
L'émigrant qui grattait le sol pour sa pâture

Avec sa main calleuse et ses âpres travaux
Arrachant aux forêts le gland des animaux,
A l'arbre son écorce, en sa rude indigence
Sur ses rocs et ses lacs mendiant sa substance
Va se faire aujourd'hui de cette dure main
Avec ses bras de fer, son aliment, son pain.
De ces mille Suédois la troupe vagabonde
Court et fouille le grain qu'il glane au nouveau monde.

Pour varier deux jours et deux nuits de voyage, les passagers échangèrent naturellement leurs récits et leurs anecdotes. Un d'entre eux, industriel bien connu, venant de Russie, me racontait un trait du caractère d'un czar, lequel, je l'espère, n'est pas autenthique. Malgré le respect superstitieux et l'adoration générale des Russes pour les objets sacrés des églises, un homme conçut un projet inouï, où le poussa l'*auri sacra fames*. Par je ne sais quelle connivence, il entra dans une très-riche basilique, se fit introduire clandestinement dans un cercueil destiné à un mert qu'il remplaça et y resta enfoui une nuit entière au fond des caveaux avant l'enterrement. Lorsque tous les assistants furent retirés, il ouvrit le cercueil et se mit à piller le trésor. Malheureusement pour lui le bruit de cette profanation et du vol transpira, et l'auteur du sacrilége fut arrêté dans son flagrant

délit. L'empereur en ayant été informé, comme un véritable autocrate, prononça ce jugement : « Puisque cet homme s'est introduit dans un cercueil, qu'on l'y enferme tout vivant. » Ce qui fut exécuté. Dieu, en qui le peuple russe a une foi profonde, déracinera la tyrannie, mais maudira la secte fanatique des nihilistes en bénissant des familles telles que celle de Nicolas Bronnikoff et autres semblables.

Le capitaine Dossor est le vrai marin, habile et ferme à la fois. Il tient par une discipline régulière son équipage, sous une stricte obéissance que les passagers ne songent point à troubler, en lisant sur une plaque de cuivre fixée à bord, les mots suivants : « *Les passagers sont priés instam-* « *ment de ne point déranger les hommes de service* « *pendant les manœuvres.* »

Chaque semaine l'*Orlando* amène et verse dans le Port de Hull des milliers d'émigrants ; car il peut en contenir mille à la fois.

20 août.

Rien de saillant ne se passe ici, tandis que là-bas loin de nous la bataille rugit avec un

acharnement épouvantable, et une boucherie dont les guerriers du premier Napoléon peuvent à peine donner une idée. Le journal anglais le *Times* que nous lisons est celui du 12 août, et l'anxiété, l'impatience des nouvelles nous tient, comme on dit en anglais, dans l'eau bouillante, *in hot water*.

21 *août*.

Le 21 août, allait enfin nous délivrer de cette perplexité qui durait depuis plus d'un mois, puisque dans le Danemark, la Suède et la Norvége nous n'avions eu que de vieilles nouvelles et de huit en huit jours. A Gothenbourg, on n'avait reçu que le télégramme et la nouvelle du combat du 18, où les deux partis étaient restés sur le champ de bataille avec des pertes égales et un avantage contesté.

Après cinquante heures de navigation, nous entrâmes vers huit heures dans la rivière Humber où par un revirement magique chacun reprit pied, du cœur et de l'appétit pour un souper quelconque.

Ces cinquante heures d'oscillation avaient

donné le jour à un nouveau passager qu'une des Suédoises émigrantes avait mis au monde et pour lequel les deux cent soixante de première classe s'étaient cotisés afin de payer son passage, et ce léger bienfait nous avait porté bonheur en nous faisant aborder heureusement. A bord de l'*Orlando* monta un personnage que je n'avais point vu et qui, voyant un Français entre tous les autres, me demanda si nous n'avions pas avec nous M. le duc de Cadore. Non, que je sache, répondis-je, et nous entrâmes en conversation. C'était le secrétaire du vice-consul de France, depuis vingt-cinq ans chargé de ces fonctions. Il me dit qu'il y avait des lettres pour le duc de Cadore au consulat. Il paraît que le duc, chargé par l'Empereur d'une mission diplomatique dans les trois royaumes, avait pris une autre voie de retour vers la France.

En débarquant, je trouvai le vice-consul, M. Hewitt, qui vint à moi fort poliment, me prenant pour le duc de Cadore. — Je regrette infiniment de n'être point le duc, lui dis-je. — Montez de même dans ma voiture, je vous prie, vous ou M. le duc, c'est tout comme. Et sur cela, quand je le remerciai négativement, il me fit une douce violence et continua : — Au lieu de l'hôtel, je vous offre ma maison pour cette nuit. Point de

cérémonie. J'acceptai et fus présenté immédiatement à sa fille, une charmante jeune anglaise de 20 à 22 ans. L'on se mit à une table servie élégamment, à laquelle je ne fis aucun honneur et je fus conduit dans une magnifique chambre à coucher. Ainsi mon étoile de voyage me fit jouir de toutes ces douceurs destinées à un autre plus digne « *Sic vos non vobis.* »

22 *août.*

A huit heures et demie, je descendis charmé et reconnaissant envers mon étoile constante de voyage qui, depuis mon départ de Paris, dans ma solitude, m'avait fait trouver des compagnons, et même des amis.

En rendant grâce à ces derniers, à M. Hewitt, à ses trois aimables filles et à ses deux fils, dont j'ai thésaurisé les six photographies, je quittai Hull, et courus vers l'Eldorado de l'Angleterre, la première ville de ses bains de mer, Scarborough, le rendez-vous des belles et riches marchandes de Manchester, de Leeds et autres districts voisins. Je fixai ma tente à l'hôtel d'Alexandra, et du haut de mon observatoire et de

ma grandeur passagère, je contemplai à travers l'espace de l'Océan que je venais de traverser en cinquante heures, le grand panorama laissé derrière moi, le Danemark, la Suède et la Norvége.

Mais ne les voyant plus des yeux du corps, mon esprit qui avait encore plus besoin de nourriture, se prit à fouiller les trésors de la littérature du Nord, et sonder les entrailles d'un monde mystérieux, jusqu'ici invisible au grand nombre et ouvert aux seuls adeptes. Heureux si je puis d'abord souffler aux voyageurs intrépides, le feu sacré qui les portera vers ces parages et leur donnera l'audace d'aller fouiller ces mines profondes, cachées sous les glaces du Nord, au milieu d'écueils redoutables.

J'essaierai une rapide esquisse de quelques-uns des poëmes germaniques contenus dans ce tableau si varié, en commençant par l'antique *Edda*, protestation suprême du paganisme scandinave, dont l'Islande fut le dernier asile.

J'ose ouvrir ce Code barbare mais vénérable :

A l'aurore du XIIe siècle, un rapsode inspiré recueille en sa mémoire et consigne par écrit toutes les légendes et les traditions orales des croyances religieuses de l'Islande (la terre de glace) ; les récits des luttes et des épreuves d'Odin,

le dieu suprême (1) ; de Thor, génie de la force, de Tyr, génie de la guerre, de Balder, génie de la bonté, de Frigga ou Jordha, déesse de la terre ; de Freya, déesse de la lumière et de l'amour (2).

L'épopée religieuse s'ouvre par la prophétie de Vala annonçant sa mission aux Scandinaves :

« Écoutez-moi vous tous qui êtes purs, je dirai « les mystères de Valfader ; car j'ai appris les tra-« ditions antiques. »

Vient ensuite le récit de la naissance du monde, le chaos figuré dans le géant Ymer, aïeul des Jotes, forces brutes de la nature, puis la terre et les astres créés par les Ases ou Dieux, puissances intelligentes et bienfaitrices.

Le poème fait apparaître graduellement la fixation du temps, l'invention des arts, la création de l'homme et de la femme Ask et Embla ; puis, les Nornes ou Parques ; l'allégorie de l'arbre généalogique du monde, les Dvergues. Les Dvergues ou

1. Oden ou Wodan dont la racine est *Wudh*, pensée, traverse tous les dialectes germaniques, se rapproche du Boudha des Indiens, génie de la sagesse, ainsi nommé du verbe *Budh*, concevoir, et forme en Norvégien Odinsday ; en Anglo-Saxon Wednesday qui correspond au jour de Mercure, mercredi.

2. *Littérature du Nord* par Eichhoff.

nains moteurs de l'air, de la terre et de l'eau, sylphes légers de la nature.

La vocation de Vala la montre initiée par le géant Mimer à la sagesse d'Odin.

« Elle était assise solitaire, quand vint à elle l'ancien, le plus prudent des Ases, qui la regarda dans les yeux. Pourquoi donc me sonder ? pourquoi donc m'éprouver ? Je sais, Odin, où est caché ton œil dans la source limpide du Mimer. Chaque matin Mimer boit le nectar dans le gage du père des élus. Le roi des combattants choisit alors pour elle des bagues et des joyaux et le don de la science et le charme de la vision. Aussitôt ses regards embrassèrent tous les mondes : elle vit de loin les Valkyries (1) accourir vers le séjour des Dieux ; on voit apparaître par opposition, la nature bouleversée, l'éclipse de Freiya, déesse de la lumière ; la violence de Thor, dieu de la foudre, le premier meurtre commis sur Balder, dieu de la vertu, tué par l'aveugle Holder, mais vengé par Vali. Frigga, la terre gémit sur les malheurs du Val-

1. Les Parques scandinaves qui coupent la trame de la vie des guerriers sur le champ de bataille, et les conduisent dans le Valhalla, ou paradis d'Odin, où elles leur versent à flots la cervoise ou l'hydromel.

halla. » Ce récit a des passages sinistres et une teinte des couleurs du Dante.

Au Nord, sur le sombre Nidafiol, s'élève le palais d'or de la race de Sindri; à Okolnir, à l'abri des frimas est la salle du festin du géant Mimer. Loin du soleil, elle vit encore le séjour funèbre de Nastrond; les portes en sont tournées au Nord; le venin distillé par les fenêtres, et les lambris sont des dos de serpents. Un fleuve coule vers l'Orient dans la vallée venimeuse. C'est le Stidur, fleuve de bourbe et de fange. Vala voit se débattre dans ses eaux croupissantes les hommes parjures, meurtriers, adultères. Le noir dragon Nidhogre suce leurs membres et le loup vorace les déchire.

On voit se dresser à l'Orient et marcher la géante Gygur, habitante de la forêt de fer où elle nourrit les louveteaux de Fenris, dont le corps monstrueux engloutit la lune. La lutte des bons et des mauvais génies s'engage avec plus de fureur sur la scène où se découvre le repaire des destructeurs du monde, qui menacent l'univers d'un bouleversement général.

Vala l'annonce dans sa lugubre prophétie :

« Le frère doit devenir le meurtrier du frère ; tous les liens de sang vont se rompre; temps de cruauté et d'impureté, ère des haches, des bou-

cliers brisés, ère des tempêtes, des bêtes féroces où les hommes s'entredétruiront, jusqu'à ce que le monde s'écroule. Les Jotes, forces destructives, s'élancent des deux pôles sur la terre et engagent une lutte suprême avec les Ases; Odin, Freyer, et Thor y succombent, tués par le loup, la flamme et le serpent. La mort triomphe au milieu d'un embrasement général; mais sur ses ruines le monde et les dieux renaissent; le mal disparaît, la vertu règne et préside à la réconciliation générale.

Vala, dans sa dernière inspiration, voit:

Un palais plus beau que le soleil surgir étincelant d'or, dans Gymbé, l'empyrée, c'est là qu'habiteront tous les peuples fidèles, et qu'ils jouiront d'un perpétuel bonheur. Enfin l'auguste souverain qui règne sur l'univers préside aux jugements; il proclame les arrêts, apaise les discussions et dicte sa loi sainte, inviolable à jamais.

Dénouement majestueux et solennel d'une lutte terrible qui rappelle la guerre impie des anges des ténèbres et le triomphe du Tout-Puissant. Ceci n'est qu'une ombre du tableau mystérieux que nous pouvons contempler dans toute son énergie en ouvrant l'épopée de l'Edda.

La poésie galloise a une physionomie toute différente qu'elle emprunte au mélange confus du

Druidisme et du Christianisme. Les Bardes les plus anciens et les plus célèbres sont Aneurin, Taliesin, Lywarch et Merlin, qui vécurent au VIe siècle à une époque de luttes et de revers. Aussi la plupart de leurs poèmes narratifs, lyriques et moraux, sont-ils des allusions douloureuses à la patrie éplorée, à la famille et à la religion menacées. Aneurin chante ainsi un jeune guerrier qui périt à la bataille de Catcarth :

« Gridy était jeune et brave dans le combat ; il montait un cheval à la crinière flottante ; un léger bouclier pendait à ses côtés ; un glaive d'acier et des éperons d'or étincelaient sous sa pelisse. Mais ce n'est pas à moi de te porter envie, je ferai mieux, je te célébrerai. Hélas ! une tombe sanglante te recevra avant le lit nuptial ; les corbeaux se repaîtront de ta chair avant le repas de famille et ton courrier lui-même sera leur proie sanglante dans la vallée où tu trouvas la mort. »

Ces chants gallois, histoire naïve et fidèle des légendes nationales, offrent en même temps une scène exacte des lieux où elles se sont passées. Les lecteurs qui ont vu l'Ecosse reconnaîtront dans les lignes suivantes les passages qu'Ossian a poétisés, et auxquels le traducteur ajoute encore une couleur religieuse pleine de charme. Il rappelle les insti-

tutions pieuses qui couvraient le sol de l'Irlande et s'étendaient jusqu'aux âpres écueils qui hérissent le nord de l'Ecosse, où des milliers de martyrs ont perpétué sur ces rivages désolés les doctrines consolantes de la foi.

Leur souvenir reste attaché aux ruines qui s'élèvent encore dans les vallées ou sur quelque cap solitaire en face de ces pierres druidiques dont ils ont effacé le prestige et aboli les cruels sacrifices. C'est ainsi qu'il nous a été donné de voir sur la mer qui baigne les Hébrides, auprès de la grotte de Staffa, immense colonade basaltique qui dut, au temps du paganisme, être un objet de religieuse terreur, l'île sainte d'Iona, où s'élève une église dont la fondation remonte au VIe siècle, lorsque le moine Irlandais Columcil vint avec quelques anachorètes s'établir au milieu des écueils.

Des ruines vénérables jonchant un sol tout couvert d'inscriptions tumulaires, attestent que des prêtres, des guerriers, des chefs de clans et tous les rois d'Écosse depuis Kenneth jusqu'à Duncan ont voulu reposer sous ces murs consacrés par la religion. « On ne saurait contempler sans respect ces muets témoins des merveilles de la foi, en présence des merveilles de la nature, cet humble et paisible rivage où tant d'âmes se sont vouées au ciel

et s'endormirent dans l'espérance et dans la foi, en face de ce roc sourcilleux contre lequel viennent se briser les vagues et dont les énormes portiques semblent avoir abrité des géants. La mer s'engouffrant sous ces voûtes fait entendre des mugissements sourds, auxquels « répondent les cris aigus des cormorans et des orfraies, triste écho des passions humaines, tandis qu'une croix, débris des siècles, encore debout sur la rive opposée, guide la pensée du milieu des tombeaux vers le séjour de l'éternel bonheur. »

Le VIIIe et le IXe siècle virent le réveil des peuples Slaves qui après de longues et ténébreuses années d'une profonde léthargie sentirent le besoin de se constituer en États réguliers et de s'assurer la possession des contrées où leur noble race avait végété et langui. Il est intéressant de les voir formant au midi, en opposition aux Avares et aux Bulgares, sous la protection de l'Empire grec, les principautés de Servie et de Croatie pendant qu'à l'est Rurik jette les fondements de la puissance russe. Les Moraves et les Tchekhes se liguent contre les envahissements de l'Allemagne et échappent par leur mâle énergie au sort des Polabes, des Carniens, Slaves deshérités dont le nom national s'est changé en celui d'esclaves. Les Tchekhes chan-

taient comme ils savaient combattre, et les Tyrtées du Nord eurent aussi leurs messéniennes. Un précieux manuscrit découvert à Koninginhof nous a donné un poème d'une authenticité irrécusable intitulé *Victoire de Zaboï*.

Ce chef de tribu bohème opprimée par les Germains et forcément soumise à leur foi, réunit secrètement ses amis, les exhorte à une défense généreuse, fond sur les ennemis commandés par Ludick, tue leur chef et rend la liberté à sa patrie. Voici le début du poème :

« Dans la forêt noire s'élève un rocher. Sur ce rocher s'élance le fier Zaboï ; il contemple les campagnes, et les campagnes affligent ses regards. Gémissant comme le ramier sauvage, longtemps il reste assis et longtemps il s'afflige. Tout à coup il bondit comme le cerf à travers la forêt solitaire ; il court de l'homme à l'homme, du guerrier au guerrier dans toute l'étendue de la contrée ; il dit en secret quelques brèves paroles, s'incline devant les dieux et continue sa marche.

« Quand la lune éclaire la troisième nuit, les hommes sont réunis dans la sombre forêt. Zaboï vient à eux, les mène dans la vallée ; il descend bien loin au-dessous d'eux, et prend en main sa guitare mélodieuse.

« Amis, aux cœurs de frères, aux yeux de flamme, ce chant qu'ici j'entonne en cette vallée profonde, part de mon cœur, du fond de mon cœur plongé dans une sombre tristesse.

« L'étranger est venu avec violence; il nous commande dans une langue inconnue et nous impose les coutumes de la terre étrangère; il faut que du matin au soir nos enfants, nos femmes s'y soumettent.

« Il a chassé les éperviers de nos bois, et les dieux qu'il adore il faut qu'on les invoque. Il a abattu tous les arbres, et il a brisé tous les dieux.

« Ah! Zaboï, tes chants vont droit au cœur; tes chants empreints de tristesse ressemblent à ceux de Lumir, dont la voix et la lyre émeuvent le Wischrad et les extrémités de la terre. Tous nos frères l'ont senti comme moi; oui, un noble barde est cher aux dieux. Chante, c'est à toi qu'il est donné d'enflammer nos âmes contre l'ennemi.

« Zaboï a remarqué d'un regard les yeux étincelants de Havoï, son frère, et ses chants continuent à pénétrer les âmes.

« Havoï, frère bien-aimé, cours ici à pas de renard pendant que j'attaquerai les ennemis de front.

« Et comme la grêle, Zaboï les charge en face, comme la grêle, Havoï les charge en flanc.

« Frères, voici ceux qui ont brisé nos dieux, qui ont déraciné nos arbres, qui ont chassé les éperviers des bois ; les dieux eux-mêmes les livrent à nos coups.

« Aussitôt la rage entraîne Ludick contre Zaboï, et les yeux étincelants de colère, Zaboï se précipite contre Ludick. Comme les chênes s'abattent sur les chênes arrachés du sein de la forêt, Zaboï et Ludick s'élancent en avant de l'armée entière.

« Zaboï brandit sa hache, Ludick s'est détourné. Zaboï élève sa hache et la lance sur l'ennemi ; dans son vol elle fend le bouclier et sous le bouclier la poitrine de Ludick. L'âme a frémi devant la hache puissante et la hache entraîne l'âme à cinq toises dans les rangs.

« Un cri d'effroi dans la bouche des ennemis, un cri de joie dans celle de nos braves, un rayon de joie dans leurs yeux.

« Frères, les dieux nous donnent la victoire. Amenez les chevaux des vallées, qu'ils hennissent dans toute la forêt.

« Frère Zaboï, lion intrépide, que rien ne retarde ta poursuite.

« En arrière, à travers les plaines, toi par ici, moi par là ! Périsse tout ce qui vient du roi.

« Les vents grondent dans tout le pays, dans tout

le pays grondent les armées ; à droite, à gauche, en rangs sacrés, elles font entendre leurs cris de triomphe.

« Frère, vois cette montagne heureuse. Allons sur le sommet ensevelir les corps et présentons aux dieux les mets du sacrifice ; aux dieux qui nous sauvèrent, sacrifions avec joie et chantons un hymne à leur gloire en leur offrant les dépouilles des vaincus. »

Quelle verve, quel élan dans ce chant patriotique et à la fois quelle expression mélancolique et généreuse tempère par sa touchante douceur les horreurs du carnage et communique à l'âme une profonde sympathie !

Les chants slaves nous accompagnent jusqu'aux mélodies d'Alfred le grand, ce monarque au triple sceptre de la politique, de la philosophie et des belles lettres, qui au IXe siècle a su rendre la morale gracieuse et attrayante, phénomène admirable de ces temps barbares où brillent sa noble figure et son âme toute patriotique.

Voici quelques traits précieux de ce grand roi, grand écrivain, penseur sage et religieux.

La prière qui sortit de sa bouche et devrait être dans celle de tous les princes trouve ici naturellement sa place :

« Je te cherche, ô mon Dieu, ouvre mon cœur et dis-moi comment on vient à toi. Je ne puis t'offrir que ma bonne volonté, car je ne puis rien faire par moi-même. Mais je ne connais rien de plus excellent que de t'aimer au-dessus de toutes choses, toi seul sage, seul pur, seul éternel.

Plus loin ses paroles paternelles rappellent le *Chairé* des anciens, disant à leurs fils un adieu suprême ; mais pour le fils d'Alfred, c'est un adieu d'espoir consolant comme le christianisme.

« Viens ici, mon fils, assieds-toi pour entendre encore mes conseils. Mon heure approche, mon corps s'affaiblit, mes jours se sont écoulés. Il faut nous séparer. Un autre monde m'appelle ; tu posséderas mes biens. Je t'en supplie, par l'amour que je te porte, sois le père et le défenseur de ton peuple ; sois l'appui de la veuve et le père de l'orphelin. Secours les pauvres, protége les faibles et de tout ton pouvoir répare les injustices. Soumets-toi toujours à la loi, et alors tu seras aimé de Dieu que jamais tu n'invoqueras en vain et qui t'assistera de sa sagesse. »

Les Anglais ont toujours été fidèles à cette belle devise nationale qu'Alfred leur a laissée à sa mort et consignée dans son testament. « *Les Anglais doivent être libres comme leurs pensées.* » Enfin après de longs siècles un monument a été élevé

en 1877, au roi modèle, dans un coin de l'Angleterre, à Wantage, son lieu natal, dans le Berkshire (1).

L'enthousiasme poétique et guerrier de la France, de l'Espagne et de l'Angleterre se transmit bientôt comme l'étincelle électrique en Allemagne, et atteignit son point culminant au XIIe siècle. Les *Minnesingers* allemands, élèves des troubadours et des trouvères de France, dont les chansons et les poèmes fécondèrent leurs inspirations, s'en écartèrent bientôt pour rencontrer dans leur caractère national la gravité et la franchise. Sérieux, méditatifs, absorbés en eux-mêmes, oublieux de la scène mobile du monde, quand ils éprouvent le délire de l'amour, ils ne voient dans la nature, les prairies, les fleurs, les oiseaux, que la dame de leurs pensées. Dans la passion même, leurs plaintes et leurs regrets s'expriment toujours en images douces et gracieuses ; mais au réveil, en s'arrachant à cette sphère vaporeuse et sentimentale, des chants langoureux de l'amour, ils passent à des élans religieux et donnent des préceptes de

1. Ce monument est une statue de marbre en pied représentant le monarque, le bras droit appuyé sur une hache et tenant de la gauche une charte. Le statuaire Gleiechn est un parent de la reine Victoria.

vertu, de morale et de sagesse, qui deviennent des hymnes sacrés. Enfin, lorsque saisis de l'enthousiasme martial, ils embouchent la trompette guerrière, vous entendez le choc des combattants, vous voyez la mêlée, vous assistez à la lutte, aux exploits, aux vengeances, au triomphe du patriotisme et de la foi, enfin à toutes les péripéties d'une bataille.

Parmi les chants des Minnesingers, il faut remarquer surtout la *Lutte poétique de Wartbourg*, qui eut lieu vers l'aurore du XIIIe siècle, guerre chevaleresque à outrance, où la voix et la lyre remplaçaient la lance et l'épée ; mais où la défaite équivalait à la mort, car le bourreau se tenait à l'entrée de la lice prêt à trancher la tête au vaincu.

La mise en scène représente Henri d'Otterding s'avançant le premier et défiant tous les poëtes d'Allemagne de nommer un prince qui puisse être comparé au margrave Léopold, l'ennemi de Richard Cœur-de-Lion. Après une première lutte, le champion qui a jeté le gant, relevé par de nobles rivaux, va chercher pour juge du combat Klingsor de Hongrie, avec lequel il reparaît. Celui-ci propose à ses antagonistes des énigmes mystiques qui, en passionnant la lutte, lui donnent cependant une direction plus pacifique. Elle de-

vient une polémique d'esprit ; les traits acérés de l'injure s'émoussent et font place à des armes courtoises. C'est ainsi que les haines s'adoucissent et s'humilient devant l'image brillante et emblématique de la croix du Christ.

« *Un arbre superbe s'élève dans un jardin, arbre d'une forme merveilleuse* ; car sa racine s'étend jusqu'au fond de l'enfer et son faîte atteint le trône où le bon Dieu récompense les justes. Cet arbre brille d'un vif éclat, et partout on vante sa beauté; sur ses branches sont perchés des oiseaux qui modulent des chants harmonieux et dont les doux concerts varient à l'infini. »

Cette allégorie est développée par l'un des athlètes de la lutte qui se prolonge jusqu'à la fin du jour. Elle n'eut pas d'issue précise, et aboutit, on peut le croire, à la réconciliation de tous les poètes rivaux, qui se retirèrent satisfaits de la munificence du généreux margrave, dont la cour était le sanctuaire des lettres.

Gottfried, de Strasbourg, étranger à la lutte de Wartbourg, n'en est pas un des moins illustres. Minnesinger dans le genre grave et méditatif, chantre des amours de Tristan et d'Ysolde, poète des âmes tendres, il célèbre avec un égal bonheur l'amour divin :

« Quiconque poursuit l'amour de Dieu doit avoir le cœur d'un chasseur, un cœur que rien n'effraie dans cette chasse difficile. Il a besoin d'une force héroïque, s'il veut atteindre ce pur amour et y persévérer. Lutter, combattre, il le doit jour et nuit pour acquérir ce bien céleste ; car on ne l'obtient pas en dormant. Il faut courir à sa poursuite avec ardeur, avec un cœur ferme et constant. Moi qui parle de ce divin amour, hélas ! j'en ai si peu moi-même, que j'ai bien raison d'en gémir. Ah ! s'il éclairait mon esprit, comme il pénètre les âmes pures qui savent résister et triompher, je pourrais mieux chanter les joies célestes. »

Ulric de Lichtenstein, opposé à ce génie sérieux, étincelle de verve et de gaîté. C'est le chansonnier léger et galant du XIII[e] siècle, l'Anacréon érotique de l'Allemagne. Voyons couler ses vers mélodieux dans un rhythme analogue à celui du texte.

Les petits oiseaux dans les bois
Font gazouiller leurs douces voix.
Les belles fleurs s'épanouissent
Et sur les prés au loin fleurissent
Au feu du soleil du printemps.
Ainsi s'épanouit mon âme
En pensant à la noble dame
Qui me comble de ses présents,
Et m'enrichit comme le songe
Offrant au pauvre un doux mensonge
Qui le rend heureux pour longtemps.

Voici une ode du même poète, pleine de grâce et de délicatesse ; c'est un dialogue familier qui s'engage entre une dame et un chevalier.

« — Dame charmante, dame pure et bonne, je crois que le tendre amour vous touche et vous anime, si jamais vous sentiez ses atteintes, votre bouche vermeille connaîtrait les soupirs.

« — Chevalier, dites-moi ce que c'est que l'amour. Est-ce un jeune homme ? Est-ce une jeune fille ? Car je l'ignore. Peignez-moi ses traits, son allure, afin que je me garde de lui.

« — Belle dame, l'amour est si puissant que toutes les contrées lui obéissent ; son pouvoir est infini. Demandez-vous son caractère ? Il est méchant et il est bon. Il fait plaisir et il fait peine : telle est sa fantaisie.

« — Chevalier, l'amour peut-il bannir toute douleur et toute amertume ? Peut-il rendre la joie à l'âme, assurer l'honneur et la vertu ? Si tel est son pouvoir, il est bien grand sans doute.

« — Belle dame, je vous dirai de lui que ses dons sont inappréciables. Il répand la joie et l'honneur ; il orne de toutes les vertus ; il fait le charme des yeux et les délices de l'âme. Bienheureux sont ceux qu'il favorise.

« — Chevalier, comment acquérir sa faveur ? Si j'en dois souffrir quelque peine, je suis trop faible ; je ne puis m'y soumettre. Que faire pour obtenir ses dons ? J'attends votre réponse.

« — Belle dame, il faut m'aimer tendrement, comme je

t'aime. Il faut que nos deux cœurs soient unis en un seul. Tu seras à moi, et moi, je serai à toi.

« — Chevalier, cela ne se peut. Restez à vous, je reste à moi. »

Au milieu des fragments précieux des Minnesingers se trouvent ceux des deux Winsbeck, qui renferment les conseils excellents d'un père à son fils et d'une mère à sa fille :

Chère enfant, conserve une douce gaîté et sois toujours irréprochable ; alors, ton nom sera respecté et ton nom sera digne de la guirlande de roses. Ceux qui recherchent l'honneur, salue-les avec grâce ; tiens-toi dans la pudeur, dans l'humble modestie. Ne laisse pas errer tes regards quand des témoins malins t'environnent. La pudeur et la modestie sont deux vertus qui honorent les femmes. Que Dieu les donne à ta jeunesse, et ton bonheur fleurira toujours.

Au faîte de ce tableau de la littérature du Nord si variée, si riche de sujets et de couleurs se trouve l'Iliade allemande, l'immortel poème des Nibelungen.

Le germe de ce poème qui est la tradition première sur laquelle il se fonde, existait en Allemagne et dans toutes les régions du Nord longtemps avant l'époque des Minnesingers et du grand

poète qui a su l'élever au rang des productions les plus sublimes.

Écoutons-en couler les premiers vers dans leur simple et naïve harmonie.

« Les anciens récits nous racontent les travaux, les exploits des guerriers magnanimes ; maintenant, leurs joies et leurs festins, leurs douleurs et leurs larmes et leurs luttes héroïques vont vous émerveiller encore.

« En Bourgogne vivait une noble fille, la plus belle qu'on pût voir dans le monde. Crimhilde était le nom de cette princesse si belle, pour qui tant de guerriers devaient perdre la vie.

« Elle était protégée par trois rois riches et nobles : Gunther et Gernot, chefs vaillants et le jeune Giselher, le généreux guerrier. Tous trois étaient unis pour protéger leur sœur.

« Crimhilde eut un songe : Elle rêva qu'elle élevait un faucon plein de force, de beauté, de courage, que deux aigles déchiraient sous ses yeux, épouvantés de ce cruel spectacle.

« Elle raconta ce songe à sa mère, qui ne put l'expliquer d'une manière favorable : « Le faucon élevé par toi est un noble chevalier. Que Dieu veille sur lui, sinon, tu le perdras. »

La jeune fille se récrie et repousse toute idée de mariage. Mais son vainqueur arrive ; c'est

Sigfrid, fils d'un roi puissant, guerrier aussi loyal qu'intrépide.

« Sigfrid, instruit par la renommée de l'incomparable beauté de Crimhilde veut s'en assurer par lui-même. Il part à la tête d'une brillante escorte et arrive aux frontières de Bourgogne. La princesse, cachée dans son palais, entrevit le noble front, la démarche majestueuse, la beauté chevaleresque de Sigfrid et l'amour s'empara de son cœur avant que Sigfrid eût reçu le moindre espoir.

« Quand elle vit s'approcher le héros, une douce rougeur colora son visage : « Je vous salue, dit-elle, Seigneur Sigfrid, noble chevalier. » A ces mots le cœur du guerrier palpita d'allégresse. »

Enfin Sigfrid après plusieurs épreuves d'où il sort vainqueur, devient l'époux fortuné de Crimhilde et pendant dix ans règne en paix. Un fils vient bénir son union ; mais tant de bonheur, comme un ciel pur devait enfin avoir ses nuages. Brunhilde, épouse du roi de Bourgogne, jalouse de l'éclat qui entoure au loin Crimhilde, veut la voir paraître à la cour avec son époux Sigfrid, qu'elle croit un oublieux vassal. Les deux princesses présentes à un tournoi, contemplent leurs époux avec orgueil.

« Mon noble seigneur serait le chef de toutes ces provinces.

« Cela pourrait être, dit Brunhilde, si vous étiez seul sur la terre ; mais jamais cela ne sera tant que vivra le roi mon époux. »

La querelle s'irrite et se passionne. Crimhilde laisse échapper contre sa rivale un mot outrageant, injure sanglante que recueille Hayen, son écuyer.

Au milieu de ces fêtes brillantes, à la suite d'une chasse aventureuse, Sigfrid fatigué de ses courses et dévoré de soif court sans armes vers une claire fontaine que Hayen lui indique de loin. Cet homme le plus vaillant des vassaux de Bourgogne, excité par une secrète envie contre le prince du Nord, a relevé le mot injurieux prononcé par Crimhilde et a juré de venger sa rivale. Pendant que Sigfrid se penche pour étancher sa soif, le traître qui l'a suivi, plonge son javelot entre ses deux épaules, seul endroit vulnérable dont il sait le secret. L'époux de Crimhilde, chancelant se redresse au bord de la fontaine, portant le javelot enfoncé dans son cœur. Il cherche un arc, un glaive pour rendre à Hayen le prix qui lui est dû.

Près de mourir, il frappe encore avec force son ennemi qui fléchit sous sa main redoutable et qui mourrait si le fier Sigfrid avait pu ressaisir son glaive.

Le prince épuisé, tombe enfin au milieu des fleurs rougies de son sang et exhale ses plaintes contre ses perfides meurtriers et ses vœux suprêmes pour les objets chéris qu'il laisse après lui.

« Noble Gunther, dit-il, en s'adressant à son beau-frère, complice du meurtre, prenez soin de ma fidèle épouse, souvenez-vous qu'elle est votre sœur. Que Dieu ait pitié de mon fils, qui apprendra plus tard l'opprobre de ses proches, coupables d'un assassinat. Que ne puis-je le céler! Je mourrais sans regret ! »

Peut-on lire sans émotion cette scène de la mort du héros, si confiant, si brave, si résigné, si généreux ? Nous ne craignons pas d'affirmer que les dernières paroles de Patrocle et d'Hector, de Mézence et de Turnus, n'égalent pas en pathétique les adieux du héros scandinave.

Par comparaison je mets ici en opposition les prosopopées du 16ᵉ livre d'Homère nous donnant les paroles insultantes d'Hector vainqueur à Patrocle qu'il vient d'immoler.

« Patrocle, tu croyais te rendre maître de notre

« ville, et emmener en ton pays nos femmes veu-
« ves. Tu vois néanmoins que je sais défendre
« Troie ou du moins que je diffère le jour de sa
« ruine. Malheureux, tu vas demeurer exposé aux
« vautours, et tu n'accompliras pas les comman-
« dements que te donnait Achille. Tu ne lui por-
« teras point mes armes teintes de mon sang
« comme tu l'espérais vainement. »

Patrocle, près d'expirer lui répartit aussi : « Il
« a fallu céder à une destinée. Le fils de Latone
« m'a vaincu. Vous m'avez attaqué tout désarmé.
« Mais ne croyez pas jouir longtemps de votre
« victoire, Achille me vengera. » Les paroles du vaincu m'intéressent plus que la jactance d'Hector; comme Mézence lui-même me touche plus en succombant après son fils qu'il voulait venger, que le pieux Énée qui, le glaive à la main, l'insulte impunément.

« Où donc est ce grand cœur, cette fière vaillance
Lui dit-il ? Le guerrier à peine respirant
Mais le bravant encor de son regard mourant ;
Barbare ! Pourquoi donc menacer ta victime
Cesse de m'insulter ; ma mort n'est point un crime,
Mais si ton cœur connaît les saints droits de la guerre
Au malheureux Mézence accorde un peu de terre ;

Et puisque par tes mains le trépas nous rassemble,
Fais que Lausus et moi nous reposions ensemble.

Crimhilde la douce fiancée d'autrefois est devenue la veuve implacable, acharnée contre les ennemis qui ont causé ses maux. Elle jure d'associer quiconque recherchera sa main à la vengeance de l'époux qu'elle pleure et qu'elle adore, et cette tâche échoit au puissant Attila, roi des Huns.

Un festin somptueux réunissait chez lui les princes et les chefs avec leurs guerriers tout en armes. La vindicative Crimhilde envahit avec une troupe nombreuse l'édifice où se donne le banquet.

« Aux armes, s'écrie-t-on de toutes parts, et Hayen tire son épée et abat la tête du jeune Ortlieb, fils d'Attila que le confiant monarque venait de présenter à ses hôtes et de recommander à leur foi. Sa tête roule dans le sein de Crimhilde. Autour d'elle s'amoncellent les victimes. »

De nouveaux incidents excitent sa fureur. Elle ne se connaît plus : « Qu'on incendie la salle ! » s'écrie-t-elle. Bientôt les flammes s'élèvent de toutes parts. Les Nibelungen qui survivent, étouffés de fumée et haletants de soif, s'abreuvent

du sang des cadavres et retrempent leur ardeur dans cet affreux breuvage.

Le dénoûment du drame répond à ces sanglantes péripéties.

Les fiers ennemis de Crimhilde sont enfin vaincus et amenés enchaînés devant la reine, qui somme Hayen de livrer le trésor de Sigfrid, depuis longtemps plongé dans le Rhin, dans un gouffre connu de lui seul et des princes. Sur son refus, elle donne un signal qui fait tomber la tête de Gunther, son frère, et, s'armant de ce sanglant trophée, elle ordonne à Hayen de répondre :

« — Le lieu qui recèle ce trésor, dit ce chef audacieux, n'est connu que de Dieu et de moi. Mais tes yeux de furie ne le verront jamais.

« — Tu voudrais me punir, s'écria-t-elle ; mais, au moins, je garderai l'épée de mon Sigfrid, cette épée qu'il portait quand vous l'avez frappé en traîtres, en assassins que vous êtes. »

La douleur étouffa sa voix.

Tirant alors l'épée de son fourreau, elle la souleva de ses deux mains, et d'un seul coup abattit la tête de Hayen.

Tout le monde resta muet à ce spectacle horrible, mais le compagnon de Dietrich, le vieux Hildebrand, indigné de cette froide barbarie, et

voulant venger les manes de tant de braves, s'élance sur Crimhilde et la jette expirante aux pieds d'Etzel épouvanté.

— Ainsi finit le poème des Nibelungen. Ainsi Crimhilde meurt la dernière de cette hécatombe de héros.

Je dépose ici une invocation à Moïna, la vierge scandinave, ne sachant laquelle choisir entre les trois Grâces, danoise, suédoise et norvégienne.

MOÏNA (1).

Chant Scandinave.

Moins pure est l'aube matinale
Qui dore le sommet d'un mont,
Que cette candeur virginale
Qui colore ton jeune front.
Ah ! fille du Nord, sur la terre,
En toi, je trouve un cher trésor,
Si près de ce cœur solitaire
Un autre cœur veut battre encor.

1. Les deux premiers vers sont une réminiscence de je ne sais quel poème.

Moins doux est l'œil de la colombe
Fuyant loin du plomb ennemi
Que ton chaste regard, s'il tombe
Sur moi, sur ton heureux ami.
Belle Moïna, sur la terre
Sois mon délice et mon trésor,
Viens, près de ce cœur solitaire
Qu'un jeune cœur palpite encor.

Moins suave est la harpe éolienne,
La voix qui vibre au choc des vents
Que le seul écho de la tienne
Qui trouble et pénètre mes sens.
Tendre Moïna, sur la terre
Tu me souris ; j'ai ce trésor,
Auprès de mon cœur solitaire
Un cœur naïf, oui, bat encor.

Moins frais s'est ouvert le calice
De la fleur éclose au printemps
Que ces lèvres dont le prémice
Est l'unique prix que j'attends.
Avec toi, mon ange, sur terre
Je vais posséder un trésor ;
Bien près de ce cœur solitaire
Un cœur aimant vient battre encor.

Mais aussi moins vive est la flamme
Bouillonnant au sein de l'Hécla
Que le feu secret qu'en mon âme
Ta vue énivrante alluma.

En toi, Moïna, sur la terre
Je savoure un rare trésor ;
Tout près de ce cœur solitaire,
Un cœur ardent peut battre encor.

Moins fort non plus et moins durable
Résistera le diamant
Que dans mon âme, inviolable
La foi que te jure un amant.
Moïna, Moïna, sur terre
Mon bien, ma joie et mon trésor,
A toi ce cœur, ma vie entière ;
Je sens le tien qui bat encor.

L'hymne à Dieu de Derjavine traduit du texte russe par le savant linguiste le Dr Eïchhoff peut trouver ici sa place et donner quelque valeur aux impressions fugitives d'un voyage du Nord (1).

HYMNE A DIEU

O toi dont l'existence absolue, immuable
De vie et de splendeur remplit l'immensité ;

1. Je recommande de toute ma force la littérature du Nord de M. Eichhof, mon collaborateur, et toutes ses œuvres inspirées par une profonde érudition et le goût le plus pur, le plus classique.

Unique en ton essence et trois fois adorable,
Seul traversant les temps en ton éternité;
Être saint et parfait, dont la force invisible
Se révèle partout présente, irrésistible,
Que ne borne aucun jour, que ne fixe aucun lieu;
Dont l'ineffable amour embrasse la nature,
La guide, la soutient, l'enrichit et l'épure,
Auteur de l'univers, je t'invoque, ô mon Dieu.
Quand mon esprit pourrait par un effort sublime
Compter les feux du ciel, les sables des déserts,
Et plongeant dans les flots de l'orageux abîme,
Mesurer d'un regard la profondeur des mers :
En toi point de mesure, en toi point de distance!
Les cœurs des séraphins, admirant en silence,
Devant ta majesté s'arrêtent confondus;
Et si jusque vers toi s'élève une pensée,
Sous tes pures clartés elle tombe éclipsée,
Comme au milieu d'un siècle un instant qui n'est plus.

A l'aurore des temps, ta volonté suprême
Du vide sans limite a tiré le chaos:
Mais rien n'était encore, qu'émanant de toi-même
L'éternité marquait ton auguste repos.
Toi seul de l'existence es la source première;
Lumière sans déclin d'où jaillit la lumière,
Des âges infinis tu poursuivais le cours.
Tu parlas, et soudain le monde, ton ouvrage,
En traits étincelants réfléchit ton image;
Seul tu fus, tu seras, tu dois être toujours!
De la création que ton souffle pénètre,

Tous les cercles unis se résument en toi ;
Ce qui semble périr s'éclipse pour renaître
Et la vie à la mort s'enchaîne par ta loi.
Dans les champs de l'éther, fécondes étincelles,
Jaillissent par essaims les étoiles nouvelles,
D'innombrables soleils gravissent sous tes pas ;
Tel qu'aux brises du Nord dans nos plaines neigeuses,
Le givre, s'épanchant en perles lumineuses
Tourbillonne et scintille au milieu des frimas.

Aussi loin que s'étend ta puissance infinie,
Ces millions de feux proclament tes décrets ;
Dans le vaste domaine où s'agite la vie
Sur des êtres sans nombre ils versent tes bienfaits.
Mais au sommet des cieux, ces lampes rayonnantes,
Ces sphères de cristal aux couleurs scintillantes
Ces globes d'or flottant sur des vagues d'azur,
Ces gloires sillonnant les plaines éthérées,
A l'éclat de ta gloire un instant comparées
Seraient ce qu'est la nuit aux rayons d'un jour pur.
Comme une goutte d'eau dans l'Océan perdue,
L'univers tout entier s'efface à ta splendeur.
Mais jusqu'où mon regard sonde-t-il l'étendue,
Et que suis-je moi-même auprès de toi, Seigneur ?
Qu'en rêve franchissant ces cavités profondes,
Par delà tous les cieux, par delà tous les mondes ;
Je sème de soleils le gouffre aérien :
Leur foule accumulée en ta sainte présence,
Que serait-elle ? Un point dans une orbite immense,
Et moi, vaine poussière hélas ! Je ne suis rien.

Rien !... mais toujours active, à bénir disposée
Ta force me relève en m'attirant vers toi ;
Comme l'astre du jour colore la rosée,
Tes divines clartés se reflètent en moi.
Rien !... mais mon cœur s'émeut d'amour et d'allégresse.
Aux célestes hauteurs, où j'aspire sans cesse
Un vol irrésistible entraîne mes esprits ;
Ta richesse apparaît au sein de ma misère,
Je pense, je conçois, je raisonne, j'espère.
Ma vie est un écho qui répond que tu vis.
Ta sage prévoyance en tous lieux se déploie,
L'univers la publie et mon cœur la ressent,
La voix de ma raison la proclame avec joie :
Dieu règne ! ce mot seul m'affranchit du néant.
Atome de ce monde émané de ta grâce
Dans la chaîne vivante est réservé l'espace,
Où couronné d'honneur, je siége sans rival,
Au plus noble degré des formes corporelles,
Non loin des séraphins aux flammes mortelles
De tant d'êtres divers je suis l'anneau central.

Emblème merveilleux de la nature entière
Soumis par tous mes sens à la fragilité,
Je porte en cet esprit qui dompte la matière
Un signe permanent de ta divinité.
Mon corps usé s'affaisse et se réduit en poudre,
Ma pensée en son vol plus prompte que la foudre,
Atteint la profondeur où nul astre ne luit,
Esclave, je suis roi ; ver impur, je suis ange.
D'où me vient ce contraste inexplicable, étrange,
Cet invisible accord que je n'ai pas produit ?

C'est toi, Dieu créateur, c'est toi qui l'as fait naître,
Législateur suprême, arbitre du bonheur,
De ce vaste univers seul sauveur et seul maître,
Toi, souffle de mon âme et flambeau de mon cœur.
Ta justice immuable exigeait que cette âme
Avant de s'élever sur ses ailes de flamme
Traversât ici-bas l'abîme de la mort,
Et qu'ainsi par l'épreuve au bonheur préparée,
Elle pût s'élancer, libre, régénérée
Vers l'éternel séjour où tu fixas mon sort.

O prodige d'amour, ineffable mystère !
Des souillures du vice affranchissant nos cœurs,
Ta grâce révélée a paru sur la terre,
Et sa vertu parfaite a subi nos douleurs.
Victime expiatoire, elle a sauvé le monde,
Elle a fait rayonner sa lumière féconde
Dans la nuit du péché, dans l'horreur des tombeaux.
Et mon âme attentive à sa sainte parole
S'attache triomphante au Dieu qui la console,
Lorsque la mort l'appelle à ses destins nouveaux.

Roi des rois, Saint des saints ! Ta bonté, ta sagesse
En traits miraculeux brillent de toutes parts ;
Devant toi ma raison tressaille en sa faiblesse,
L'ombre de ta grandeur éblouit mes regards.
Cependant, si t'aimer est mon plus beau partage
Si mon premier devoir est de te rendre hommage,
Que faire hélas ! si faible, en proie à tant d'erreurs ?
J'inclinerai, grand Dieu, mon âme en ta présence,

Et perdus dans l'éclat de ta magnificence,
Mes yeux reconnaissants se baigneront de pleurs !

A une grande distance de cette ancienne pléïade littéraire du Nord, et pour la couronner s'offre Oelenshlager (Gotlieb) né à Copenhague le 14 novembre 1778. Son père était organiste de l'église de Frederiksberg, faubourg de Cohenpague, et plus tard devint intendant de ce district. Dès l'âge de 9 ans Oelenshlager composa un cantique. Il étudia, mais superficiellement et à contre cœur le grec et le latin. Les muses danoises l'attirèrent, et en 1795, il débuta comme acteur au théâtre royal de Copenhague, alors en renom ; mais comme il le reconnut plus tard lui-même, il n'eût jamais réussi sur la scène où il n'était entré que pour l'amour des pièces tragiques qui le passionnaient.

La raison le détermina néanmoins à embrasser la carrière du droit et à passer ses examens. Mais ses fiançailles avec une jeune fille âgée de 17 ans, Christiane Heger, ralentirent beaucoup ses études. C'était en 1800. La bataille navale qui eut lieu devant Copenhague le 2 avril 1802, et à laquelle il assista de la terrasse de l'école navale des cadets, l'impressionna vivement et exerça une pro-

fonde influence sur sa carrière littéraire. Le jeune initié suivit avec enthousiasme la révolution poétique, où l'entraîna Schiller qui venait de l'inaugurer avec Gœthe et leur brillante pléïade. Son premier essai de poésies parut en 1802, et fut reçu avec faveur par le public. En 1805, il publia *Aladin* puis des contes des *Mille et une nuits*. Cet ouvrage fit époque, et comme il le dit lui-même : « il avait trouvé une lampe magique qui lui avait apporté tous les trésors du monde. » A la suite de ce succès, il fit un voyage à l'étranger, s'arrêta plusieurs mois à Weimar auprès de Gœthe. A Paris, il trouva dans la grande bibliothèque nationale les anciens auteurs danois, Snorre, Sturleson, Saxo et Suhm. C'est alors qu'il écrivit deux de ses plus belles tragédies, *Palnatoke* et *Axel et Valborg*.

Palnatoke était un chef de pirates, qui vivait en Fionie au xe siècle, en 987. Ayant une injure à venger, il fit la guerre au roi Harold, à la dent bleue, et le tua.

L'histoire ou la tradition attribue à Palnatoke la légende de Guillaume Tell.

A la suite de ce meurtre, Palnatoke quitta le Danemarck et fonda à Jornsborg une république de pirates qui exista jusqu'en 1043, et fut la terreur des pays du Nord. En 1043, elle fut détruite par le

roi Magnus-le-Bon. Les femmes étaient exclues de cette république.

Pendant son séjour à Paris Oehlenshlager fut très-assidu au théâtre : il y vit Talma et Mademoiselle Mars et se lia avec son compatriote exilé Malte-Brun.

En 1808, il fut l'hôte de Madame de Staël-Holstein à Coppet ; de là il continua son voyage et se rendit à Rome où il demeura chez Thorwaldsen et composa son drame de *Correggio*. De retour à Copenhague, il fut nommé professeur d'esthétique à l'Université et épousa sa fiancée.

En 1815, sa tragédie d'*Axel et Valborg* (1) fut représentée sur le théâtre de Dresde et sur celui de Vienne. En 1820, il donna sa tragédie d'*Erik et Abel*, drame historique danois du moyen âge, et grâce à un acteur en renom elle eut un grand succès.

En 1829 le grand poète suédois Tegner couronna dans la vieille cathédrale de Lund le roi des Kralde du Nord comme il appelait Oehlenshlager.

En 1835, sur une invitation du gouverneur d'Odense, le Prince royal, plus tard Christian VIII,

1. Voir l'appendice, page 241.

Oehlenshlager fit un voyage en France et y fut comblé d'honneurs.

De là, il revint à Copenhague où il retrouva Thorwaldsen qui fit son buste.

En 1844, dans un second voyage à Paris, il fut reçu par le roi Louis-Philippe, et fit la connaissance de Guizot, Villemain, Arago, Alfred de Vigny, Victor Hugo. A cette époque, un de ses ouvrages *Correggio* fut donné sur le théâtre de Hambourg ; cette dernière tragédie avait été écrite en allemand par son auteur.

En 1845, il fit un voyage en Suède avec son fils et y fut magnifiquement accueilli.

Le 14 novembre 1849, son soixante-dixième anniversaire fut célébré par ses amis avec une grande pompe. En 1850, le 20 janvier à 10 heures du soir, il sentit sa fin approcher, et se fit lire par son fils un passage de sa tragédie de *Socrate*, où le sage parle de la mort en disant : *Comment la mort peut-elle attrister*? Il fut enterré dans le cimetière Frèderiksberg, au milieu des siens. Heureux si tous les hommes de lettre comme Oehlenshlager, avaient une fin aussi sereine dans le déclin de si beaux jours!

Ses mémoires, écrits par lui, furent publiés par son fils en 1850-1851.

Le nom d'Henrick Hertz, autre illustration

danoise et littéraire, ne fait qu'honorer ces feuilles fugitives de mon voyage.

Il naquit à Copenhague le 25 août 1798, de parents israélites. Orphelin de bonne heure, il fut élevé dans la famille Nathanson où il put développer à loisir ses goûts littéraires. En 1826, il prit part à un concours d'Esthétique et gagna la médaille d'or. Il fit beaucoup de pièces de théâtre. Les plus goûtées furent une tragédie romantique intitulée *La maison de Swend Dgring*, et *La fille du roi René* qu'il publia en 1845, et qui se donne encore aujourd'hui au théâtre royal de Copenhague avec le même succès qu'à ses premières représentations.

J'eus le privilége moi-même de la voir jouer en 1876, sur le théâtre de Haymarket à Londres par la célèbre actrice miss Faucit devenue la femme de M. Théodore Martin, l'élégant traducteur et commentateur de Catulle et d'Horace.

Je saisis la rare et précieuse occasion de joindre à mes observations cursives de cette ville importante, les documents que je dois à Mlle Marie de Lowendal, nièce d'une dame d'honneur de la reine mère de Danemark et jeune compagne de la Princesse Thyra.

Je laisse enfin la littérature du Nord pour revenir au monde moderne, en demeurant toujours dans une sphère boréale où l'art ingénieux persiste à lutter avec bonheur contre une nature âpre et sauvage mais domptable et accessible au charme le plus puissant qui par le son pénètre le fond de l'âme et remue le cœur.

Le premier signe extérieur caractéristique qui frappe l'étranger en Suède est l'Union Chorale.

Cette Union cultivée avec amour et un grand succès est une clé admirable et un lien intime de bienveillance mutuelle et maintient la simplicité des mœurs qu'elle ne cesse d'adoucir. Elle égalise les rangs entre tant de jeunes sujets dont les uns ont une pauvreté insouciante, même joyeuse, dont les autres, riches ou nobles, adoptent une existence saine et robuste, avec une allure uniforme sans distinction, sans orgueil, imprimée à tous par une discipline volontaire exempte de toute servitude.

Cette Union, dis-je, est un nœud d'amour et de fraternité chez tous les peuples du Nord, depuis la Belgique jusqu'en Suède où elle exerce une influence sensible sur la nation entière qui chante en chœur, au dehors dans les rues, avec un enthousiasme belliqueux et rhythmé.

L'Union chorale des étudiants d'Upsal est le

fruit du développement intellectuel général. L'université d'Upsal est la plus ancienne du Nord où la musique instrumentale tient une grande place dans l'existence de toutes les populations.

Le chant des étudiants n'est pas leur unique objet ; mais il est le mobile et l'aiguillon le plus puissant qui leur élève l'âme dans la profession quelconque où ils aspirent et où ils porteront leurs nobles inspirations. Ils y ont été d'abord préparés par des notions élémentaires de chant et de musique enseignées dans toutes les écoles de Suède. Ils y sont initiés à l'harmonie et leurs voix y ont été exercées et développées avant qu'ils entrent dans l'université.

Les voix pures et limpides ne sont pas rares en Suède, témoins les sujets heureux et les contatrices célèbres connues du public des grandes capitales. Déjà favorisés par le climat, la langue et par des dispositions lyriques, ces élèves de la nature, doués d'une belle voix et déjà musiciens élémentaires, entrent dans la société de musique instrumentale de l'université nommée chapelle académique, dirigée par un professeur spécial.

L'université est bien l'*alma mater*, car elle est la mère et la nourrice de la vie en commun, d'où naît cette vive sympathie qui unit les chœurs et imprime

à des chants répétés par tant de bouches un caractère profondément national. Les associations au nombre de treize à Upsal, organisées en vertu de statuts universitaires forment des *nations* composées des étudiants et des professeurs appartenant à une même région du royaume. Chacune de ces nations a son chef-lieu de réunion, sa bibliothèque et sa bannière chorale qui lui est propre et qui la précède dans toutes les cérémonies solennelles. Le corps des étudiants qui paraît et marche sous une commune bannière a pris comme signe extérieur depuis trente ans la toque blanche portant la cocarde aux couleurs nationales de la Suède. Les cérémonies fédérales qui amènent ces belles réunions sont célébrées avec un ardent patriotisme dû à la mémoire des grands événements nationaux, tels que l'anniversaire de la naissance de Gustave Wasa, de l'Union de la Suède et de la Norvège, de la mort de Gustave Adolphe, le roi chevalier et celle du roi belliqueux Charles XII, ce météore brillant qui laissa un sillon de gloire et de ruine sur son pays dont les plaies saignent encore.

L'éclat des fêtes universitaires ou nationales a été rehaussé par l'érection de la statue de ce Napoléon suédois dont le bras et l'épée menacent

encore la Russie et par le couronnement du roi Oscar II, qui n'a pas effacé le souvenir du feu roi son frère et de leur illustre mère, la fille de notre Beauharnais.

Le quatre centième anniversaire de la fondation de l'Université d'Upsal a pu voir et entendre en 1877 le corps des étudiants et de l'Union chorale, et la solennité en a été relevée encore par les étrangers d'élite qui venaient aussi saluer dans son sanctuaire le *Codex argenteus*.

L'Union chorale a de plus ses fêtes de charité. Depuis 1845 elle a donné cent beaux concerts. En outre, elle a chanté pour venir au secours de l'infortune et appliquer un baume consolateur sur les plaies des blessés du Danemark pendant les guerres de 1848 et 1864.

Les étudiants d'Upsal ont récolté en 1867, sous la direction du Dr Oscar Arpi le suffrage du public parisien et le prix de la médaille d'or décerné par les juges compétents des jeux olympiques de l'Exposition universelle dont la belle France toujours la reine, vit affluer chez elle les nations tributaires.

Leurs chants au grand Opéra ont ajouté aux représentations grandioses de l'Académie royale de musique.

Les exercices de chant de l'Union sont dirigés par un chef de son choix et les trois cents chanteurs qui la composent forment une pépinière de talents d'où sortent les premiers artistes de Suède. Les chants populaires sont variés et allient à leurs accents profonds et graves des notes légères et joyeuses. Les chants pathétiques y prennent un ton sévère et solennel inspiré des psaumes de David. Dans les marches des cortéges, c'est la patrie qui entonne ses hymnes les plus sublimes.

Tandis que l'Europe entière fait entendre et monter en ce moment sa voix douloureuse vers une mère infortunée atteinte dans la perte de son unique fils, d'une blessure incurable et profonde, je me reporte vers une autre mère qui vit au moins mourir le *Marcellus* Suédois, victime de l'amour et de son rang. Je le vois au château royal de Christiania tenant une lyre à la main, comme si dans la mort il faisait encore résonner les belles marches dont il avait doté le chant d'Upsal.

C'est le lieu de citer ici quelques hymnes patriotiques dont la grande Exposition au Trocadéro nous a donné les échos lointains, dépouillés aujourd'hui de leurs chants, mais respirant encore

une noble poésie et l'expression naïve des mœurs simples et patriarcales.

HYMNE A LA SUÈDE

Entends-nous, Svea, notre mère à tous ! Fais-nous lutter pour ton bien jusqu'à la mort ! Jamais nous ne te trahirons. Reçois-en notre serment toujours inviolable. A outrance nous défendrons le pays libre qui est encore nôtre, et chaque parcelle de l'héritage que tu laissas dans nos Sagas et dans nos chants Mais, si par la ruse, la félonie, la discorde ou la violence, tu es menacée, nous, comme jadis nos pères, nous nous confions en l'Éternel.

SÉRÉNADE

Déjà les étoiles étincellent là-haut dans le ciel. Calme est la terre. Le vent s'est assoupi doucement pour mon amie ! Et moi, je lui dis : Les songes te bercent-ils au pays lointain de tes rêveries ? Écoutes-tu ma voix ? Moi, je t'appelle ! Toi, veux-tu me suivre, me ravir, me consoler ?

SALUT AU PRINTEMPS

Joyeux comme l'oiseau à l'heure matinale, je salue le

printemps dans la fraîcheur des bois ; l'alouette m'appelle dans le bocage, la caille dans les blés, le coq de bruyère dans les sapins. Vois-tu les petits ruisseaux argentés sautiller et enlacer gaîment de leurs bras les gazons et les pierres ? Vois-tu frétiller les buissons et les rameaux ? C'est la vie, c'est la danse dans la splendeur d'un magnifique soleil de printemps.

HARMONIE

Harmonie, douce harmonie !
Viens consoler mon cœur.
Par ton pouvoir tu donnes
Un charme à la douleur.
Trahi par l'amitié,
Trahi par mes amours,
A toi seule j'ai recours
O divine harmonie.

MARCHE DALÉCARLIENNE

Courage, virilité et hommes intrépides, il y en a encore dans la vieille Suède. Force dans le bras, force dans le cœur qui s'enflamme sous l'inspiration des bardes. Des yeux bleus quelquefois y sourient dans les vallons fleuris. Nord, partie grandiose de la terre. Nord, partie des cœurs aimants. Des sons de temps reculés y retentissent encore à

travers monts et vaux, tantôt sauvages comme une tempête sur mer, tantôt doux comme une larme sur un tombeau. Ecoutez donc, écoutez amis, le chant natal centenaire. Ecoutez-le, aimez-le ; apprenez-le, et puis chantez-le vous-mêmes.

NOCES DES PAYSANS SUÉDOIS

1o *Cortége nuptial.*

Quand les clairs rayons du soleil s'élèvent sur le firmament, brillent sur la forêt, dorent la cîme des monts, le fiancé chevauche vers la ferme où sa fiancée depuis longtemps déjà l'attend dans sa parure de noces-

Mettez-vous à jouer, ménétrier, de manière à faire retentir chaque corde, afin que la nature s'accorde dans les bois, la vallée et la prairie.

Mettez-vous à la file, chers amis. Il faut aller à l'église. Tra la la, etc.

En tête, les garçons de noce, et puis les filles d'honneur mignonnes. Tra la la.

Voyez la fiancée, comme elle brille d'argent et d'or.

Et le fiancé qui sourit à sa douce petite amie.

Écoutez au loin retentir la cloche de l'église ;

Prêtez l'oreille à ses accents. Ils parlent d'un magnifique jour de noces.

2° *A l'Église.*

Le temple est orné de fleurs avec des festons de couronnes de roses ; autour de chaque colonne est tressée une guirlande de verdure.

Le cortége nuptial dans l'allée s'avance au son de l'orgue.

Le sacristain lui, conduit le chant en personne.

Sur le chemin qu'ils vont suivre tous deux, dirige-les Seigneur, par ta sagesse, et que l'un sur l'autre s'appuyant, ils soient soutenus par ta grâce.

Le couple s'arrête devant les degrés de l'autel, où le pasteur les attend, le livre à la main. Il veut bénir cette union, et nouer pour jamais ces liens sacrés. Les vieilles sanglotent et les vieux restent debout, les larmes aux yeux, les cœurs joyeux, et les filles d'honneur pensent certainement toutes : *La prochaine fois, ce sera pour moi qu'on jouera la marche nuptiale* !

3° *Chanson des souhaits*

Chantons en l'honneur des époux qui ne se quitteront plus. Tra la la. Et souhaitons-leur tous que le bonheur sème de verdure leur sentier. Tra la la...

Le fiancé est un alerte garçon. Nous lui souhaitons des champs et des prés, des chevaux et des charrues, de magnifiques forêts. La fiancée, elle, est jolie et douce. Nous

lui souhaitons des porcs et des bœufs, des garçons nombreux, grands et longs.

Tirons maintenant du fusil en l'honneur et à la gloire des heureux nouveaux mariés. Tra la la, etc.

Et souhaitons-leur à tous que le bonheur sème de verdure leur sentier. Tra la la, etc.

4o *A la ferme*

Dans la cabane du paysan on dansera. Ho ! Ho !

Le ménétrier sur le tonneau joue au moins pour deux. Ho ! Ho !

Les jeunes filles sautent légèrement sur la pointe des pieds ! Ho ! Ho !

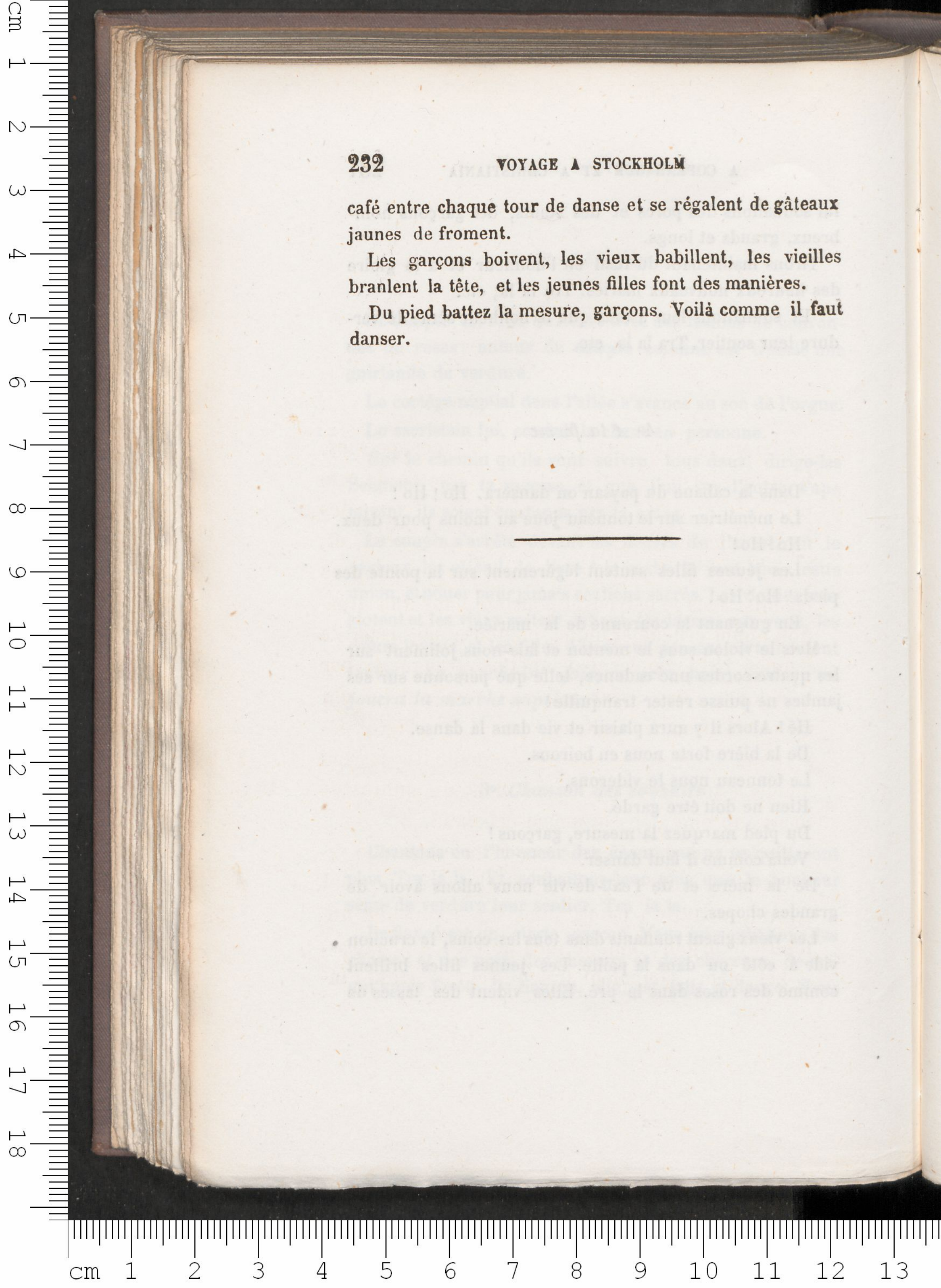
En guignant la couronne de la mariée.

Mets le violon sous le menton et fais-nous joliment sur les quatre cordes une cadence, telle que personne sur ses jambes ne puisse rester tranquille !

Hé ! Alors il y aura plaisir et vie dans la danse.
De la bière forte nous en boirons.
Le tonneau nous le viderons,
Rien ne doit être gardé.
Du pied marquez la mesure, garçons !
Voilà comme il faut danser.

De la bière et de l'eau-de-vie nous allons avoir de grandes chopes.

Les vieux gisent ronflants dans tous les coins, le cruchon vide à côté ou dans la paille. Les jeunes filles brillent comme des roses dans le pré. Elles vident des tasses de



café entre chaque tour de danse et se régalent de gâteaux jaunes de froment.

Les garçons boivent, les vieux babillent, les vieilles branlent la tête, et les jeunes filles font des manières.

Du pied battez la mesure, garçons. Voilà comme il faut danser.

CONCLUSION

J'avais terminé mon voyage et mes poésies, fruits des loisirs que m'avait faits la guerre. Je rentrais en juin 1871, dans mon pays écrasé par des masses d'ennemis, mutilé dans ses provinces, et, pour comble d'horreur, déchiré par ses propres enfants. Mais je le trouvai pourtant dans une situation moins cruelle et moins honteuse que celle de l'année 1814, où les bayonnettes étrangères, par la volonté d'une *sainte alliance*, non par le vœu du peuple français, avaient ramené les princes déserteurs d'un frère infortuné, dont ils eussent adouci le sort en le partageant dans un embrassement suprême sous le même échafaud.

Je rentrais dans cette chère France, prête à recouvrer ses forces élastiques et vives sur son sol fécond, qu'avait à peine, dans son occupation militaire d'un jour, foulé le pied de l'Attila prussien.

Les plaies saignaient fraîches et ouvertes ; l'in-

cendie fumait encore, allumé par des mains parricides; mais l'or du vaincu opprimé chassait le vainqueur gorgé, puis étonné, confondu du patriotisme de son ennemi et de ses ressources incroyables.

Le tombeau allait se refermer sous l'effort unanime et spontané des vrais Français séparés de l'ivraie et de l'écume impure. La France respirait déjà sous le sage dépositaire du pouvoir, qui n'avait point désespéré de la patrie, digne de ce général romain qui ne désespéra pas du salut de Rome après la bataille de Cannes. M. Thiers est le type français du courage civil. Quand un Brennus prussien nous posait le pied sur la gorge, et nous écrasant du poids d'une rançon formidable s'écriait comme l'antique : *vœ victis*, malheur aux vaincus, moi-même dès mon retour j'admirais et partageais le dévouement de toute la France, riches et pauvres apportant sur l'autel de la patrie son riche tribut ou son denier pour la délivrer de l'odieux contact d'un implacable créancier.

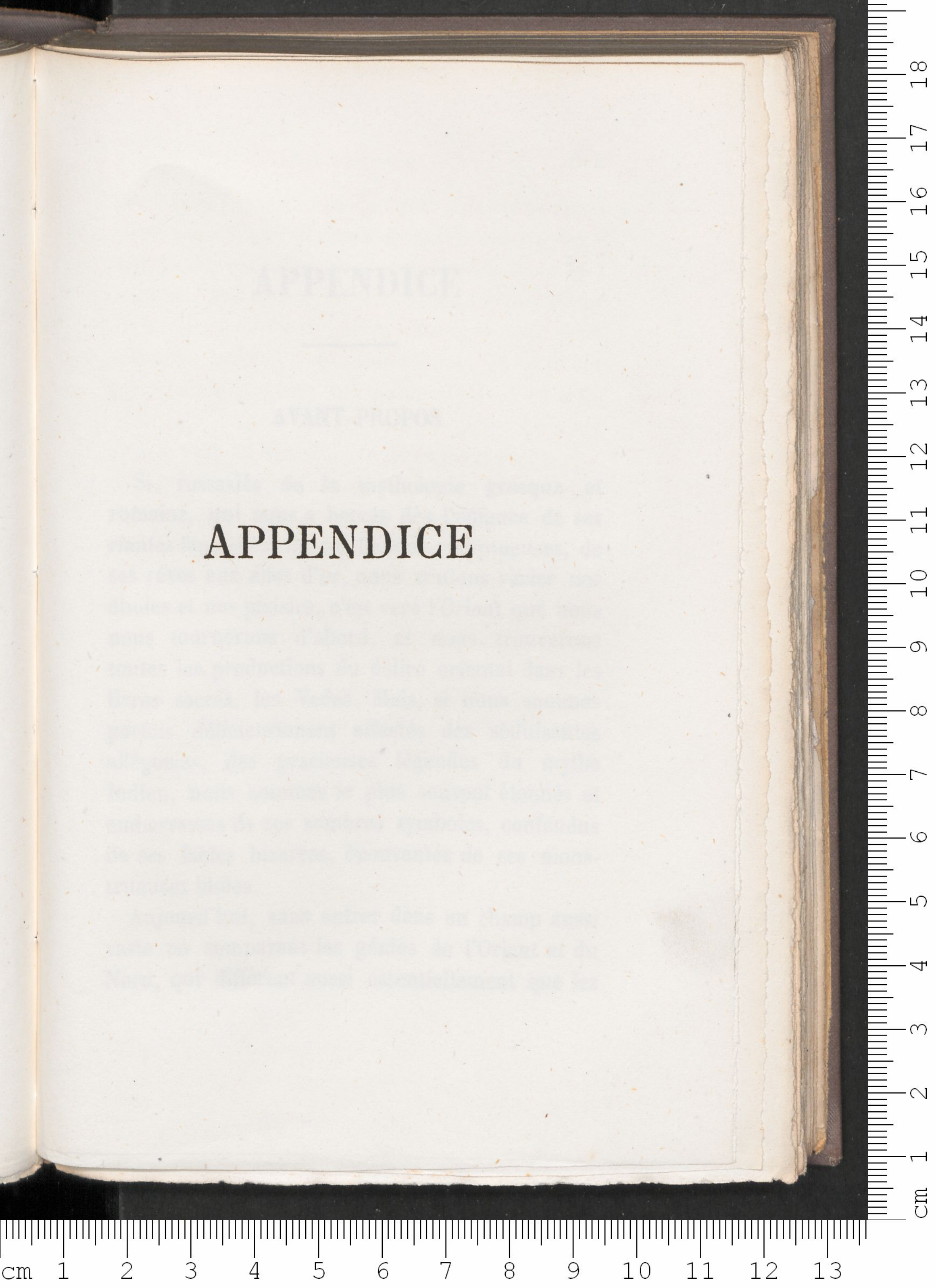
Chaque citoyen courait fermer cette première blessure, la dette des cinq milliards !

Cette belle France se relevait peu à peu, et sous une souveraineté légitime accomplissait le miracle de sa résurrection.

J'étais rentré dans ce Paris encore plus splendide au milieu des ruines que les autres capitales même les plus florissantes. Le Louvre était debout avec ses chefs-d'œuvre, l'Institut avait échappé aux turbines de pétrole déjà préparées dans ses cours, comme si la science et son académie permanente, même alors pendant la crise, dans ses séances hebdomadaires, en eussent protégé les approches et repoussé loin du sanctuaire les tentatives impuissantes d'une barbarie moderne et d'un second moyen âge.

Il est doux de revoir les murs de sa patrie !

CORNEILLE, *Sertorius*, acte 3, Sc. 2.



APPENDICE

APPENDICE

AVANT-PROPOS

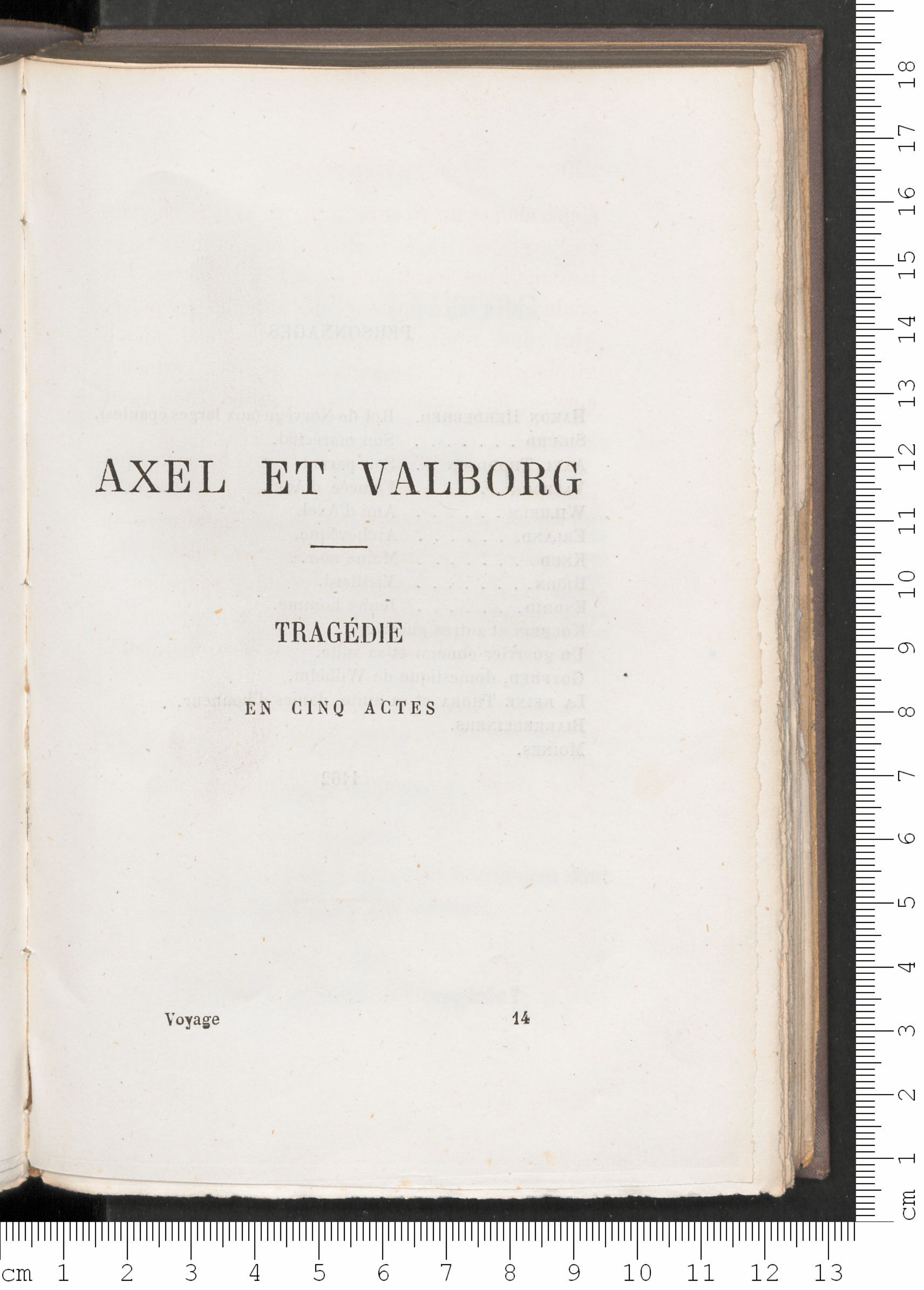
Si, rassasiés de la mythologie grecque et romaine, qui nous a bercés dès l'enfance de ses riantes fantaisies, de ses fictions voluptueuses, de ses rêves aux ailes d'or, nous voulons varier nos études et nos plaisirs, c'est vers l'Orient que nous nous tournerons d'abord, et nous trouverons toutes les productions du délire oriental dans les livres sacrés, les Vedas. Mais, si nous sommes parfois délicieusement affectés des séduisantes allégories, des gracieuses légendes du mythe Indien, nous sommes le plus souvent étonnés et embarrassés de ses sombres symboles, confondus de ses fables bizarres, épouvantés de ses monstrueuses idoles.

Aujourd'hui, sans entrer dans un champ aussi vaste en comparant les génies de l'Orient et du Nord, qui diffèrent aussi essentiellement que les

cieux mêmes du Nord et de l'Orient, j'ai cherché à côtoyer des rivages hérissés d'écueils mais recélant aussi des trésors de coraux et de perles. J'ai voulu offrir aux amateurs des antiques légendes, dans une esquisse rapide, un tableau même incolore de quelques-uns des poèmes germaniques et leur procurer des sensations neuves et exquises.

L'œuvre du poète danois contemporain que nous eûmes le bonheur d'entrevoir lui-même dans un premier voyage en Danemark, m'a paru la plus propre à montrer dans *Axel et Valborg* (1), un reflet de ces amours naïves qui rappellent à une grande distance, sous quelques rapports, le drame tendre et douloureux de Roméo et Juliette.

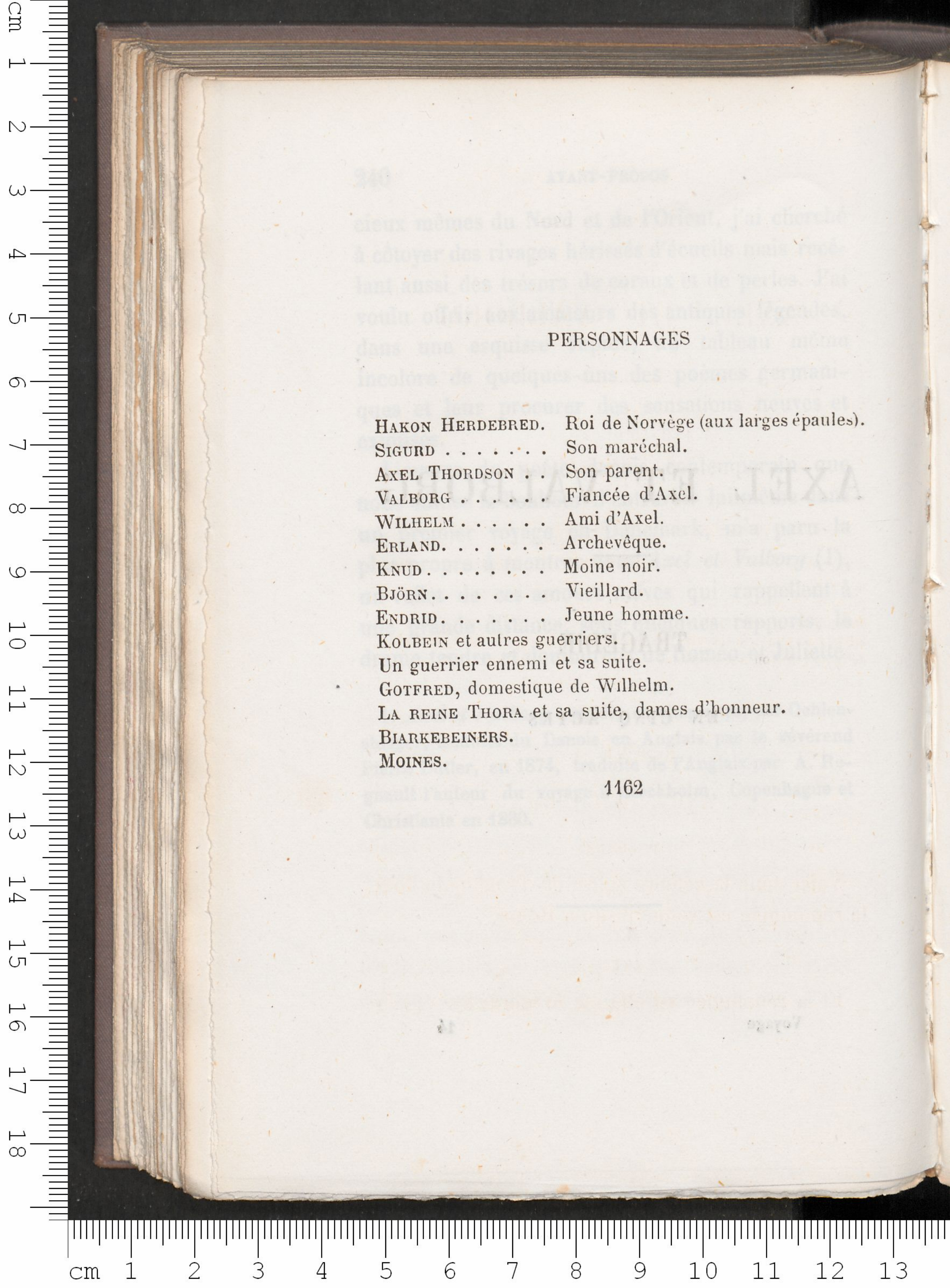
1. *Axel et Valborg* tragédie en cinq actes, par Oehlenshlager, traduite du Danois en Anglais par le révérend Pierce Butler, en 1874, traduite de l'Anglais par A. Regnault l'auteur du voyage à Stockholm, Copenhague et Christiania en 1880.



AXEL ET VALBORG

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES



PERSONNAGES

HAKON HERDEBRED.	Roi de Norvège (aux larges épaules).
SIGURD	Son maréchal.
AXEL THORDSON . .	Son parent.
VALBORG	Fiancée d'Axel.
WILHELM	Ami d'Axel.
ERLAND.	Archevêque.
KNUD	Moine noir.
BJÖRN	Vieillard.
ENDRID	Jeune homme.

KOLBEIN et autres guerriers.

Un guerrier ennemi et sa suite.

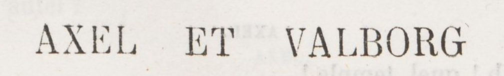
GOTFRED, domestique de Wilhelm.

LA REINE THORA et sa suite, dames d'honneur.

BIARKEBEINERS.

MOINES.

1162



AXEL ET VALBORG

ACTE PREMIER

La scène se passe dans l'église du Christ à Nidaros. — Des deux côtés sont des tombes dans des niches ; au milieu de la nef se trouve celle d'Harold Gille. — Sur le devant, deux colonnes massives soutiennent la voûte. — A gauche trois croix ; celle du milieu porte un monogramme XX entouré d'une couronne de myosotis. — Dans le fond on aperçoit le grand autel, sur l'autel une châsse d'or illuminée par les vitraux du chœur à travers lesquels brille le soleil. — Dans le milieu de la nef, on voit une couronne.

SCÈNE I

AXEL, WILHELM

WILHELM.

Voici donc la célèbre église de Trondhjem dont la renommée est venue jusqu'à Rome.

AXEL.

Et la renommée a-t-elle été exagérée ?

WILHELM.

Oh ! non.

AXEL.

Ah ! quel temple !

WILHELM.

Vaste et puissant vaisseau qui rappelle la plaine de Dovre.

AXEL.

Ici règne un silence imposant qui porte au recueillement une âme paisible.

WILHELM.

Quelle vue splendide en regardant de la nef vers l'autel !

AXEL (une musique sacrée se fait entendre au fond de l'église).

On entend la messe dans l'enceinte du chœur. Écoute le son des matines sous les voûtes en ogive de l'église. Les torches des lustres de bronze jettent leurs faibles rayons sous ces dômes majestueux ; c'est comme une lueur d'espoir dans une âme en peine ! Quel spectacle ! vois les premiers rayons du jour paraître à travers les vitraux colorés. Tout te salue, glorieux soleil levant, tu éveilles chaque souvenir de mon enfance.

WILHELM.

Mais que peut être ce coffre d'or au-dessus de l'autel ?

AXEL.

C'est la châsse de saint Olaf ?

WILHELM.

Ah ! c'est là la châsse de saint Olaf.

AXEL.

Là sont conservées les reliques sacrées du saint de Norvège.

WILHELM.

Y a-t-il encore sa barbe et ses ongles coupés de temps à autre par es rois ?

AXEL.

Non ; Harold le Résolu regarda comme une impiété de troubler ses restes dans sa dernière demeure. Il fit donc jeter dans la mer les clés de la châsse d'Olaf pour que sa noble poussière pût dormir en paix.

WILHELM (regardant les colonnes).

Ah ! par saint Innocent, quels rocs puissants que ces colonnes ! elles ont une épine dorsale et des

épaules plus larges que les nôtres ; elles seront encore debout comme des tours, quand nos membres fatigués seront depuis longtemps gisants dans la poussière ! Mais que peuvent signifier ces trois croix ?

AXEL.

Allons Wilhelm, voyons cette autre colonne.

WILHELM.

Mais, dis-moi d'abord que signifient ces croix.

AXEL.

Elles marquent la hauteur de Harold le Résolu, d'Olaf le tranquille et du roi Magnus. Mais allons voir l'autre colonne.

WILHELM.

Que veux-tu y regarder ?

AXEL.

Une plus petite image, beaucoup moins élevée, non pas de la hauteur d'un géant, mais pas plus haute que la taille d'une fille de quinze ans, non taillée dans la pierre, mais marquée légèrement en faibles traits sur l'enveloppe de bois.

WILHELM.

De la taille de ta Valborg.

AXEL.

Attends un peu ; laisse-moi redoubler mon plaisir par le retard.

WILHELM.

Quand l'as-tu donc gravée ?

AXEL.

Il y a cinq ans, lorsque j'entrai dans cette église pour prier Dieu, et que je dis un éternel adieu à mon amour et à ma patrie. La mère de la jeune Valborg venait de mourir, et Valborg fut mise au couvent pour apprendre à broder et à lire. Elle n'avait alors que quinze ans ; mais, ô mon frère ! son âme déjà mûre souriait avec une douceur évangélique dans ses yeux d'un bleu céleste. Je vins ici, c'était à l'aurore. La veille, le roi Eistein avait été arrêté et lâchement massacré. L'horreur de ce meurtre m'éloigna de Norvège. Ses fils se livrèrent entre eux une guerre cruelle ; le pays en proie au carnage fut inondé de sang tandis que mon cœur brûlait de tous les feux de l'amour. Je priai Dieu d'apaiser cette flamme innocente en soi,

mais criminelle à l'égard d'une parente. Je priai, et alors je vis de loin s'ouvrir doucement la porte du cloître par où les jeunes filles du couvent sortirent pour entendre la messe. Je m'étonnai de cette apparition, car c'était l'aube du matin. Ah! parmi elles était une novice qu'un voile jaloux n'enveloppait pas encore. Une robe noire serrait sa taille délicate et frêle; sa chevelure flottait négligemment en tresses de soie sur ses épaules blanches comme la neige. Elle ne me vit pas, Wilhelm; elle s'agenouilla devant ce tombeau même, celui de sa propre mère, et pieusement elle leva ses bras arrondis et joignit ses mains de lys. Elle pria en ces termes : « O! ciel, apaise mon amour. O! ma mère, fortifie la vertu de ta fille! » Alors moi, j'oubliai saint Olaf, tous les saints, le ciel lui-même, car le ciel se révélait à mes yeux dans Valborg. L'aveu de mon amour n'avait encore jamais passé mes lèvres. Enfants, nous nous étions appelés mari et femme. C'était en plaisantant parce que l'aimable fille dans son enfance m'était déjà chère. Puis, je m'approchai d'elle, le cœur enflammé mais animé aussi d'un généreux courage, et alors les périls me semblaient tous passés. Mon destin était gisant comme un dragon à mes pieds. Brave comme saint Michel, je le tenais écrasé et je

frappai de ma lance le monstre abattu, pendant que mon affection, comme les ailes de l'archange, s'élevait vers les cieux. C'est ainsi que je parus devant ma Valborg chérie. J'enlaçai hardiment de mon bras gauche sa forme gracieuse, tandis que de ma main droite je tirai mon épée et jurai par tous les saints que la belle Valborg sera la fiancée d'Axel Thordson sur la terre, ou autrement dans les cieux, là-haut.

WILHELM.

Qu'il en soit ainsi, mon brave frère !

AXEL.

Ah ! alors, je vis trembler Valborg qui me dit : « que jures-tu mon Axel ? Ne sais-tu point qu'un amour comme le nôtre offense la religion ? Ne sommes-nous pas parents ? L'Église ne défend-elle point de tels mariages ? Nos mères n'ont-elles point prié sérieusement sur leurs lits de mort pour que nous étouffions cet amour ? N'ont-elles point prédit que misère et ruine seules nous attendaient si nous devions agir en rien contre leur conseil ? Axel, regarde nos mères sur leurs tombeaux. Comme elles penchent douloureusement leurs têtes et pleurent avec la plus tendre pitié sur nous deux,

gémissant sur la cruelle destinée de leurs enfants! » Alors je gravai nos initiales sur la colonne là-bas, et jurai de nouveau. Aujourd'hui, je reviens confiant dans ma patrie avec une dispense du pape.

WILHELM.

Tu es heureux d'avoir en ta possession ce qui te manquait. Mais allons, voyons les lettres que tu as tracées.

AXEL.

Oui, ce sera l'augure de ma destinée (Il passe devant la colonne et découvre la guirlande de fleurs). O! Wilhelm, Wilhelm! Valborg m'est fidèle. Le ciel n'a pas la pureté de ces fleurs chéries (Il embrasse son ami).

WILHELM.

Heureux homme, d'aimer et d'être aimé!

AXEL.

Camarade, prends patience, je t'en prie, que cette faiblesse de l'amour ne te lasse point. Bientôt, bientôt, la plus brillante joie de la vie luira sur Axel avec Valborg et son noble frère Wilhelm. Tu es venu avec moi en Norvège pour contempler ici notre nature du Nord. Tu la verras dans toute sa beauté. L'amour en est une partie. C'est l'estime

et le respect pour la femme, Wilhelm. Les chevaliers du midi l'ont appris des guerriers du Nord. Si tu veux aussi connaître l'esprit et la vie de ces climats, commence donc avec notre amour.

WILHELM.

Savoure ton amour, bon Axel ! Rêve heureux ces doux rêves. Tu as choisi un brave allemand pour ton ami, et dans son cœur tu ne manqueras jamais de trouver la sympathie dans la joie comme dans la douleur.

AXEL.

J'y compte. Quand les armées d'Odin se séparèrent, il leur resta encore dans la langue et le caractère assez pour prouver leur commune origine. Aussi le Goth et le Germain doivent être toujours amis.

WILHELM.

Dans l'armée de Henri tu t'es montré aussi brave chevalier qu'aujourd'hui amant fidèle ; mais je te laisse ainsi, seul avec ton amour pendant que j'irai à bord du vaisseau, donner des ordres.

AXEL.

Vraiment je devrais moi-même.....

WILHELM.

Non, non, tu es excusé. Laisse-moi ce soin; merci de m'avoir montré cette superbe église. Sur le banc, plus loin, tu trouveras un bâton de pèlerin; auprès est le manteau pour t'en couvrir et revoir Valborg. Et maintenant, Axel, je te souhaite toute sorte de bonheur. Viens me retrouver à bord quand tu le voudras.

AXEL.

Je te conduirai vers le roi, aussitôt que...

WILHELM.

D'abord, je veux saluer l'évêque; mais ceci n'est pas si pressé que l'amour (il sort).

AXEL.

Brave Wilhelm, sincère et honnête cœur, mon ami d'élite, mon vrai camarade. Le rayon de la joie brille aujourd'hui en mon cœur, comme celui du soleil à travers les voûtes de l'église. Mais quelle ombre vient obscurcir ma gloire du matin? Ah! le moine noir Knud! Je le connais bien. C'est le même regard louche, le même sourire faux sur ses lèvres comme il y a cinq ans. Si je pouvais l'éviter. Mais non, il m'a déjà aperçu. S'il allait

rester jusqu'à l'arrivée de ma Valborg. Oiseau de mauvais augure, faut-il que ce soit toi que je rencontre ici le premier. Ah ! le sinistre présage !

SCÈNE II

AXEL, KNUD.

KNUD (venant).

Ah sainte Vierge ! quoi, quoi ! Vois-je bien clair ? Quoi ! Axel Thorsdson ! Axel dans notre pays ! Mes yeux ne se trompent-ils pas ?

AXEL.

Non, vos yeux voient bien et juste, mon révérend père ! Axel est ici. O paix de Dieu ! comment se porte le frère Knud ?

KNUD.

Dieu te bénisse, Axel, pour ce salut bienveillant ! Comment allons-nous ? à la manière des prêtres, du cloître à l'église et de l'église au cloître, et enfin, du cloître un pas de plus à la tombe. Telle est la vie du moine. Mais, mon cher fils, comment es-tu

toi-même ? Bien, très bien ! comme tu es devenu fort et vigoureux ! Où as-tu voyagé ? qu'as-tu fait ? Un jeune homme qui roule verra plus en un an, que tous les moines ensemble dans leur vie. Mais que dois-je penser de ton retour ? (Il observe attentivement Axel).

AXEL.

Êtes-vous surpris, mon père, qu'un homme du Nord désire revoir sa patrie?

KNUD.

Pourquoi tu l'as quittée, j'en connais bien la cause. Oui, tous les moines et moi, nous eûmes un juste sujet de louer une si pieuse résolution dans un cœur de jeune homme. Par l'absence, tu voulais essayer de surmonter ta passion coupable pour la belle Valborg. Ce fut très-bien à toi, très-bien vraiment. Mais ton retour en Norvège mon cher fils? Il est vrai que cinq années se sont écoulées. L'on peut en cinq années oublier ; je le sais. Là-bas sur les terres de Rome il y a de charmantes femmes aussi blanches que le lys, épanouies comme la rose, douces comme la tourterelle et brûlantes comme la flamme. La beauté pâle du Nord s'oublie en ce climat. N'est-il pas vrai, mon fils?

AXEL.

Cela peut être.

KNUD.

Oui, oui, et il en est ainsi de toi, je gage. C'est méritoire à toi, car c'était un péché mortel que ton jeune cœur alors s'exposait à commettre.

AXEL.

Comment est Valborg ?

KNUD.

Bien, comme les jeunes filles en général ; elle a grandi en piété, en sagesse, en beauté.

AXEL.

C'est ce qu'elle était quand je quittai le pays.

KNUD.

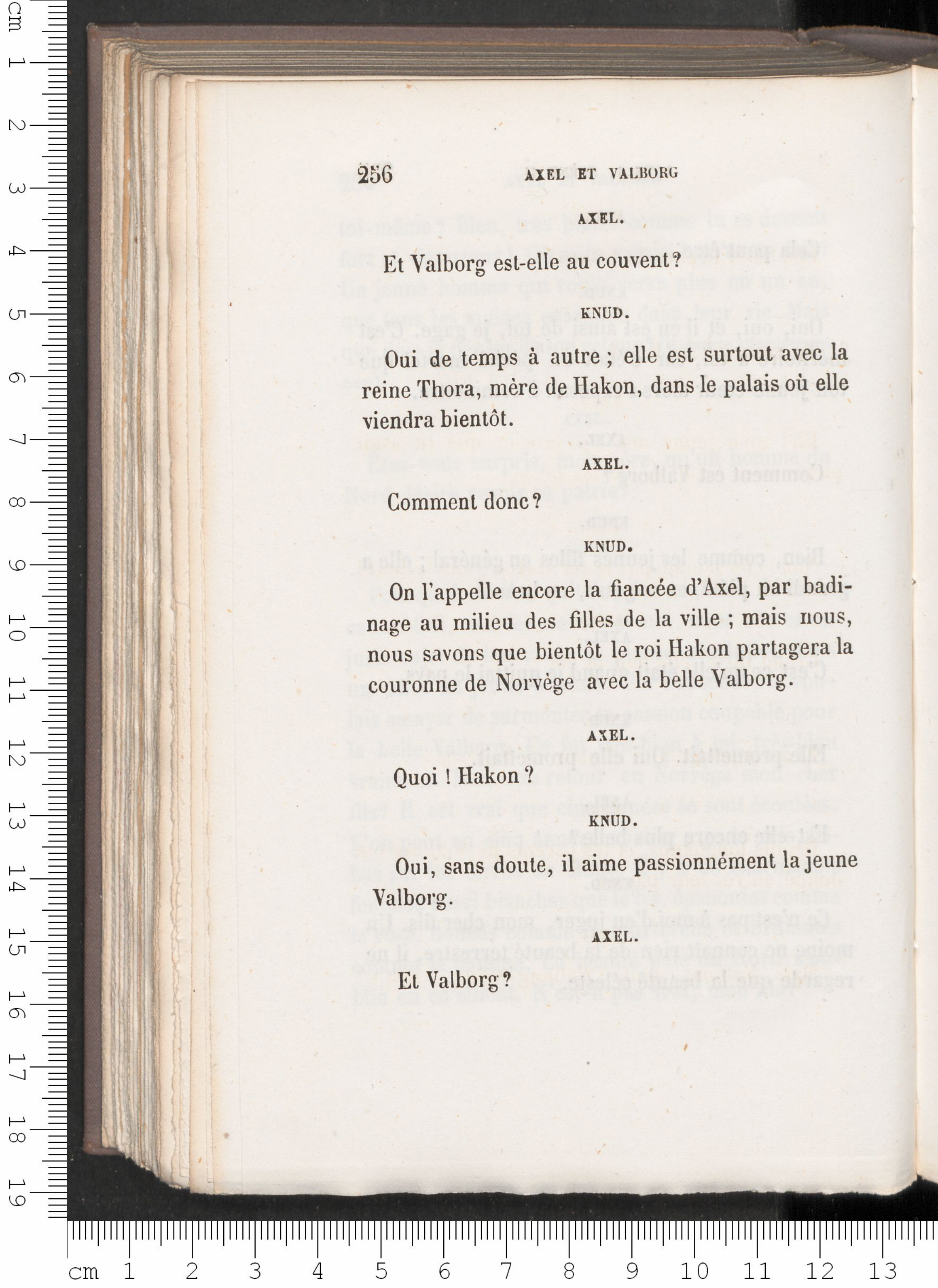
Elle promettait. Oui elle promettait.

AXEL.

Est-elle encore plus belle ?

KNUD.

Ce n'est pas à moi d'en juger, mon cher fils. Un moine ne connaît rien de la beauté terrestre, il ne regarde que la beauté céleste.



AXEL.

Et Valborg est-elle au couvent ?

KNUD.

Oui de temps à autre ; elle est surtout avec la reine Thora, mère de Hakon, dans le palais où elle viendra bientôt.

AXEL.

Comment donc ?

KNUD.

On l'appelle encore la fiancée d'Axel, par badinage au milieu des filles de la ville ; mais nous, nous savons que bientôt le roi Hakon partagera la couronne de Norvège avec la belle Valborg.

AXEL.

Quoi ! Hakon ?

KNUD.

Oui, sans doute, il aime passionnément la jeune Valborg.

AXEL.

Et Valborg ?

KNUD.

Elle aussi le paie de retour.

AXEL.

Tu mens, frère Knud.

KNUD.

Eh! mon jeune ami, je croyais que tu avais pieusement triomphé de tes péchés.

AXEL.

Non! elle n'aime pas le roi Hakon; elle le hait!

KNUD.

Grand Dieu! elle hait le roi?

AXEL.

Et a-t-il prétendu à la main de Valborg?

KNUD.

Depuis longtemps, et les parents de Valborg ont donné au roi leur parole.

AXEL.

Mais, Valborg, moine, Valborg a dit: « non »?

KNUD.

Elevée dans la piété chétienne, elle sait que l'obéissance est le premier ornement de son sexe.

AXEL.

Non, c'est faux, moine, par toutes les étoiles du ciel, Valborg épouse d'Hakon! mais elle est la fiancée d'Axel.

KNUD.

Et penses-tu commettre un crime si abominable?

AXEL.

Oui, elle sera ma fiancée légitime, par Dieu et selon mon cœur.

KNUD.

Mais comment?

AXEL.

Le roi et moi-même, nous devons en parler. A toi je ne dois aucun compte; Valborg est à moi en dépit de tous les diables et de tous les moines (Il sort).

KNUD.

C'est une cause importante, très-intéressante

pour moi, une cause ecclésiastique, dont l'archevêque ne voudra point se mêler. Un jour il fut lui-même amoureux, le vieux fou ! Ainsi frère Knud ! il semble qu'Axel ne renoncera pas volontiers à sa Valborg. Dans l'ardeur de sa passion, il a oublié que je ne veux pas perdre un moment pour révéler le tout au roi. Erland est vieux et infirme, il faudra bientôt songer à un autre archevêque. C'est un poste important dans des temps comme ceux-ci. Le roi de Norvége a sans doute besoin d'un homme sage et ferme, qui par ses actions ait montré du dévouement. Courage, frère Knud ! voici une belle occasion. Comment un royal amant peut-il assez récompenser l'ami qui lui fera posséder celle qu'il désire ? Bonne nouvelle tout à fait importante pour moi (Il sort).

SCÉNE III

(Axel revient enveloppé d'un manteau de pélerin, fermé avec des coquilles. Il tient à la main un bâton blanc et un chapeau à larges bords).

AXEL (Seul).

Va, hâte-toi, s'il te plaît de porter cette bonne

nouvelle à Hakon. Je te suivrai bientôt. Lui ! aimer Valborg ! le roi aimer ma Valborg ! n'importe ! elle m'aime. Et comment le sais-tu ? où as-tu appris que Valborg t'aime, toi ? Il est vrai que Valborg est une jeune fille, et le sort d'une femme est la faiblesse. O honte ! Axel un pécheur, douter de la vertu d'un ange. Mais les filles aiment à briller. O Axel, ô Axel ! quand elle s'agenouilla ici devant son Dieu, le cœur rempli d'un saint amour, était-ce un rayon terrestre qui étincelait dans ses yeux de pureté ? Ah ! le temps change tout, il ruine jusqu'aux pyramides du désert et fait encore plus. Amour, non tu n'es pas une passion saine et innocente ; car tu réveilles le soupçon et la crainte dans les cœurs. Cinq années ! Moi aussi j'ai changé pendant ce temps, mais je n'ai rien perdu, et je suis devenu un guerrier. Mon œil est plus calme mais plus perçant qu'il n'était. Mon menton est couvert d'une barbe épaisse et noire ; mon épée dans cet intervalle ne s'est pas rouillée dans le fourreau, mes actions ont conquis l'éloge de mon chef Henri le Lion. Pour lui je porte mainte cicatrice sur ma poitrine et mes épaules. Si je fus jugé digne de l'amour de Valborg, comme enfant, combien plus j'en suis digne comme homme ! qu'est-ce qu'une femme aime mieux qu'un caractère

viril (Ses regards tombent sur la guirlande de fleurs)? Ah! fleurs chéries, comme le jour radieux de mai, courbé en arc sur l'azur des cieux, vous illuminerez le chagrin dans mon cœur. Voilà la reine Thora qui revient des matines avec ses femmes. Maintenant, à moi ! sous le déguisement d'un sage blanchi par l'âge je vais observer mon destin. Si Valborg me manque, je m'enfuirai comme l'éclair, aussi vite que je suis venu, pour rentrer dans l'armée de Henri, et là quelque lame ennemie d'un Vende m'apportera la mort si désirée ; ou si le païen m'offre comme captif à son Radegast, à son Svantevit, à son Provo ou au cruel Siva, que m'importe? Je serais tombé ici en sacrifice immolé à une déesse chrétienne plus cruelle (Il s'éloigne, la reine traverse l'église avec ses femmes et sa suite deux à deux. Valborg vient dans le dernier rang et dit à sa compagne) : Continue, Swanwhite. Laisse-moi seule m'arrêter ici, pour prier selon ma coutume de chaque jour, d'abord au tombeau de mon père et à celui de ma mère. Je te suivrai bientôt (La suite de la reine s'éloigne, Valborg s'agenouille devant la tombe de ses père et mère).

SCÈNE IV

AXEL, VALBORG

(Axel qui est revenu dans son déguisement s'agenouille à une petite distance).

AXEL.

O ciel ! c'est Valborg. Je la reconnais à peine. Comme elle a grandi! quelle majesté! le bouton de rose s'est de plus en plus épanoui. Ah ! qu'elle est charmante ! C'est encore le même air. Oh ! non. La rougeur de la rose a fait place au lys pâli de la douleur. Cependant je tremblais de voir sur son visage l'éclat de la gaîté.

VALBORG (Elle se lève et regarde autour d'elle).

Je suis seule excepté ce pélerin âgé, agenouillé plus loin (Elle marche vers la colonne où sont les initiales, enlève la couronne et met à sa place une fraîche guirlande). Je te donne mon salut du matin, ô mon amour !

AXEL.

O ciel !

VALBORG (Observe Axel).

Comme ce vieillard prie avec dévotion !

AXEL.

Je te rends grâce, ô Père divin!

VALBORG.

Comme sa joie est bénie, le vénérable vieillard! son saint pélerinage est fini à présent, son cœur est soulagé d'un grand poids; maintenant il se tient pur et innocent devant ce tombeau qui s'ouvre pour lui comme l'embrassement d'un ami. O Dieu de bonté! que le cours de la vie est étrange sur cette terre! souvent, comme le vieillard jouit de la joie d'un enfant, quand le cœur du jeune doit languir dans un sombre chagrin sans espoir (Elle marche vers Axel qui se lève). Salut, bénédiction pour toi, ô mon pieux pélerin!

AXEL.

Mille grâces vous sont dues, belle Lady Valborg.

VALBORG.

Tu me connais?

AXEL.

Je voyageais vers Nidaros, en partie pour me rendre à la châsse de saint Olaf, en partie pour vous apporter une lettre et un salut de la Germanie que je traversais. J'ai visité votre cousine Helfred

à Immersborg, et elle me prédit que j'aurais un accueil gracieux pour ce joyeux message.

VALBORG.

Je ne suis connue dans ce vaste univers que de Lady Helfred, ma fidèle et sincère amie. Mais venant de si loin, quelles nouvelles nous apportes-tu?

AXEL.

La dame a un frère.

VALBORG (rougissant).

Axel Thorsdson?

AXEL (A part).

O! pâles fleurs, vous vous changez en roses (Haut). Oui, belle dame, Axel Thorsdson, un brave guerrier, mais affligé en apparence. Je le rencontrai en Saxe, dans le camp de Henri. A peine eut-il appris que je me dirigeais vers la Norvège qu'il me confia cette lettre, et me chargea de la remettre en vos mains mèmes.

VALBORG (elle jette un regard timide à travers l'église et, quand elle s'est assurée qu'elle est seule avec l'étranger, elle prend la lettre).

Vieillard, tu m'apportes un message de joie.

AXEL.

Moi ! puisse Dieu dans le ciel te bénir pour cela !

VALBORG.

Tu prends intérêt au sort d'Axel ?

AXEL.

Aussi bien qu'au sort de Valborg. Mais lisez la lettre ?

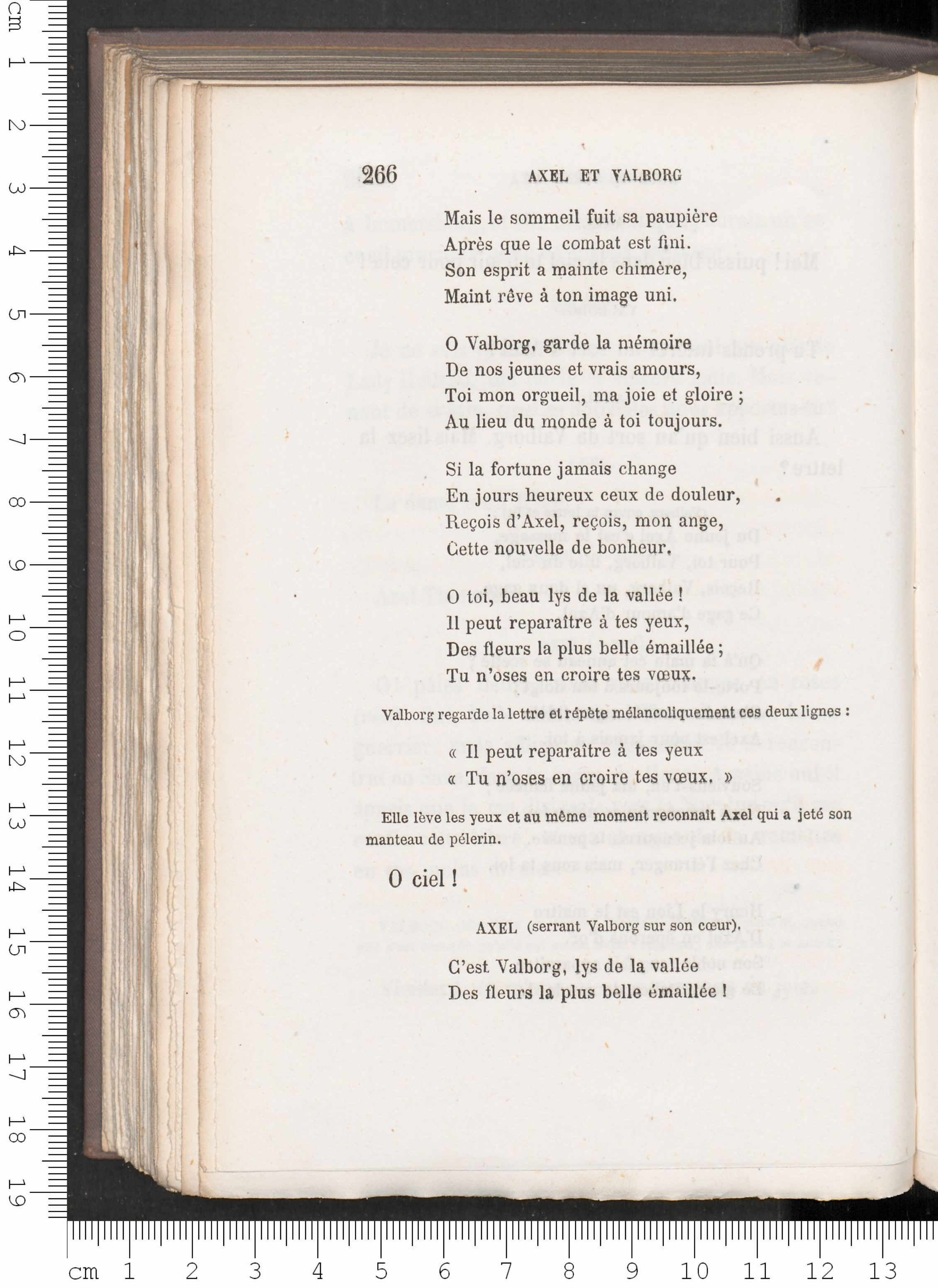
(Valborg ouvre la lettre et lit) :

Du jeune Axel c'est le message,
Pour toi, Valborg, fille du ciel,
Reçois, Valborg, un si doux gage,
Ce gage d'amour d'Axel.

Qu'à ta main cet anneau se scelle ;
Porte-le toujours à ton doigt ;
C'est du cœur le signe fidèle
Axel est pour jamais à toi.

Souviens-t'en, ma jeune fiancée ;
Nous échangeâmes notre foi,
Au loin je nourris ta pensée.
Chez l'étranger, mais sous ta loi.

Henry le Lion est le maître
D'Axel en éperons d'or.
Son noble rang fait apparaître
Le glaive italien de son lord.



Mais le sommeil fuit sa paupière
Après que le combat est fini.
Son esprit a mainte chimère,
Maint rêve à ton image uni.

O Valborg, garde la mémoire
De nos jeunes et vrais amours,
Toi mon orgueil, ma joie et gloire ;
Au lieu du monde à toi toujours.

Si la fortune jamais change
En jours heureux ceux de douleur,
Reçois d'Axel, reçois, mon ange,
Cette nouvelle de bonheur.

O toi, beau lys de la vallée !
Il peut reparaître à tes yeux,
Des fleurs la plus belle émaillée ;
Tu n'oses en croire tes vœux.

Valborg regarde la lettre et répète mélancoliquement ces deux lignes :

« Il peut reparaître à tes yeux
« Tu n'oses en croire tes vœux. »

Elle lève les yeux et au même moment reconnait Axel qui a jeté son manteau de pélerin.

O ciel !

AXEL (serrant Valborg sur son cœur).

C'est Valborg, lys de la vallée
Des fleurs la plus belle émaillée !

VALBORG.

Axel !

AXEL.

Valborg !

VALBORG.

Jésus ! Marie ! Est-ce toi-même ?

AXEL.

Oh ! non, ce n'est pas Axel ; car Axel était un adolescent triste et silencieux ! mais aujourd'hui tes bras blancs comme la neige enlacent le plus fortuné et le plus brillant des chevaliers.

VALBORG.

Mon Axel, est-ce possible ?

AXEL.

Fille charmante, tout est possible aux cœurs fidèles. Oui, ton pélerin a réussi en tout. Il est en pleine carrière, et non près de sa tombe, rendant grâces à Dieu de toutes ses faveurs. J'avais juré de ne jamais revenir que l'Église ne m'eût accordé le droit légitime d'aimer. Tiens, voici la dispense du Saint-Père. A présent ma Valborg, nous pouvons nous aimer sans crime. Ce titre pré-

cieux, je le porte sur mon cœur, dans une enveloppe de soie. Ce parchemin jaune est une lettre du ciel ! Tiens, lis ! « Adrianus, Episcopus, servus servorum dei.. » Ah ! je l'oubliais, elle est en latin... Mais elle me permet de revenir à mes amours. Le digne vieillard me l'a juré ; et à présent, toi aussi, de grâce, idole de mon cœur, jure sur cette large pierre sous laquelle repose la cendre de notre ancêtre Harold-Gille, que toi en ce jour, tu vas t'agenouiller devant cet autel avec Axel ton fiancé.

VALBORG.

O ! mon Axel, tu ne sais point que le roi.....

AXEL.

Je sais tout, oui tout. Je t'aime, et toi?

VALBORG.

Moi, j'aime Axel.

AXEL.

Oh ! douce musique, éloquence du ciel ! Dis-le encore, encore une fois, charmante et blanche colombe. Je n'avais pas entendu la première fois ce qu'avaient dit tes lèvres de rose.

VALBORG.

Valborg aime Axel !....

AXEL.

L'avez-vous entendu, vous murailles, vous arceaux élevés, autels du Seigneur ? Valborg aime Axel ! A présent, la mort seule peut te séparer de lui. Valborg, viens, laisse-moi mettre cette bague à ton doigt (il la laisse tomber).

VALBORG.

O ciel !...

AXEL.

Elle a roulé dans une crevasse.

VALBORG.

Elle est tombée dans la tombe de Harold-Gille.

AXEL.

Elle sera dix fois mieux placée à chacun de tes doigts effilés, blancs comme l'albâtre, que dans ce tombeau. Ces cheveux seront ornés de perles. La riche soie brodée de roses et de lys enfermera le sein et les petits pieds délicats de ma Valborg, ils seront emprisonnés dans des souliers à boucles d'argent. La traîne de son manteau d'écarlate sera soutenue par des pages, quand, femme d'Axel, tu marcheras de ta cour à l'église. Assez

de dépouilles d'or sont tombées des idoles des Vendes au pouvoir de ton fidèle chevalier. Tu fus mon bouclier toi, ma belle Valborg.

VALBORG.

O mon Axel chéri, quel changement merveilleux s'est fait en toi ! Ton cœur seulement et ton amour sont les mêmes. Je puis à peine distinguer ton petit air espiègle d'autrefois caché maintenant sous cette barbe noire et épaisse. Tu es devenu un vrai barbare. Valborg aimait un visage frais et uni, à présent elle embrasse un sauvage du désert brûlé par le soleil.

AXEL.

Et pour preuve que tu n'as pas peur de ce rude sauvage avec sa barbe noire et épaisse, viens, approche ton beau visage uni comme le satin de ma face rude et brunie, pendant qu'avec ta bouche tu imprimes sur les lèvres d'Axel le premier gage si doux de ton amour inaltérable (Il lui donne un baiser).

VALBORG.

Mon Axel !

AXEL.

Ma Valborg ! Et maintenant j'irai trouver Hakon.

A présent que j'ai puisé un breuvage de courage et de force, je ne crains rien. Il ne me volera pas ma fiancée ; au surplus il ne le peut ; c'est un chef normand, et il ne sera pas aussi vil. Il est de mon devoir de croire en son honneur. Adieu ! qu'il m'en coûte de m'arracher à ma bien-aimée. Mais il le faut. Bientôt nous serons aussi unis que nos guirlandes sur cette colonne. Vois, regarde ! Qu'est-ce qu'il y a là-bas ? A A V renversés et plus loin qu'est-ce que tu vois ? V... c'est un A renversé. Ainsi il en est de nos cœurs. Nous ne sommes qu'une âme, aujourd'hui divisée en deux, mais toujours s'efforçant d'être *une*. Que le Christ te bénisse ! Prends ta robe de fiancée, tu retrouveras Axel ici dans son habit d'époux (Il sort).

SCÈNE V

VALBORG (seule).

Axel ! Comme il a grandi en virilité et en courage, son œil respire une joyeuse confiance. Pourquoi t'en vas-tu, mon Axel, et laisses-tu Valborg seule ici au milieu des tombeaux ?

(Elle reporte de nouveau les yeux vers l'image pâle de sa mère).

Elle pleure encore mélancoliquement, ah ! c'est comme si elle allait nous dire : « Couple malheureux, vous vous réjouissez dans un espoir de courte durée, mais une destinée cruelle a élevé un mur d'airain entre vos deux jeunes cœurs. Et d'abord dans le tombeau. O Dieu ! c'est dans la tombe que son anneau a roulé, dans la tombe de Harold. Lui, le voilà d'abord dans son armure, lui le monarque mort, si fier et si terrible ! La main sur son épée, fronçant un sombre sourcil courroucé. Oh ! ne sois pas irrité contre nous, toi notre grand ancêtre. Mon Axel apporte la dispense du pape, notre union à présent n'est plus un crime. Mais hélas ! insensible à ma peine il menace encore. Et l'anneau d'Axel....... O vous saints du ciel, il est tombé dans la tombe de mon aïeul ! (Elle sort).

ACTE II.

SCÈNE I

LE ROI HAKON, SIGURD DE REINE.

SIGURD.

A toi, salut, maître et seigneur Hakon. Il est évident qu'il faut se rendre à l'église si l'on veut être sûr de trouver le roi de Norvège.

HAKON.

Nous apportes-tu des nouvelles? As-tu des nouvelles d'Erling, Sigurd?

SIGURD.

Un vaisseau marchand est entré dans le port. Il venait de Bergen et s'y était glissé à la faveur de la nuit. Il apporte de mauvaises nouvelles. Le jeune Magnus a été choisi dans le sud de la Norvège et Erling commande en tyran dans Bergen. Sire, Arne Brigdeskal votre intendant a été tué ainsi que Ingebiorn, le gourveneur. Tous vos vaisseaux marchands sont retenus dans Bergen de peur qu'ils ne nous apportent à Nidaros des nouvelles des prépa-

ratifs d'Erling. Nous devons à un accident cette dernière nouvelle.

HAKON.

Le traître ne nous envoie pas d'autre salut ? C'est que Inge est à bord du Bekesud.

SIGURD.

Nul homme prudent ne méprisa jamais son ennemi. De pareilles chances ne se trouvent pas toujours comme lorsque vous avez rencontré Grégoire Dagson sur les glaces, et Erling n'est pas aussi faible que le roi Inge au pied desséché. Dès l'enfance il apprit à manier l'acier. Dans le détroit de Gibraltar la hache du nègre n'eut pas la force de le tuer lorsqu'avec Jarl Ragnvald il s'embarqua sur le Saerkland, et dans son voyage il aborda le fier Dromund. Depuis ce coup il tient sa tête de côté et s'appelle Erling Shakke.

HAKON.

Nous essaierons de le frapper sur l'autre côté.

SIGURD.

Que Dieu vous l'accorde, Sire. Mais ô roi ! pardonne à la franchise d'un vieillard. Pourquoi te trouves-tu ici au milieu des tombeaux ? Pourquoi

soupires-tu comme une fillette ? Pourquoi ta joue pâlit-elle, ton œil tremble-t-il comme celui d'un homme ivre ? Hakon, une femme peut-elle t'enlever ton ardeur et ta force ? Prends garde, la nation a besoin d'un chef vaillant, qui alliera la vigueur de Haarderaad à la sagesse de Magnus ! Tu possèdes aujourd'hui le trône de Norvège ; car les héritiers du royaume sont tombés, et le droit légitime t'assure le sceptre comme au dernier petit fils de Harold. Une autre race s'élève à présent pour répandre encore une fois le sang de la nation dans une guerre civile. Hakon, l'espoir de la Norvège repose sur toi. Le roi Waldemar n'a-t-il pas montré dans le Danemarck comment le héros termina la lutte et rétablit l'ordre ?

HAKON.

Tu me donnes ici l'exemple de mon ennemi.

SIGURD.

Imite ses vertus, évite ses fautes, mais ne viens pas rêver ainsi dans cette enceinte, au milieu de ces murs, les monuments altiers de l'orgueil d'Augustin. A présent il élève d'autres murailles dans Bergen contre ton pouvoir au profit d'Erling.

HAKON.

Ne t'inquiète point, Sigurd, bientôt mes vœux atteindront leur objet.

SIGURD.

Eh bien! alors ne perds pas de temps, que ce soit bientôt. Calme tes désirs, rejette les rêves du jeune homme, de l'amant qui soupire, et commande nos guerriers en chef et en héros.

HAKON.

En héros, nous serons prêts à tenir tête à Erling.

SIGURD.

Il est grand temps que tu y songes. Car qu'est-ce qui te garde de l'attaque d'Erling? Assemble tes vaisseaux, et que le son de la trompette se fasse entendre dès aujourd'hui. Fais jouer les pipeaux belliqueux, revêts ton armure, et montre-toi un chef vaillant capable de terrasser tes ennemis, des traîtres.

HAKON.

Oui, oui, demain Sigurd, demain. C'est impossible aujourd'hui!

SIGURD.

Mais plus impossible peut-être demain, si Erling nous attaque cette nuit. Ne l'oublie pas.

HAKON.

Et toi, n'oublie pas ton respect.

SIGURD.

C'est ma fidélité seule qui m'a fait ainsi parler. Je suis affligé vivement que l'on ait foi dans Erling, parce que le mauvais succès confirme des bruits scandaleux. La tradition dit que Harold Gille par trahison obtint la couronne de Norvège. Pour cette perfidie, dit-on, et pour sa cruauté à l'égard de Magnus l'aveugle, l'évêque Reinald, il souffre dans sa postérité. Le bonheur et la fortune ne pourront jamais être du côté de la race de Gille, quoi qu'elle fasse, ainsi dit le monde et c'est ce qui m'afflige.

HAKON.

Des contes oiseux tels que ceux-ci peuvent affliger de vieilles femmes mais non de vieux guerriers.

SIGURD.

Cependant, de telles traditions sont respectables.

HAKON.

Et également superstitieuses aussi. Mais voici le frère Knud.

SIGURD.

En lui au moins, il n'y a rien de respectable, l'hypocrite!... Combien la vue de ce Tartuffe noir me répugne; allons sire, écoutez-moi, et laissez ce moine arriver en rampant.

HAKON.

Parle avec respect du confesseur du roi.

SIGURD.

Lui, votre confesseur, au nom du Ciel!...

HAKON.

J'ai une affaire importante à confier au moine.

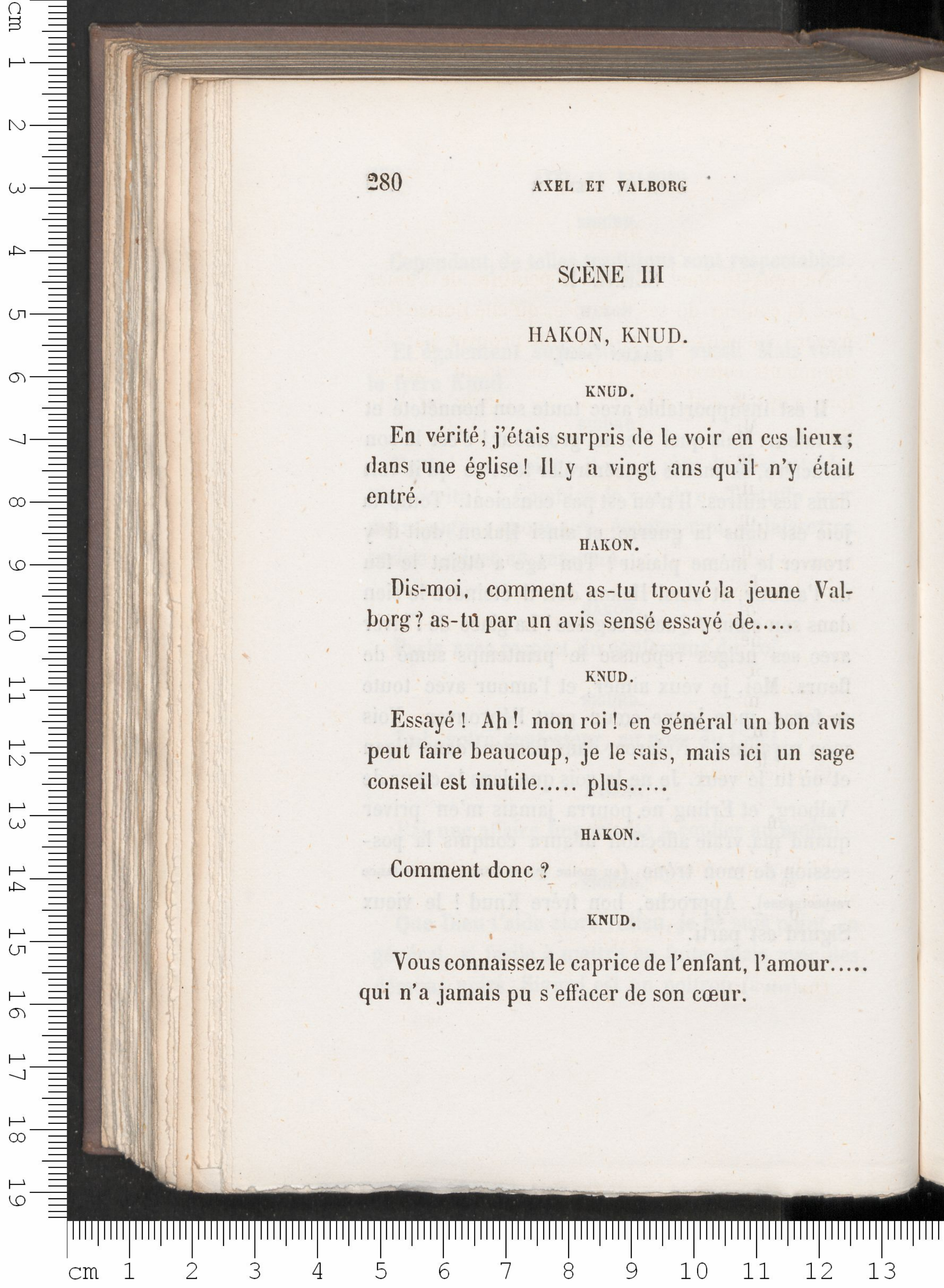
SIGURD.

Que Dieu t'aide alors. Adieu, je ne suis point, en général, si facile à mettre en fuite, mais avec des démons noirs, Sigurd est un poltron (il sort).

SCÈNE II

HAKON (seul).

Il est insupportable avec toute son honnêteté et sa valeur. Mais quel éternel grondeur ! c'est là son caractère, sa manie de contrôler tout ce qu'il voit dans les autres. Il n'en est pas conscient. Toute ta joie est dans la guerre, et ainsi Hakon doit-il y trouver le même plaisir ? Ton âge a éteint le feu de l'amour, et ainsi Hakon doit-il éteindre le sien dans son cœur ? Quelle sagesse ! La glace de l'hiver avec ses neiges repousse le printemps semé de fleurs. Moi, je veux aimer, et l'amour avec toute sa force, mon jeune cœur peut l'éprouver. Vois mon royaume à Nidaros, dans Bergen, dans Vigen et où tu le veux. Je ne le vois que dans le cœur de Valborg, et Erling ne pourra jamais m'en priver quand ma vraie affection m'aura conquis la possession de mon trône (au moine qui se tient à une distance respectueuse). Approche, bon frère Knud ! le vieux Sigurd est parti.



SCÈNE III

HAKON, KNUD.

KNUD.

En vérité, j'étais surpris de le voir en ces lieux; dans une église! Il y a vingt ans qu'il n'y était entré.

HAKON.

Dis-moi, comment as-tu trouvé la jeune Valborg? as-tu par un avis sensé essayé de.....

KNUD.

Essayé! Ah! mon roi! en général un bon avis peut faire beaucoup, je le sais, mais ici un sage conseil est inutile..... plus.....

HAKON.

Comment donc?

KNUD.

Vous connaissez le caprice de l'enfant, l'amour..... qui n'a jamais pu s'effacer de son cœur.

HAKON.

Ne peux-tu donc lui faire la peinture de l'enfer avec la couleur de ses flammes, qu'elle puisse l'effrayer. Ne peux-tu d'ailleurs lui prouver par des arguments convaincans qu'un tel amant, depuis longtemps absent, doit avoir été infidèle ou être mort ?

KNUD.

Il n'est pas aussi facile de discuter avec des femmes, sire, et surtout quand un amour est enraciné dans leur cœur. Un argument ne sert à rien, n'importe le temps ou le lieu, l'amant semble être présent, même quand il serait au service des Varègues.

HAKON.

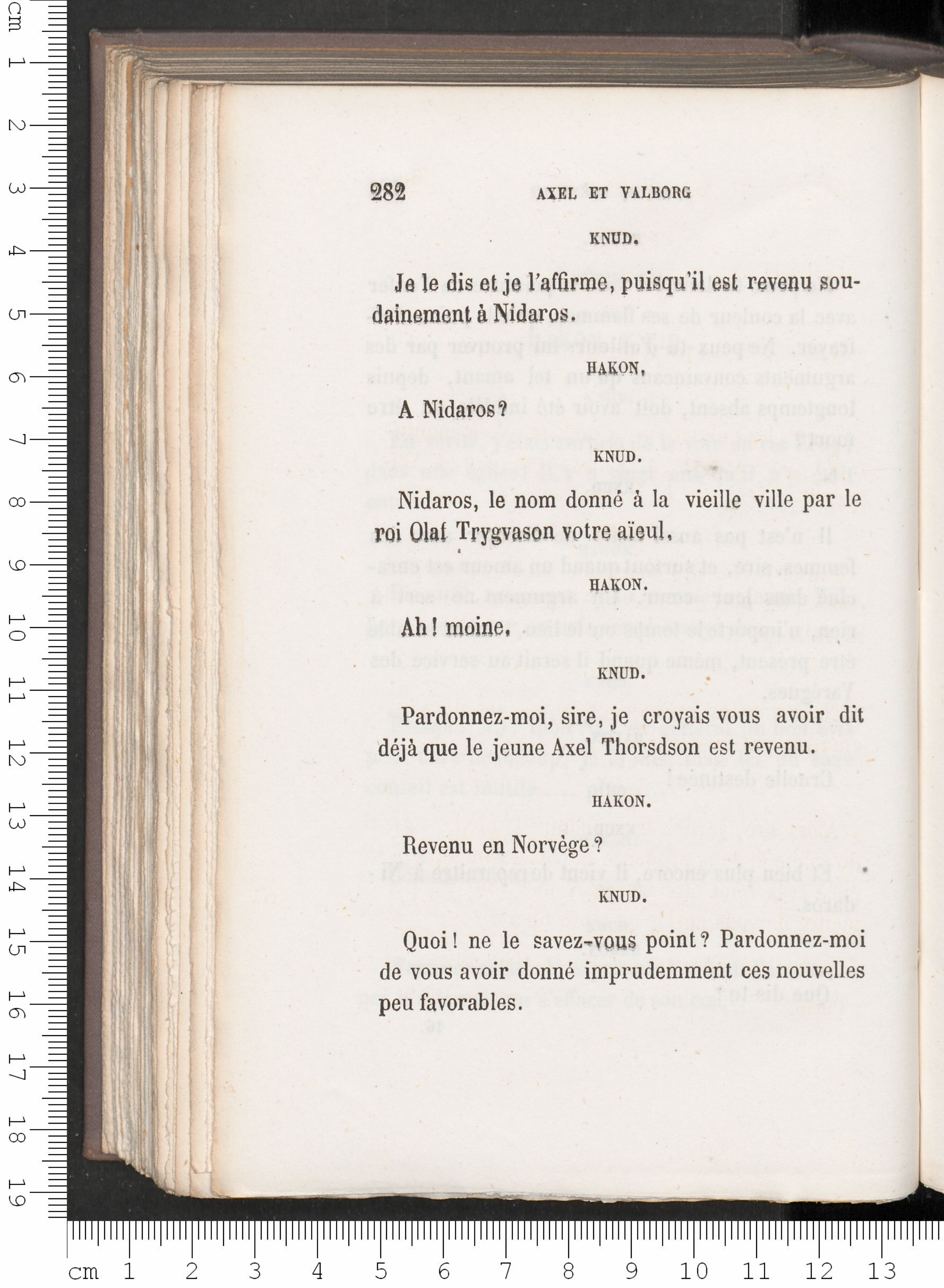
Cruelle destinée !

KNUD.

Et bien plus encore, il vient de reparaître à Nidaros.

HAKON.

Que dis-tu ?



KNUD.

Je le dis et je l'affirme, puisqu'il est revenu soudainement à Nidaros.

HAKON.

A Nidaros?

KNUD.

Nidaros, le nom donné à la vieille ville par le roi Olaf Trygvason votre aïeul.

HAKON.

Ah! moine.

KNUD.

Pardonnez-moi, sire, je croyais vous avoir dit déjà que le jeune Axel Thorsdson est revenu.

HAKON.

Revenu en Norvège?

KNUD.

Quoi! ne le savez-vous point? Pardonnez-moi de vous avoir donné imprudemment ces nouvelles peu favorables.

HAKON.

Axel ici !

KNUD.

Il vous cherche partout, Seigneur et roi.

HAKON.

Toutes les puissances du mal sont donc conjurées ! quoi ! Axel ici ! et pense-t-il toujours à Valborg ?

KNUD.

Penser ! sire, ah ! quand un amant pense, c'est comme les feux de l'Hécla, ainsi brûle-t-il pour sa Valborg.

HAKON.

Nous verrons maintenant lequel des deux gagnera la partie d'échecs.

KNUD.

Alors sire, gardez le roi contre le pion, et avec du calme et de la prudence la partie peut être gagnée et la reine être sauvée. Voulez-vous me permettre de vous parler en toute liberté ?

HAKON.

Parle.

KNUD.

Axel est un rêveur aussi fou que jamais. Il erra longtemps dans la Germanie risquant son bonheur en plusieurs aventures téméraires dans l'armée de Henri, et le roi allemand avec un mot a excité son ardeur juvénile. Maintenant il est enflé de confiance en lui-même et croit que tout ce qu'il entreprend doit réussir. Le vieux pape Adrien a échangé sa vie terrestre pour l'immortalité, et Victor aujourd'hui dispute la papauté contre Alexandre. Alexandre, il est vrai, a été choisi par le Concile, mais Frédéric Barberousse, en dépit de ce choix, soutient les prétentions de Victor. Ce n'est que guerre et que tumulte. Henri marche contre les Vendes, Frédéric s'avance en Italie. Le Danemark et la Norvége voient partout sévir la violence et la guerre civile. Les fiers chevaliers tournent cet état de choses à leur profit. A mesure que la puissance royale s'affaiblit et tombe, chaque chevalier se lève dans une force proportionnée. Ils croient et disent que les papes et aussi les princes ont assez de leurs propres affaires sur les bras et qu'ainsi chacun peut agir à sa façon, et c'est le moment qu'a choisi Axel.

HAKON.

Aussi sûr que je suis roi....

KNUD.

Majesté ! vous m'avez permis de vous parler en liberté, je vous prie donc de daigner m'accorder une oreille attentive jusqu'à ce que j'aie tout dit. Votre Majesté aime Valborg, naturellement ; elle est belle, et vous haïssez Axel Thorsdson, naturellement aussi. Il est le favori. Votre Majesté remportera la victoire, vous avez la puissance, c'est dans l'ordre et tout naturel. Maintenant allons plus loin. Axel revient dans son pays, et réclame la main de Valborg. Mais voyons, Valborg est orpheline ; comme roi, vous lui servez de père, c'est à vous qu'Axel devra demander la main de Valborg. Par une raison excellente et incontestable, vous ne la lui donnerez pas. Ici il n'y a donc nul besoin d'intrigue, notre cause suit son cours légal mais un peu tortueux, lequel tournera sûrement au profit du roi. Donc, votre Majesté n'a pas besoin de compromettre sa dignité royale dans une lutte irritée de paroles. Le jeune Axel viendra s'adresser à vous comme sujet, et vous exposer respectueusement sa demande. Il est venu à Nidaros, il fera l'offre de son épée à son

roi contre Erling. Sans doute, l'offre ne sera pas refusée, alors Axel poursuit ses prétentions et recherche la main de Valborg. Ici, la cause prend un caractère ecclésiastique, vous le renvoyez aux prêtres. Je cherche le livre et prouve ses liens du sang avec Valborg. Le devoir du vieil archevêque le force d'empêcher le mariage quelle que soit sa répugnance à le faire. Alors tout est fini. La dignité calme du roi n'a pas été troublée et ses vœux sont couronnés.

HAKON.

Je sens, mon cher confesseur, quelle différence il y a entre la rudesse hautaine de Sigurd et les paroles sages et amicales du conseil ! Et il en sera ainsi. L'homme s'efforce toujours de saisir le bonheur, et emploie tous les moyens que la nature a marqués du sceau de la légalité. L'amour d'Axel offense l'Église, les bonnes mœurs ; mais le mien est innocent et, sans doute, le ciel le favorisera. Va chercher le livre, ne tarde pas à l'apporter, frère Knud (Knud sort).

SCÈNE IV

HAKON (seul).

En ce point Sigurd avait raison. Il sied mal au

roi de Norvège de perdre sa vie en soupirs consumés par des désirs sans fin. Elle sera ma reine, qu'elle veuille ou non. Ah ! une fille comme celle-ci n'est qu'une enfant ; elle pleure quand la main de la sagesse la retient, mais bientôt après oublie son petit chagrin et remercie son guide prudent de l'avoir forcée à un vrai bonheur. Hakon n'est-il pas un bel homme, dans sa pleine maturité, jeune, actif et ardent ? N'est-il pas roi ? Ne commande-t-il pas aussi aux hommes de Throndjem, cette nation si fière qu'on la croirait destinée à être gouvernée par Dieu seul dans les cieux ? Oui, Valborg m'appartiendra. Mais ma vue ne me trompe-t-elle pas ? Réprime ta colère, Hakon, n'enfle pas ton cœur (Axel approche).

SCÈNE V

HAKON, AXEL.

AXEL.

Salut à toi, ô roi Hakon Herdebred.

HAKON.

Sois le bien venu Axel ! J'avais appris ton arrivée.

AXEL.

L'on m'a dit que je vous trouverais ici et...

HAKON.

Tu es le bien venu, et de retour. Mais, à quoi dois-je attribuer le bonheur de te voir ? Nous pensions tous que le jeune Axel était devenu un chevalier renommé, lige du germain Henri et qu'il avait tout à fait oublié la pauvre vieille Norvège.

AXEL.

Les hommes du Nord et les Danois n'oublient pas si vite leur mère patrie. L'homme du Nord est errant sur les terres étrangères, mais sa course vagabonde le ramène au pays bien aimé ; ou il emporte avec lui ses pénates et fonde un autre Danemark et une autre Norvège, tantôt en Angleterre, tantôt en France, ou l'Italie, partout où le hazard l'a poussé.

HAKON.

Beaucoup de héros ont laissé leurs foyers quand la paix les ennuyait de son calme, ou bien quand l'inondation, la peste ou la famine les en chassaient. Avec toi, c'est bien différent, tu partis lorsque les épées sanglantes s'entre-choquaient, et qu'il y

avait pour un guerrier une honorable tâche à accomplir. Pour cette raison, l'on devait croire que tu avais préféré une terre étrangère à ton pays.

AXEL.

Mon pays ! et qu'est-ce que le pays et nos frères, quand la folie et l'ambition sévissent dans le sein de chacun, quand la rage est dans tous les cœurs ? qu'est le devoir d'un sujet, le devoir d'un guerrier quand tous les liens en sont brisés ? C'est un lâche que celui qui dans la bonne fortune ou la mauvaise ne reste pas auprès de son souverain légitime, lui donnant sa vie et son sang. Mais que peut un guerrier lorsque quatre rois luttent pour le pouvoir, tous avec un droit égal, étant tous frères, mais comme des tigres sauvages s'entre-déchirant. Mon père Thord Husfreyja était le champion du vôtre, le fidèle et honorable ami du roi Sigurd. Il combattit et tomba avec lui. Quand Einstein vint d'Ecosse, il eut pitié de votre jeunesse et occupa le trône après Sigurd, je le servis fidèlement, jusqu'à ce qu'il tomba dans les mains du roi Inge et fut ignominieusement pendu la tête en bas et massacré avec la hache tandis que ses lèvres pâles mordaient la terre. Alors Inge était seul roi ; pouvais-je donc rester ? Pouvais-je prêter

serment de fidélité à Inge ? Prêter serment au meurtrier de votre père ! Je m'enfuis, la terreur au dehors, le chagrin dans mon cœur. Mais aujourd'hui, le temps est plus calme, l'armée de Einstein vous a élu et vous avez mis à mort le roi Inge. Vous êtes désormais le maître légitime des sujets de Throndhjem et moi, citoyen de Throndhjem, je reviens ici vous offrir comme guerrier et parent mon bras fort contre vos hautains ennemis.

HAKON.

Axel, tu fus longtemps l'ami de Valdemar de Danemark mon ennemi.

AXEL.

Quand je connus Valdemar, il ne l'était pas, c'était un héros vaillant, noble et généreux. Il l'est encore. Je lui offris mon appui lorsque en dépit de la ruse et de la trahison, il établissait son pouvoir dans son propre royaume.

HAKON.

Dans son propre royaume ? tu veux dire dans Barbarossa. N'a-t-il pas pris le Danemark comme un fief dépendant de l'empire de Germanie ?

AXEL.

Non pas. Ce n'était qu'une feinte seulement à l'égard des Vendes. Frédéric par ruse, l'entraîna vers saint Jean de Laune et lui fit donner la main et tout le monde rit de la subtilité vaine et glorieuse de l'empereur. Mais Valdemar était si hautement estimé en Germanie que les mères venaient aux portes des cités, tenant leurs enfants et les levant pour le toucher comme présage d'un bonheur dans la vie éternelle. Et les paysans dans sa marche, le priaient de prendre une poignée de leur blé et de le répandre sur la terre, afin que la semence pût fructifier.

HAKON.

Et tu servis un tel empereur?

AXEL.

Je servis Henri-le-Lion, duc de Saxe.

HAKON.

J'ai appris dernièrement une anecdote de lui, laquelle me plut, et qui prouve qu'il fut non-seulement ce que nous savons, un vaillant héros, mais encore un chrétien consciencieux. Il permit son divorce et celui de sa femme Clémentia, parce qu'ils étaient trop près par les liens du sang.

AXEL.

Non pas, ce n'en fut point la cause. Henri-le-Lion est un guerrier. Il voulut fonder une puissante race de princes, et comme sa femme ne pouvait lui donner de fils, ce fut la vraie cause. Mais ceci, roi Hakon, ne m'intéresse pas comme vous le verrez, je n'en doute pas, puisque vous savez que moi j'aime une femme qui me touche aussi de près et je sais que vous ne voudrez pas empêcher mon bonheur et le sien.

HAKON.

Est-il possible que tu n'aies pas oublié cette folie de ton enfance?

AXEL.

Je l'ai oubliée si peu que j'espère avec votre permission conduire dès ce jour Valborg à l'autel pour être mon épouse.

HAKON.

Tu es bien pressé, Axel.

AXEL.

L'amant ne peut jamais trop l'être quand il a attendu sa fiancée pendant cinq longues années.

HAKON.

Ta fiancée ! Est-il donc bien certain que Valborg t'aime ?

AXEL.

Voyez nos noms, plus loin nos chiffres enlacés. C'est Valborg qui a tressé cette couronne. Pendant cinq étés les champs ont donné leurs fleurs chaque matin pour former cette guirlande tressée par les blanches mains de celle que j'aime.

HAKON.

Et ces initiales ?

AXEL.

C'est Axel qui les a gravées.

HAKON.

Et là-bas cette guirlande de fleurs ?

AXEL.

C'est Valborg qui l'a tressée.

HAKON.

Ah !

AXEL.

Maintenant sire, écoutez-moi. Je vois votre œil

briller et j'y découvre votre intime pensée. Nous parlons honnêtement, comme des hommes du Nord des affaires de cœur. Il m'est impossible de feindre. J'aime encore Valborg. Valborg m'aime aussi. Voyez, Hakon, vous êtes le monarque d'un royaume, d'une grande, d'une fière et noble race, voudriez-vous enlever à un honorable parent tout ce qu'il possède dans la vie, sa fiancée ? O chef! votre honneur vous appelle, et votre mission vous oblige à de grandes actions. Ce n'est pas le moment de penser à des amours tranquilles. Tel est le jugement de votre Norna. Elle vous sollicite aux yeux de Hilda. Levez-vous, suivez celle qui vous guide, armez-vous contre vos ennemis, et écrasez le parti qui voudrait abattre votre trône. Une foule d'hommes vaillants vous suivront, et avec le plus pur de son sang le cœur d'Axel paiera votre générosité, si vous lui cédez sa Valborg.

HAKON.

Cousin ! tes paroles montrent l'état de ton esprit. Des sentiments les plus opposés s'élèvent dans ton cœur en l'espace d'un moment. Tu viens comme amant, et tu te présentes à la fois comme guerrier à ton roi. Tu me conseilles comme un sage vieillard, puis en jeune homme timide et

impétueux tu te réfugies dans la bonté de mon cœur. Sois content de ce que Hakon calme et froid t'accueille avec dignité et réponde tranquillement à la confusion et à l'égarement de tes discours. Tu m'as offert ton épée contre Erling, si je ne me trompe, en chevalier féal et natif de Throndhjem, à moi, ton roi légitime.

AXEL.

Oui, je vous l'offre en toute sincérité.

HAKON.

Et de même j'accepte ton offre généreuse.

AXEL.

Alors, sire, ce serrement de main fait de moi votre fidèle serviteur dont la parole est inviolable.

HAKON.

Merci. J'estime hautement ton mérite ; mais sur d'autres points, pour ce brûlant amour que tu crois voir en moi, la cruauté qui t'a effrayé et le reste, tout ceci ma dignité le prendrait comme venant d'un manque de respect si je ne connaissais ta passion. La jeune Valborg est orpheline, abandonnée, mon autorité royale est sa seule

protection. Alors si le roi en partageant le trône de Norvège avec une femme charmante, récompensait ainsi une vertu digne d'une couronne; si par là il faisait de son mieux pour éteindre un amour reconnu criminel devant l'Église, et l'amener par sa tendresse à effacer le souvenir d'un amant perdu depuis longtemps, quel serait le crime?

AXEL.

O noble Hakon ! maintenant je vous comprends; comme roi, comme un protecteur paternel, vous garderez en sûreté la fille charmante et embellirez son existence. Vous ne l'aimiez point et ainsi tout était bien. Cette générosité d'âme qui vous a porté à épouser la jeune Valborg, vous fera sans doute renoncer à vos projets, quand Axel se présente et que le bonheur de Valborg dépend de son union avec son amant.

HAKON.

Tu parles toujours en homme qui n'a pas sa raison ; moi, je ne l'aime point ? Et pourquoi pas, où l'as-tu appris ? Es-tu donc seul pour voir les charmes et les grâces de Valborg, et un héros ne peut-il sentir le feu de l'amour parce qu'il n'éclate point comme celui d'un jeune étourdi?

AXEL.

Aimez-vous donc Valborg ?

HAKON.

Comme un homme et comme un roi. Je veux son vrai bonheur. C'est pourquoi je veux que son mariage soit fondé sur la légitimité et l'innocence. Au surplus je crois pouvoir rendre la vie de Valborg aussi heureuse que tu le ferais.

AXEL.

Le cœur qui aime ne peut voir de joie dans la vie excepté que par l'objet de son affection.

HAKON.

Tu te crois seul ce privilége?

AXEL.

Que Valborg juge entre nous. En homme d'honneur respectez la volonté d'une femme, et en roi les droits de vos sujets, et comme chrétien n'oubliez pas la vigne de Naboth !

HAKON.

Je n'agirai point avec une puissance arbitraire,

mais Valborg ne peut juger ici entre nous, car en vertu de la loi, une fille n'est qu'une mineure et par conséquent ne saurait juger sa propre cause. Axel, c'est la sainte Église qui doit juger entre nous.

AXEL.

Eh bien ! je suis content.

HAKON.

Ne pense pas que Hakon veuille agir en tyran, mais ne pense pas non plus qu'il soit assez sot pour qu'il rejette un bien dont les lois de l'Église excluent son rival.

AXEL.

Est-ce là votre véritable intention et votre projet ?

HAKON.

Que mon saint élu Olaf daigne m'aider.

AXEL.

Pour un tel but, un cœur honorable et droit n'a pas besoin de craindre, ni son amour sujet de gémir. Votre demande est fondée sur le devoir d'un chrétien, la mienne y est également fondée. Valborg n'a point vu son Axel pendant de longues années

et même ne l'aurait jamais vu, noble Hakon, si Dieu, le sûr protecteur de tout amour fidèle, ne lui avait pas ouvert enfin le chemin vers Valborg sous les voûtes sacrées de l'église.

HAKON.

Que dis-tu ?

AXEL.

Je remets en vos mains la gracieuse lettre du Pape Adrien. C'est la copie de la bulle qu'il a écrite de sa main, l'original a déjà été envoyé à l'archevêque. Cette bulle annule ma parenté avec la belle Valborg ; notre mariage n'est donc pas un crime.

HAKON (dans un transport de rage).

Oh ! trahison, enfer ! hors d'ici, loin de moi !

AXEL.

O Hakon ! Hakon !

HAKON.

Loin d'ici, te dis-je. Cesse d'oser, comme un sujet présomptueux, mettre plus longtemps ma patience à l'épreuve.

AXEL.

Je suis le rejeton de la race de Gille aussi bien que vous. Je suis un chevalier renommé dans l'armée de Henri ; à présent je suis votre guerrier mais non pas votre esclave, la jeune Valborg est ma fiancée. Votre pouvoir ne saurait envahir celui de l'Église, je vais la mener aux saints autels. Calmez-vous, domptez votre colère, c'est la plus noble victoire pour un héros.

HÅKON.

Loin d'ici ! te dis-je.

AXEL.

Que Dieu donc soit notre juge ! (il sort).

SCÈNE VI

HAKON (seul).

Est-ce donc la fin de mes rêves de bonheur ? Est-ce là ton sort, roi Hakon de Herdebred ? Un homme vient te ravir ton propre royaume, un autre t'enlever ta fiancée ! Qu'y a-t-il de plus à m'enlever ?... Ah ! oui, un cœur brûlant de rage ;

mais un tel vol ne serait pas si facile, car ce cœur courroucé éclate de vengeance, a soif de sang.

(Il aperçoit le frère Knud qui est entré à la fin de la scène précédente; il a déposé le livre de l'église et lit attentivement le parchemin que Hakon avait laissé tomber).

Que veux-tu, moine?

SCÈNE VII

HAKON, KNUD.

KNUD (tranquillement, sans lever les yeux du parchemin).

Votre Majesté le permet ?

HAKON (regarde d'un air courroucé la couronne et les initiales sur les colonnes, tire son épée et les enlève d'un coup furieux).

C'est bien, ma lame fidèle. Ainsi tu sépareras le nœud qui unit mon seul bien avec cet indigne ravisseur. Le perfide, comme il a essayé d'embrouiller le sujet, de tirer de mes lèvres le mot qu'il voulait ! Mais attends, traître, ta ruse ne te servira pas, tu ne presseras pas la belle Valborg contre ton cœur, aussi longtemps que je respirerai ; je le jure par la couronne de Norvège.

KNUD (lisant toujours avec une joie évidente).

Mais si votre majesté...

HAKON.

Hors d'ici avec ton livre, et tais-toi. Il sied mal à un moine avec ses paroles rusées de frayer le chemin du bonheur. Un roi doit user de son pouvoir ; oui, par ma majesté, je saurai le faire. Crois-tu que Hakon, comme garçon d'honneur, tiendra le flambeau d'hyménée à l'autel pour éclairer ton lit nuptial? Que ta couche sera ornée de roses, de draps d'écarlate, d'oreillers bleus?

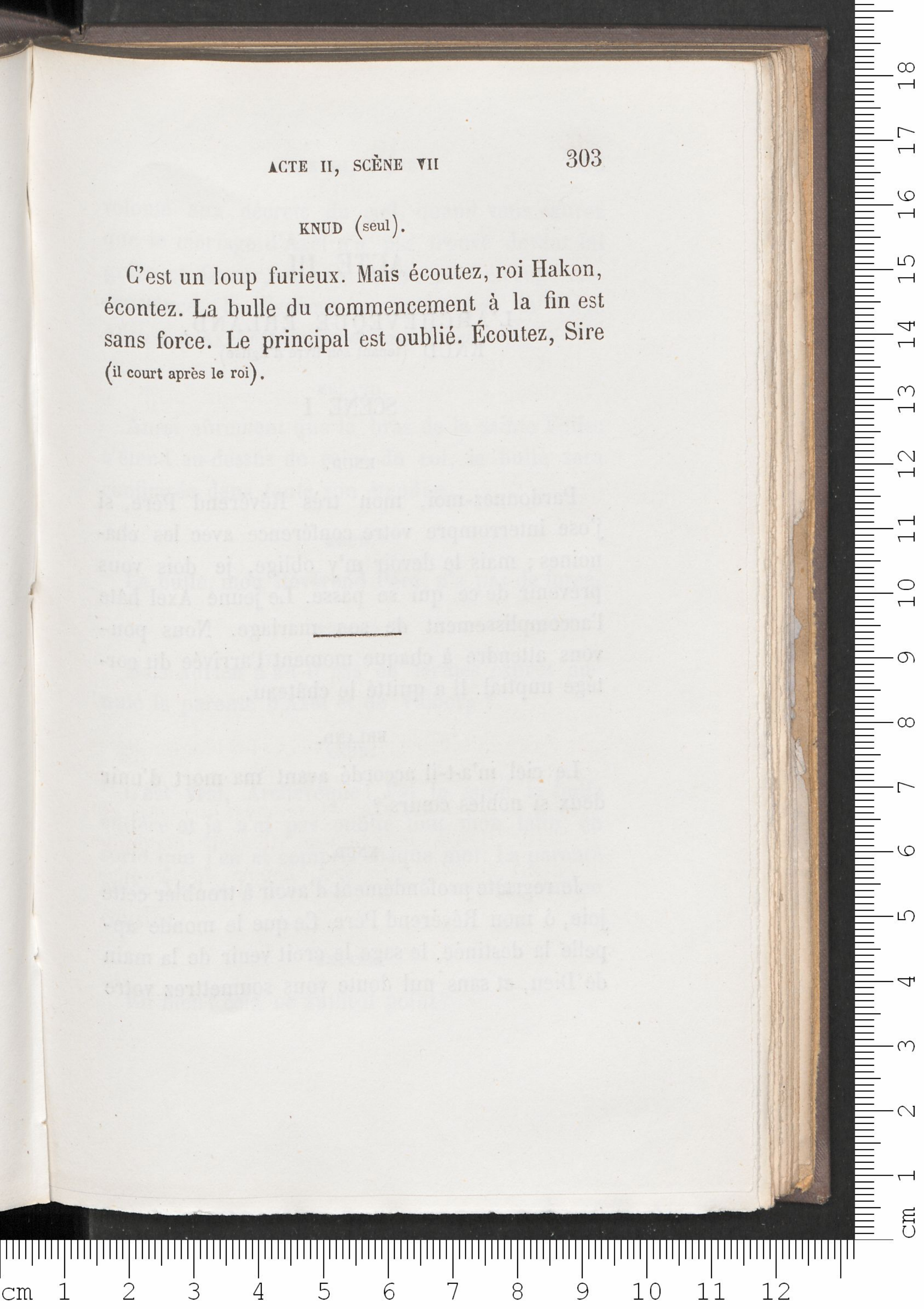
Je t'ai donné l'ordre de sortir, moine, que veux-tu ?

KNUD (qui a fini de lire).

Permettez-moi un mot, majesté.

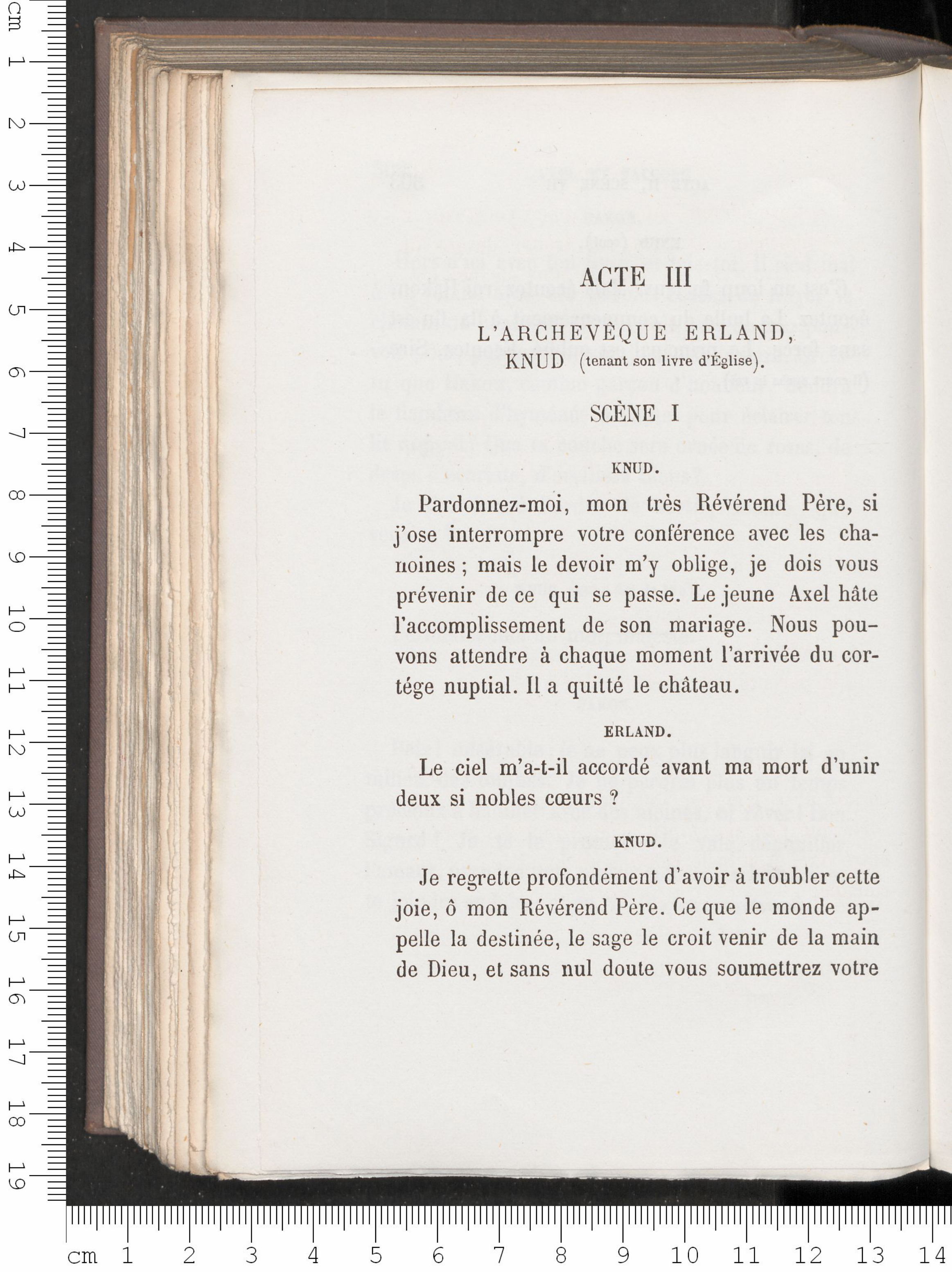
HAKON.

Paix! misérable ; je ne peux plus languir ici au milieu des tombes. Je ne perdrai plus un temps précieux à babiller avec des moines, ni rêver! Bon Sigurd ! Je te le promets. Je vais dépouiller l'amant, prendre mon plaisir comme un homme et te joindre en héros et en roi (Il s'éloigne rapidement).



KNUD (seul).

C'est un loup furieux. Mais écoutez, roi Hakon, écontez. La bulle du commencement à la fin est sans force. Le principal est oublié. Écoutez, Sire (il court après le roi).



ACTE III

L'ARCHEVÊQUE ERLAND,
KNUD (tenant son livre d'Église).

SCÈNE I

KNUD.

Pardonnez-moi, mon très Révérend Père, si j'ose interrompre votre conférence avec les chanoines ; mais le devoir m'y oblige, je dois vous prévenir de ce qui se passe. Le jeune Axel hâte l'accomplissement de son mariage. Nous pouvons attendre à chaque moment l'arrivée du cortége nuptial. Il a quitté le château.

ERLAND.

Le ciel m'a-t-il accordé avant ma mort d'unir deux si nobles cœurs ?

KNUD.

Je regrette profondément d'avoir à troubler cette joie, ô mon Révérend Père. Ce que le monde appelle la destinée, le sage le croit venir de la main de Dieu, et sans nul doute vous soumettrez votre

volonté aux décrets du ciel, quand vous saurez que le mariage d'Axel n'a pas trouvé devant lui grâce et faveur, et que par la plus étrange circonstance, la dispense accordée par le Pape Adrien à Axel est nulle et sans force.

ERLAND.

Aussi sûrement que le bras de la sainte Église s'étend au-dessus de celui du roi, la bulle sera confirmée dans toute son étendue.

KNUD.

La bulle, mon Révérend Père, n'a pas de force.

ERLAND.

Mais Adrien n'a-t-il pas en termes exprès annulé la parenté d'Axel et de Valborg ?

KNUD.

C'est vrai, Archevêque ! J'ai lu aussi la bulle entière et je n'ai pas oublié tout mon latin, de sorte que j'en ai compris chaque mot. La parenté entre Axel et la belle Valborg est annulée, comme cousins.

ERLAND.

Eh bien ! cela ne suffit-il point ?

KNUD.

Cela devrait suffire, Axel Thorsdson l'a supposé ainsi. Car autrement je ne puis comprendre comment il a pu omettre une circonstance d'une égale importance que leur parenté ; mais il est probable qu'il l'ignorait. Comme cousins, ils peuvent bien s'aimer (Erland tressaille) mais comme enfants jumeaux d'une naissance baptismale, l'Église défend encore leur union.

ERLAND.

Que dis-tu ?

KNUD.

La vérité que le livre d'Église vous attestera, très Révérend Père. Il y a peu de temps que vous êtes venu occuper le poste laissé par Augustin, et pour cette raison vous n'êtes pas aussi versé dans les matières canoniques que celui dont la vie s'est passée dans les murs d'un couvent. Votre carrière vous a élevé à l'épiscopat. L'on croit en vérité dans le monde, qu'un évêque portant la crosse est plus éclairé que le pieux frère converse. Absalon le danois a montré combien la cuirasse d'acier peut l'emporter sur le Pallium blanc de soie, et combien le casque peut avantageusement couvrir une tête tonsurée. Il convient à un

évêque de n'être pas seulement pur et sans tache, mais aussi d'être armé de force et de courage, tel qu'un ange revêtu d'une armure étincelante gardant son eden avec une épée flamboyante. Oui ce furent les ruses d'Augustin qui apprirent à Hakon à chercher un évêque capable de remplir sa tâche innocemment. Je vous souhaite toute prospérité dans cette haute sphère.

ERLAND.

Merci, mon frère! Laissez-moi marcher en paix et faire mes derniers pas vers ma tombe. Je ne saurais être longtemps un obstacle pour vous, ne perdez pas le temps. Cette nouvelle concernant Axel m'afflige vivement. La jeunesse voit toujours se lever devant elle des rayons d'espérance. La vieillesse est accoutumée au froid et aux tempêtes. Le jeune imprudent a donc oublié....

KNUD.

Sans doute ni lui, ni Valborg ne le savaient, car leurs mères dans cet état de choses voulurent leur cacher cette circonstance. Le rude Thord Hunsfrei... c'était l'homme du roi Sigurd, aussi farouche guerrier que notre Sigurd de Reine, eh bien! ce Thord permit à son fils, le jeune Axel,

d'errer pendant cinq années sans être baptisé comme un vrai païen, quand Valborg, la fille d'Immer fut baptisée, Lady Helvig la porta sur les fonts. Thord demanda à sa cousine de prendre le jeune fils pour n'en être plus chargé, et ainsi les enfants furent baptisés ensemble, bien qu'Axel fût plus âgé de cinq ans. Pour éviter le scandale, les deux mères turent cet incident. J'étais présent comme assistant et plusieurs témoins encore vivants purent l'attester (Il montre à l'archevêque la préface du livre d'Église).

ERLAND.

Un destin funeste est attaché à la race de Gille.

KNUD.

Un destin funeste suit toujours le péché et frappe le pécheur dans la race de Gille comme dans toute autre. Si Thord Hunsfrei n'avait pas différé de baptiser son fils, Axel ne serait pas le frère de baptême de Valborg, et Axel n'aimerait pas, contre tous les canons de l'Église, sa parente si rapprochée, mais il en aimerait une autre ; nulle loi n'empêcherait son bonheur. De toute la race de Gille, Hakon est le plus grand ; ainsi la punition d'un hardi transgresseur ne fera que couronner de joie la vie innocente de Hakon.

ERLAND.

Hélas ! les pauvres enfants !

KNUD.

Je comprends trop bien qu'une telle circonstance doit vous affliger profondément, mon très Révérend Père. Vous êtes âgé, votre santé n'est pas très bonne à présent. Vous n'avez point une bonne opinion du frère Knud, je le sais, et pourtant il peut vous être dévoué plus que vous n'imaginez. Retournez donc en paix dans le couvent. J'excuserai devant Hakon votre absence, et ferai le service à votre place très volontiers.

ERLAND.

Tu feras mon service volontiers, tu ne seras pas leur bourreau ! C'est un adoucissement à la douleur des malheureux d'entendre leur arrêt cruel prononcé involontairement par les lèvres de la tendre compassion. C'est moi qui me charge de remplir ce rigoureux devoir, dût-il briser mon vieux cœur. De toute ma force, j'essaierai de consoler ce malheureux couple. Je vais écrire sur le champ au pape afin qu'il leur accorde une dispense pour cet obstacle comme pour l'autre.

KNUD.

Non. Il n'y faut pas penser. Adrien le vieil ami des hommes du Nord n'est plus. Victor et Alexandre se disputent la papauté, et saisissent tous les moyens de gagner la faveur de chaque prince chrétien. Le roi Hakon a reconnu Alexandre, et Alexandre ne saurait manquer de rendre un service à Hakon dans une occasion aussi insignifiante.

ERLAND.

Insignifiante ! Le bonheur de deux nobles cœurs.

KNUD.

C'est le langage certainement qui se tient dans la chaire. Mais au Vatican et dans le palais, la raison d'état en exige un autre.

ERLAND.

La raison d'état ! Ah ! l'enfer lui-même ne contient pas un monstre plus odieux dans son noir abîme. C'était la belle Hydra, un cerbère, et Ferir (1) dans la Valhalla païenne. Car ils montraient ouvertement leurs machoires affamées. Mais cet affreux satan riche de tous les crimes, avec une impudence sans borne, ose appeler bon

1. Le loup monstrueux de la mythologie du Nord.

sens, sa perfidie et cacher le poignard sous sa robe sans tache, pendant qu'il trahit comme Judas, l'innocent avec un baiser.

KNUD.

Voici un flux de belles paroles, mon Révérend Père.

ERLAND.

Triste réponse pour celui à qui la voix de la vérité ne s'échappe qu'en vains mots !

KNUD.

Le cortége nuptial s'approche.

ERLAND.

Courage, mon vieux cœur, et bois ta coupe d'amertume. Il y a longtemps que le devoir du prêtre fut de suivre l'innocence infortunée jusqu'au Golgotha.

KNUD.

Maintenant entrons dans le chœur, afin d'en sortir pendant la procession et de rencontrer le cortége et arrêter sa marche.

SCÈNE II

ERLAND, HAKON, LA REINE, AXEL, VALBORG, KNUD, LE CORTÉGE.

(Pendant le chant des chœurs, le cortége s'avance dans l'ordre suivant : D'abord les gardes royales avec leurs hallebardes ; ensuite une longue file d'enfants de chœur en robes rouges, et coiffés de bonnets de la même couleur, portant des torches nuptiales ; puis Axel Thorsdson et Hakon suivis de chevaliers, deux à deux ; une troupe de jeunes filles avec des corbeilles, d'où elles jettent des fleurs sur le pavé de l'église. La reine Thora, conduisant Valborg vêtue de satin blanc, avec une guirlande de roses enlacées dans sa longue chevelure. Les dames d'honneur deux par deux. La procession passe autour des tombeaux d'Harold Gille, puis elle fait halte, les hommes à la droite du tombeau de famille d'Axel, et les femmes à la gauche du tombeau de famille de Valborg. Les deux amants s'agenouillent et prient sur les tombes de leurs parents. Au fond les gardes royales se rangent en une ligne et devant elles se tiennent les jeunes filles avec des corbeilles de fleurs et des torches. Au milieu, entre les colonnes, on aperçoit à travers la nef le grand autel et le chœur, d'où sortent les moines en procession ; le frère Knud le livre d'église à la main ; l'archevêque avec sa crosse montée en argent. Pendant tout ce temps le chœur chante).

LES MOINES.

Gloria in excelsis Deo !

LE CHŒUR.

Amen !

(Axel et Valborg se lèvent après avoir prié. Le roi Hakon conduit Axel vers Valborg, et la reine douairière présente Valborg à Axel. Ils se don-

nent la main sur le monument de Harold Gille et se tournent en se tenant la main vers l'autel ; entre les colonnes de la nef ils sont rencontrés par le chœur des moines, au moment où l'archevêque les arrête avec sa crosse).

ERLAND.

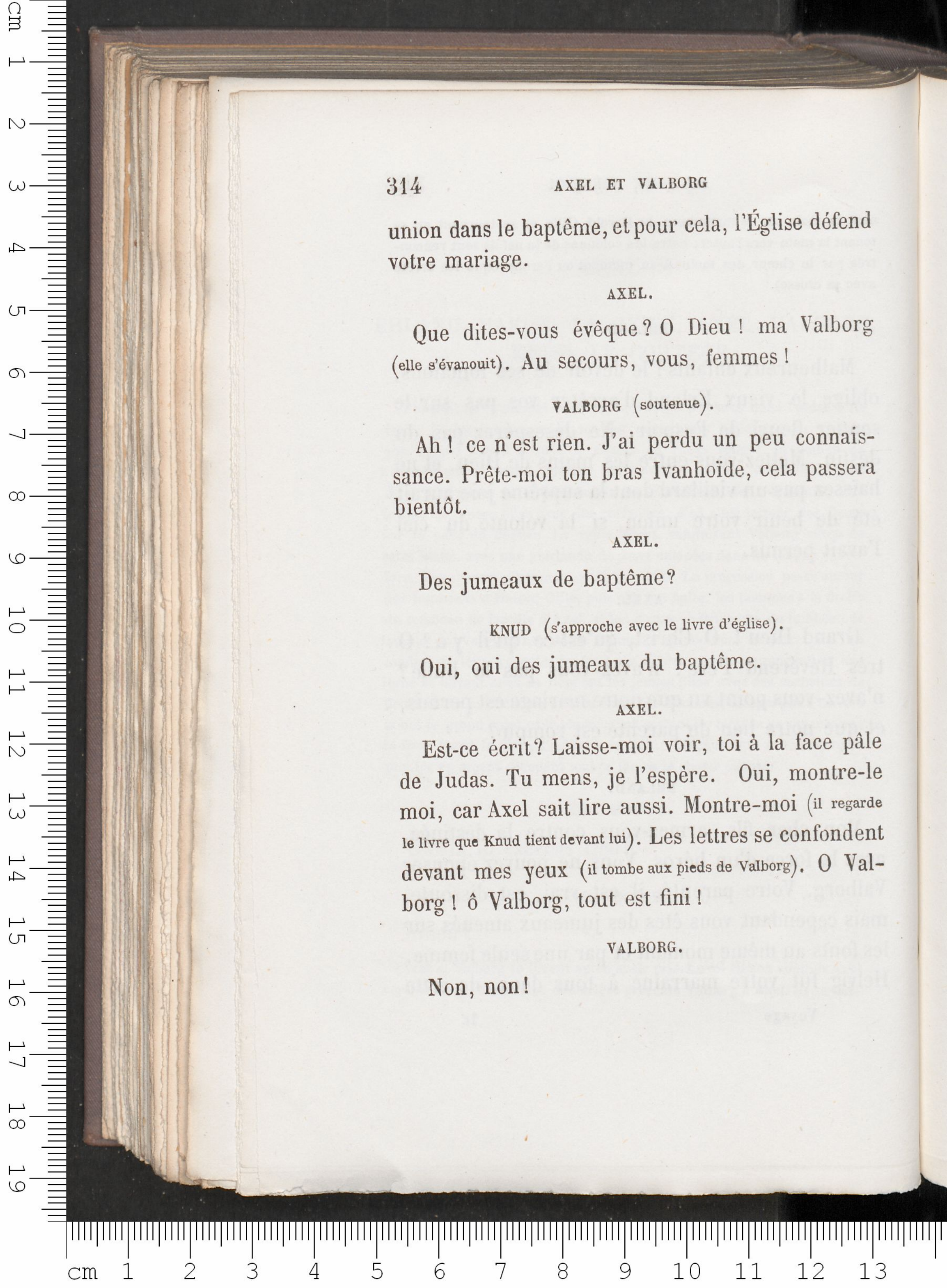
Malheureux enfants ! le devoir de ses fonctions, oblige le vieux Erland d'arrêter vos pas sur le sentier fleuri de l'espoir. Ne désespérez pas du destin. Mettez-vous entre les mains de Dieu, et ne haïssez pas un vieillard dont la suprême joie aurait été de bénir votre union, si la volonté du ciel l'avait permis.

AXEL.

Grand Dieu ! O Christ, qu'est-ce qu'il y a ? O très Révérend Père ! n'avez-vous pas la bulle ? n'avez-vous point vu que notre mariage est permis, et que notre lien de parenté est rompu ?

ERLAND.

Mon cher fils, armez-vous contre la destinée, avec la force d'un héros. Vous ne pouvez épouser Valborg. Votre parenté, il est vrai, est dissoute, mais cependant vous êtes des jumeaux amenés sur les fonts au même moment et par une seule femme. Helvig fut votre marraine à tous deux, de cette



union dans le baptême, et pour cela, l'Église défend votre mariage.

AXEL.

Que dites-vous évêque? O Dieu! ma Valborg (elle s'évanouit). Au secours, vous, femmes!

VALBORG (soutenue).

Ah! ce n'est rien. J'ai perdu un peu connaissance. Prête-moi ton bras Ivanhoïde, cela passera bientôt.

AXEL.

Des jumeaux de baptême?

KNUD (s'approche avec le livre d'église).

Oui, oui des jumeaux du baptême.

AXEL.

Est-ce écrit? Laisse-moi voir, toi à la face pâle de Judas. Tu mens, je l'espère. Oui, montre-le moi, car Axel sait lire aussi. Montre-moi (il regarde le livre que Knud tient devant lui). Les lettres se confondent devant mes yeux (il tombe aux pieds de Valborg). O Valborg! ô Valborg, tout est fini!

VALBORG.

Non, non!

AXEL (se lève).

Tout est fini, je le vois clairement; je vois tout ce qui doit suivre. Mes efforts pendant cinq années de lutte pour obtenir une admission auprès du vieux pape, pour mériter son estime, et après, son amitié en lui laissant connaître le secret de mon cœur, tout avait été enfin accompli. Maintenant tout est perdu. Si le pape Adrien vivait, ce ne serait qu'un délai de quelques mois, mais il est mort, et Alexandre est vivant; un cardinal retors; et Hakon est vivant, mon ennemi. Je te vois toi, loup féroce! Tu convoites ta proie et tu grinces de joie dans ta robe de moine. Tout est fini ma Valborg (il se jette à genoux et se cache le visage entre les mains).

ERLAND (jette un regard sévère au roi).

Ce n'a pas été une action bonne et pieuse que la tienne de laisser les choses venir à cette extrémité, de tenir deux cœurs infortunés dans cet état de supplice avec un faible espoir, et à la dernière heure de le voir s'évaporer comme une bulle d'air. Ce n'a pas été bien à toi de blesser par cette vue si triste, si pitoyable les plus profonds sentiments d'un homme dont le devoir sacré et dont l'âge demandent le respect.

HAKON.

Le blâme doit tomber sur Axel Thorsdson lui-même. Ce fut son imprudence qui le poussa si promptement vers son malheur. S'il avait seulement écouté le conseil de son roi, il aurait gagné du temps. Je ne puis barrer le chemin de l'Eglise devant la face de mes guerriers. Et c'est par toi, archevêque, que les lois de l'Eglise doivent parler.

KNUD (approche avec une toile de lin).

Puisque Axel Thorsdson ne peut épouser Valborg, les lois de l'Eglise requièrent un gage confirmant leur divorce.

ERLAND (à Hakon).

Vraiment, roi Hakon, nous pouvons omettre cet usage aujourd'hui.

HAKON.

Ma dignité exige que les lois s'exécutent strictement. Fais ton devoir.

ERLAND (s'approche des deux amants).

Mes enfants, mes enfants, soixante et dix hivers ont passé sur ce vieux cœur; mais jamais il n'avait bu une coupe d'eau aussi amère. Mon Axel, pardonne à un honnête serviteur du Seigneur son

devoir. Ce n'est pas moi, c'est la destinée qui te sépare de Valborg ; mais ce n'est qu'un divorce dans cette vie. Au-delà, vous aimerez pour jamais (Axel et Valborg s'agenouillent devant lui, prennent ses mains et les baisent). O mon très révérend Père !

ERLAND.

O mes très chers enfants. Relève-toi mon Axel. Toi douce Valborg, toi aussi lève-toi. Tiens ce linge mon cher ami ; prends aussi ce linge pauvre fille (Axel et Valborg tiennent chaque bout de la toile. Le roi tend son épée à l'archevêque, il s'approche pour la fendre en deux, mais il s'arrête).

ERLAND.

Non, non, je ne peux le faire. Frère Knud, tu m'as offert ton aide, je suis trop vieux et ma main est trop faible. J'ai oublié pendant ces quarante hivers de manier le glaive, je ne puis le faire.

KNUD.

Eh bien ! donne-moi le glaive (il s'approche des deux amants, passe entre eux, le glaive dans la main): L'épée royale dans des mains spirituelles, ici coupe en deux cette toile ; qu'ainsi le ciel pour toujours te sépare, Axel Thorsdson de Valborg la fille d'Immer (il coupe la toile en deux. Les moines au fond disent Amen, Amen. — Les filles d'honneur enlèvent la couronne de roses de la tête de Valborg et en mettent une blanche à la place).

HAKON.

Notre tâche est terminée, que l'on ramène Valborg à son couvent (à la reine). Pardonnez, noble mère, si je vous ai fait assister à une scène aussi pénible.

LA REINE.

Puisse Dieu te pardonner !

HAKON (tend la main à sa mère, tandis qu'il se tourne vers Axel et Valborg).

Tout est fini, qu'on les sépare à présent.

ERLAND (d'un ton ferme).

Pas encore. Vous avez cruellement insisté pour l'exécution de la loi qui ne devait que remplir d'un fiel amer ces jeunes cœurs saignants. Eh bien! laissez-moi à mon tour rappeler à votre souvenir, une autre loi qui accorde généralement à ces infortunés, avant la séparation, la liberté de prendre congé l'un de l'autre.

HAKON (attendant).

Eh bien ! qu'ils se dépêchent. Prends congé, bon Axel, de ta sœur Valborg.

ERLAND.

La loi ne s'entend pas ainsi. Ils ont le droit de s'entretenir sans être interrompus.

HAKON.

Cette clause leur donne l'occasion de rallumer la flamme d'un amour criminel. C'est là une loi déraisonnable.

ERLAND (d'un ton ferme).

Et, cependant, c'est une loi qui doit être observée.

HAKON.

Et si le roi s'avisait de l'abolir?

ERLAND (avec dignité).

Il transgresserait les limites de son pouvoir, et je prononcerais sur lui la sentence d'excommunication.

HAKON.

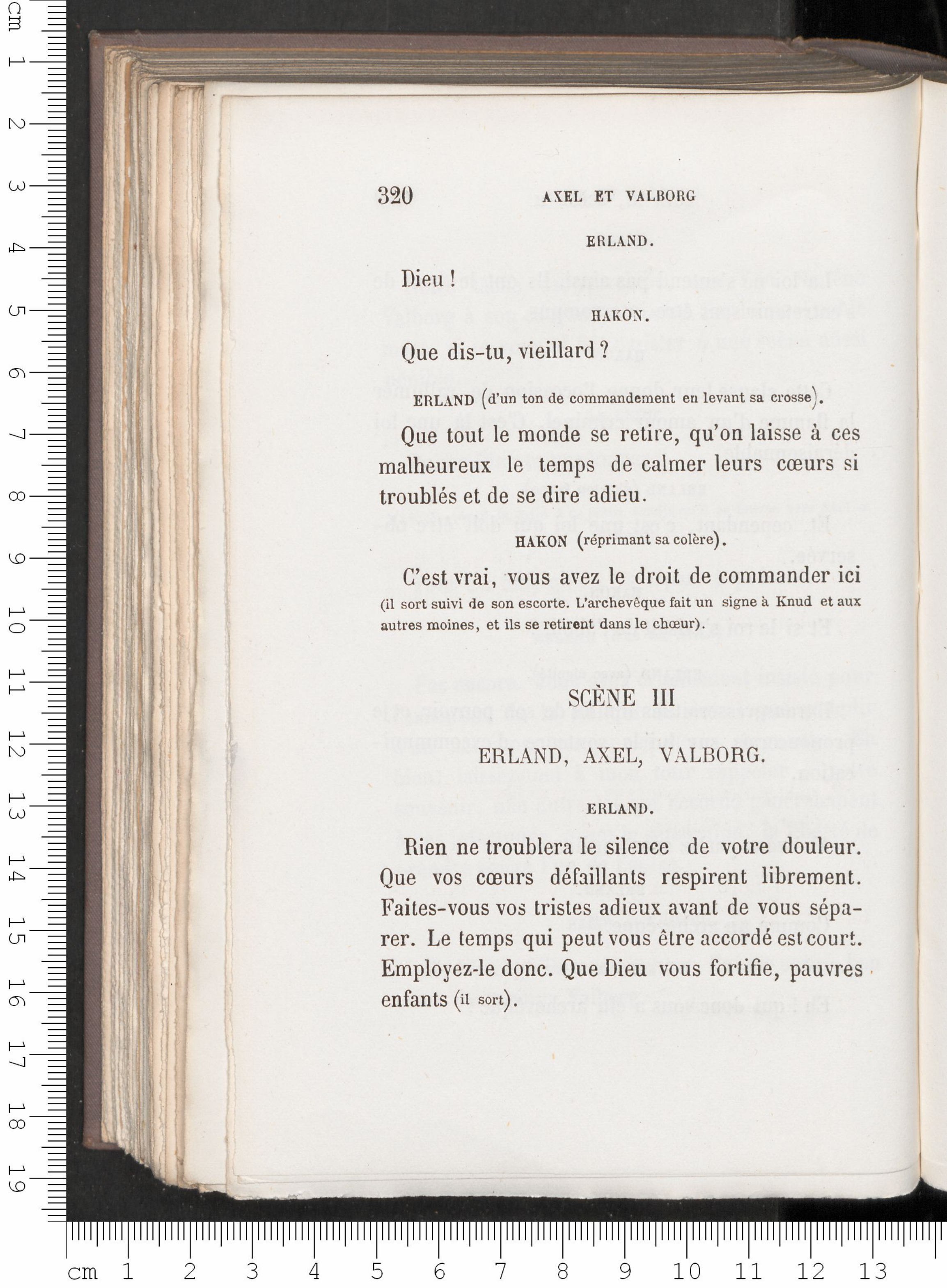
Ah! vous parlez avec hardiesse.

ERLAND.

Comme un archevêque.

HAKON.

Eh! qui donc vous a élu archevêque?



ERLAND.

Dieu !

HAKON.

Que dis-tu, vieillard ?

ERLAND (d'un ton de commandement en levant sa crosse).

Que tout le monde se retire, qu'on laisse à ces malheureux le temps de calmer leurs cœurs si troublés et de se dire adieu.

HAKON (réprimant sa colère).

C'est vrai, vous avez le droit de commander ici (il sort suivi de son escorte. L'archevêque fait un signe à Knud et aux autres moines, et ils se retirent dans le chœur).

SCÈNE III

ERLAND, AXEL, VALBORG.

ERLAND.

Rien ne troublera le silence de votre douleur. Que vos cœurs défaillants respirent librement. Faites-vous vos tristes adieux avant de vous séparer. Le temps qui peut vous être accordé est court. Employez-le donc. Que Dieu vous fortifie, pauvres enfants (il sort).

SCÈNE IV

AXEL, VALBORG.

AXEL.

Ah ! merci, merci ! vous couvrez l'épine de la douleur de la pitié de la pâle rose.

VALBORG (ôte la guirlande de fleurs de ses cheveux et la regarde).

Ces roses blanches si pures sont le gage d'un saint amour. Ces feuilles blanches comme la neige s'étendent comme les ailes d'un ange.

AXEL.

O Valborg !

VALBORG.

Prends patience, courage, ami si cher.

AXEL.

Moi, prendre patience, ah ! dis-moi comment toi, tu peux te consoler si vite.

VALBORG.

J'y étais préparée.

AXEL.

Préparée ! non Valborg, un peu auparavant j'avais vu ta joie. Quel doux sourire était sur tes lèvres ! ma bien aimée ! quel éclat brillait dans tes yeux !

VALBORG.

Ils brilleront d'un éclat plus vif quand ils seront baignés de pleurs.

AXEL.

Valborg pouvait-elle douter du bonheur que tout nous présageait ? et moi, ai-je couru comme un insensé à travers une joie visionnaire ? comme Jacob n'ai-je pas incessamment lutté, travaillé année par année avec la ferme résolution de conquérir ma Rachel ? Un choc tel que celui-ci ne doit-il pas écraser mon cœur ? Non, non ! ma destinée ne pouvait pas se prévoir. A présent elle anéantit mon courage. Oui, tu avais raison, ma Valborg. Lorsque tu regardas le pélerin agenouillé au loin, il était près de son tombeau et non dans sa carrière. Tu avais raison ! ce tombeau m'ouvre ses bras, les embrassements d'un ami fidèle. Qu'ai-je aujourd'hui à chercher plus loin

dans la vaste solitude de ce monde ? Mon soleil est couché, la lumière de ma vie éteinte ! Allons, ouvre-toi ma tombe, et dans ta couche chaude serre-moi contre ton sein ! Ma Valborg n'ose me serrer contre le sien.

VALBORG.

Oui, oui, Axel. Quoique ce soit pour la dernière fois, Valborg ose encore une fois te presser sur son cœur !

AXEL.

Destin, frappe et tue-moi dans les bras de mon amie !

VALBORG.

Non, Axel, ne parle pas ainsi, non, tu dois vivre.

AXEL.

Pourquoi vivrai-je ?

VALBORG.

Pour l'honneur, Axel. N'oublie pas ton nom glorieux de héros, grand, noble, riche, Axel, tel qu'il signifie dans la langue norvégienne.

AXEL.

Oui, c'est ce qu'aurait été Axel, si le cruel destin ne lui avait pas envié sa joie de Valhalla, le prix de sa valeur, sa Valborg.

VALBORG.

Noble et cher jeune homme !

AXEL.

La trompette m'appelait au feu de la bataille, mais non pour gagner la couronne d'une feuille de chêne fanée. Je l'ai vue comme ma Norna sur le nuage, ta main me présentait une guirlande de roses fraîches et d'un vif éclat.

VALBORG.

Hélas ! elle est desséchée à présent.

AXEL.

J'allai à Rome. Je vis le vénérable Pape. Je me courbai avec des genoux tremblants devant son trône, mais je puisai une vie nouvelle dans son sourire de père, pendant qu'il plaçait dans mes mains le bref sauveur. Vous, montagnes neigeuses de la belle Italie, comme vous vous êtes effacées dans l'horizon lointain ! Mon œil se fixait sur le Nord, apercevant déjà les lueurs favorables qui

perçaient comme les souvenirs de sa demeure encore lointaine.

VALBORG.

C'étaient les sentiments de ta Valborg, ô mon ami !

AXEL.

Infatigable marchait le jeune pélerin, tantôt sur les montagnes, tantôt par les vallées, loin de son foyer, son bâton à la main. L'espoir le rassurait ; le bonheur qui, en s'approchant, allégeait ses désirs haletants, adoucissait son cœur en proie au mal du pays. Le chant de l'allouette l'éveillait en chantant le nom de Valborg. Le feu rouge de l'aurore étincelait radieux comme son amour. Les feux du midi le poussaient vers le bois ombreux. Sur maintes tiges des arbres du sud, sur les hêtres de la Germanie, est gravé le nom de Valborg. Oh ! hâte-toi vieille écorce de couvrir ces lettres chéries. O Dryade, chante au sein de l'arbre avec ta voix douce et plaintive l'histoire d'un couple malheureux des contrées du Nord, à l'oreille des bergères du sud, tandis que tu agites les tresses de tes feuilles dans les brises du Nord.

VALBORG.

O! Axel, Axel, comme tu m'aimais!

AXEL.

O monde ! tu vas me revoir, mais sans le bâton de pélerin. Il est brisé. Je dois errer encore maintenant à travers les arbres de la sombre forêt, mais sans objet, sans but. Le premier son funèbre sur mon sentier solitaire peut me donner tout ce que je cherche, une tombe. Voilà ma patrie.

VALBORG.

O cruel ami ! Et tu abandonneras ta Valborg ?

AXEL.

Et Axel doit-il rester pour te voir traîner par Hakon comme une victime à l'autel ?

VALBORG.

Il me traînera auparavant sur l'échafaud.

AXEL.

O tigre sauvage ! Tu écrases un cœur comme celui-ci, et tu oses appeler ceci de l'amour !

VALBORG.

Mes yeux obscurcis de pleurs ne pourront plus

longtemps supporter la lumière. Avant que la mort les ferme, ma bonne mère la sainte Église me prêtera son voile.

AXEL.

O Dieu ! ma Valborg, une religieuse ! ces long cheveux d'or avec leurs tresses de soie, doivent-ils être rasés ? Cette forme charmante enfermée dans le linceul de vêtements grossiers d'une bure noire, hideuse ?

VALBORG.

Et moi alors seule j'errerai pendant des nuits nourrissant mon rêve heureux, songeant à ton retour et à notre cruelle destinée. Et alors mon cœur s'élèvera lui-même à Dieu en prière et en saint cantique, et grâce à la prière de Valborg le Seigneur te soutiendra.

AXEL.

O Valborg !

VALBORG.

Et dans ma petite cellule, je serai assise en silence brodant l'or sur la soie et je deviderai tranquille, ma douloureuse vie, telle que la tourterelle qui ne trouve jamais de paix avec toute sa tendresse,

qui jamais ne se repose sur le feuillage, malgré sa lassitude, qui ne boit jamais à la claire fontaine qu'elle a troublée en l'agitant.

AXEL.

Et moi Axel ?

VALBORG.

Toi, va droit à tes foyers trouver ta sœur, la douce Helfred. N'abandonne point dans ta colère ta mère patrie, ne languis point en des lieux où jour par jour, le désespoir s'emparerait de toi. Le temps guérit tout et fermera ta blessure. La grande nature dans sa majesté silencieuse, l'affection d'une tendre sœur, adouciront ta peine, plus que les joies du monde. Va donc d'ici dans ta demeure, qui commande fièrement la vallée et les flots de la mer, et là tu regarderas en bas la destinée, et lorsque ton cœur commencera à battre trop fort, prends alors ta lance, ton arc, et cours dans le plus épais de la sombre forêt des pins ; déchaîne ta rage sur l'ours et sur le lynx sauvage qui en troublent le silence, et de cette manière par degrés, tu peux surmonter ta douleur ; dans les soirées d'hiver, tu t'assieras près de ta sœur Helfred dans la grande salle boisée et tu lui liras des pages des anciens

Sagas parlant d'Odin, de Thor et de l'aimable Balder. Tu peux aussi marier ta voix à la harpe de Helfred. Mais garde-toi bien des chants funestes de Hagbarth (Elle fond en larmes).

AXEL.

O Valborg, Valborg, voici quels seront les miens (Il l'embrasse).

SCÈNE V

ERLAND, AXEL, VALBORG.

ERLAND (revenant).

Mes enfants! le moment est venu, il le faut. L'inexorable destin m'y force. Il faut se séparer.

VALBORG.

Adieu!

AXEL.

Adieu!

VALBORG.

Nous nous rejoindrons!

AXEL.

Avec Dieu ! (Ils s'arrachent de leurs bras et vont chacun de son côté, Valborg avec sa suite. On aperçoit Wilhelm dans le fond).

SCÈNE VI

ERLAND, WILHELM.

ERLAND.

Nobles et malheureux enfants ! Comme une étoile, votre rayon d'amour jette un pâle reflet sur le ciel d'hiver de ma mémoire. Ah oui ! c'est un cœur malsain qui n'a jamais senti le pouvoir de l'amour. Tu ne sais pas, bon Axel, que le sort d'Erland fut semblable au tien. Éléonora !... comme un clair de lune, ta mémoire rayonne sur la neige de mes hivers. Oh ! m'auras-tu été fidèle jusqu'à la mort. Jamais, jamais un mot n'apporta à ton Erland de tes nouvelles.

WILHELM (dans le fond).

Éléonore de Hildesheim te resta fidèle jusqu'à la mort.

ERLAND.

La voix qui parle, sort-elle de la tombe ? (Il se détourne et aperçoit Wilhelm).

WILHELM.

Forcée par la cruelle volonté de son père d'épouser Rudolf, elle resta fidèle dans son cœur à Erland ; et c'est toi qu'elle aima en pensée, tandis que prisonnière dans le sombre château elle traîna sa triste vie avec l'homme qu'elle haïssait.

ERLAND.

Étranger, qui peux-tu être, si pâle, si défait, toi qui réponds ainsi à la pensée douloureuse de mon cœur ? Est-ce une révélation ? Là il se tient comme une statue, appuyé sur son épée (Wilhelm s'avance). Qui es-tu donc étranger ?

WILHELM.

Une croix entre l'agneau et le tigre, mon très révérend Père, une fleur de neige élevée dans le froid sous l'horoscope le plus étrange. La planète de Vénus fut alors éclipsée par une fatale comète.

ERLAND.

Tu es ?

WILHEM.

Un fils d'Éléonore et de ton ennemi acharné Rudolf.

ERLAND.

Par tous les saints ! Toi, est-ce possible ? Ah ! oui ! Je les reconnais ces traits chéris. Je les vois mêlés avec un air froid et farouche. O mon fils ! ô mon fils ! fils d'Éléonore. Viens dans mes bras, viens, laisse-moi te serrer contre mon cœur.

WILHELM.

Je le sens ce cœur aussi vrai, aussi chaud que toi-même.

ERLAND.

Quel est ton nom, fils d'Éléonore ?

WILHELM.

Wilhelm.

ERLAND.

Quel ange t'a donc amené ici vers moi ?

WILHELM.

L'un des bons anges, j'espère, Révérend seigneur. Ma nature est étrange et à demi monstrueuse, formée des éléments les plus contraires de l'amour et de la haine, du mépris et de la tendresse. Je sens dans mon sein un désir incessant qui n'a de soulagement que lorsque je me plonge

dans le plus fort du combat, ou lorsque avec une fidélité muette et froide, mais inébranlable, je me joins à un honorable ami. C'est ainsi que je me suis uni maintenant à un honorable ami, à Axel Thorsdson. Je ne puis m'aimer moi-même ; mais je trouve encore de la douceur à aider celui qui aime. Je vins avec lui, je savais que vous étiez ici. Ma mère m'avait, sur son lit de mort, chargé solennellement de vous visiter. Elle savait que vous aviez échangé la cotte de mail contre le capuchon du cloître, et m'avait prié sérieusement de vous apporter l'adieu suprême. Pardonnez, si au milieu des alarmes de la guerre je l'avais oublié pendant dix années. Enfin, le voyage du jeune Axel me rappela ma promesse et réveilla ma conscience. Je crois que ma tristesse a été la punition de mon oubli et que maintenant elle va cesser quand j'aurai rempli la dernière volonté de ma mère. O mon révérend Père, imposez sur cette tête vos mains sacrées, et accordez-moi votre bénédiction ! (Il s'agenouille).

ERLAND.

Que Dieu te bénisse !

WILHELM.

Ah ! merci. Je me sens déjà plus léger (Il se lève).

Je sens la main de Dieu dans cette rencontre. Voyez, très vénérable Père ; vous avez perdu votre fiancée, il y a de longues années, et le cœur de Wilhelm est fermé contre l'amour. Mais ici il en est deux, faits l'un pour l'autre, que l'on sépare. Eh ! maintenant très révérend Père, nous deux, vous la victime, moi le fruit d'une union dénaturée, empêchons-en la répétition, en sauvant nos amis.

ERLAND.

Mon fils, et comment ?

WILHELM.

Ceci dépend de vous. Moi je peux les sauver.

ERLAND.

Comment, mon cher enfant ?

WILHELM.

Notre vaisseau est dans le port, prêt à faire voile aussitôt la levée de l'ancre. Valborg a été conduite dans le couvent. Le seul chemin pour y entrer est par l'église. Pour empêcher qu'on ne l'enlève, ce que Hakon peut bien craindre, le frère Knud avec vingt chevaliers armés, se tient en sentinelle cette nuit à la porte de l'église pour donner l'alarme au moindre bruit.

ERLAND.

Et quand une vigilance aussi rigoureuse rend toute évasion impossible, comment peux-tu te réjouir ?

WILHELM.

C'est justement cette sorte de garde qui rend l'évasion possible ; car si la porte de fer de l'église si épaisse était fermée, il n'y aurait pas de chance, et demain, Hakon enlèverait Valborg comme sa fiancée; mais à travers les vingt chevaliers en armes, sous un capuchon de moine, moi le vingt et unième, je puis me frayer un chemin.

ERLAND.

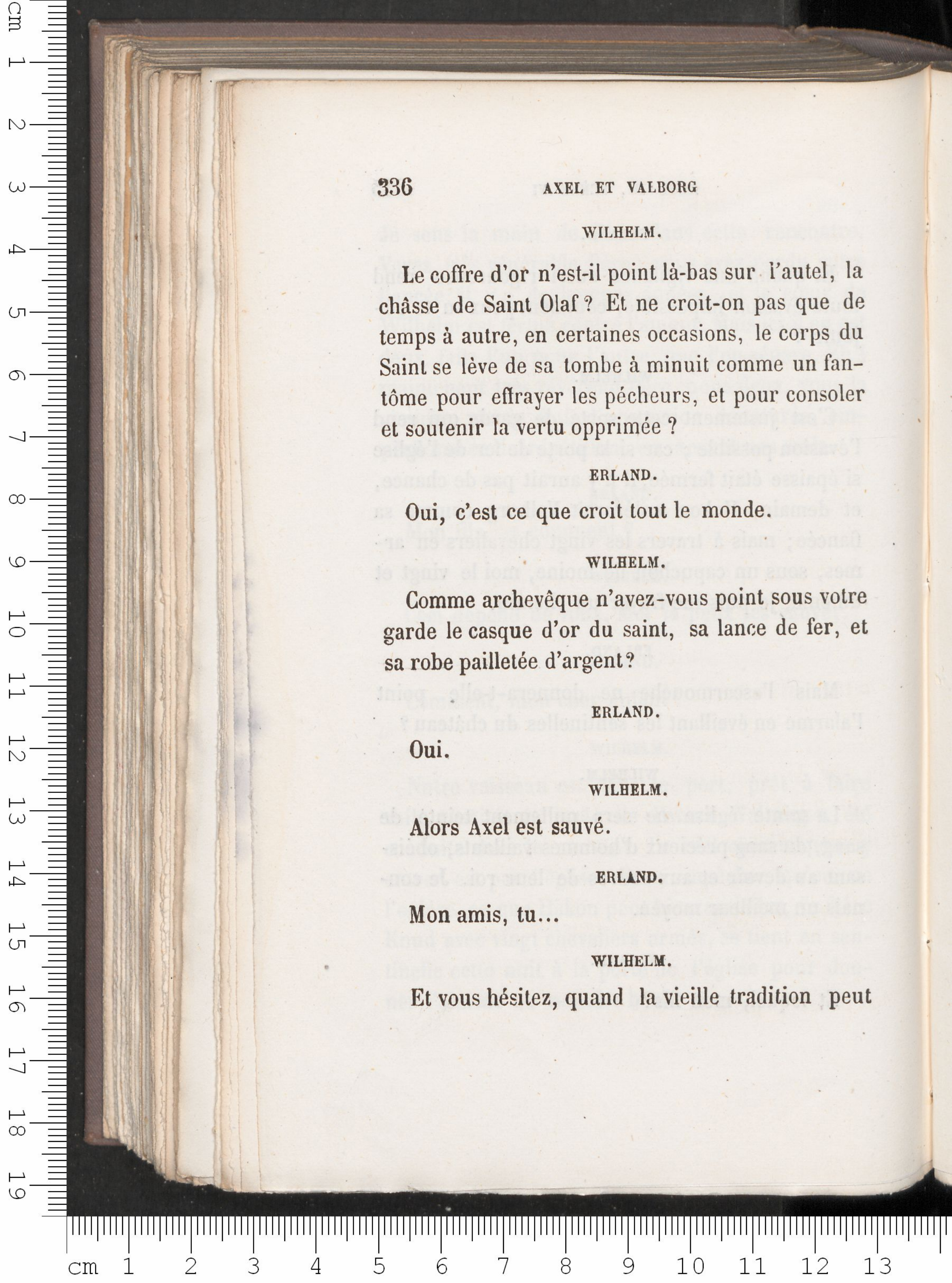
Mais l'escarmouche ne donnera-t-elle point l'alarme en éveillant les sentinelles du château ?

WILHELM.

La sainte église ne sera nullement teinte de sang, du sang précieux d'hommes vaillants, obéissant au devoir et aux ordres de leur roi. Je connais un meilleur moyen.

ERLAND.

Et lequel, mon fils?



WILHELM.

Le coffre d'or n'est-il point là-bas sur l'autel, la châsse de Saint Olaf ? Et ne croit-on pas que de temps à autre, en certaines occasions, le corps du Saint se lève de sa tombe à minuit comme un fantôme pour effrayer les pécheurs, et pour consoler et soutenir la vertu opprimée ?

ERLAND.

Oui, c'est ce que croit tout le monde.

WILHELM.

Comme archevêque n'avez-vous point sous votre garde le casque d'or du saint, sa lance de fer, et sa robe pailletée d'argent?

ERLAND.

Oui.

WILHELM.

Alors Axel est sauvé.

ERLAND.

Mon amis, tu...

WILHELM.

Et vous hésitez, quand la vieille tradition peut

une fois servir une cause légitime, après avoir si souvent aidé à faire le mal.

ERLAND.

Non ! non ! Il n'y a point ici de péché. Dieu pardonnera une ruse innocente inspirée par une droite intention, qui a pour objet de sauver la vertu.

WILHELM.

Une ruse? Et qui a dit que ce fût une ruse? Saint Olaf vient lui-même, il se revêt en noir de son costume et je suis son spectre ; n'est-il point le linceul terrestre d'un esprit immortel?

ERLAND.

On ne peut le définir autrement.

WILHELM.

Je suis le pâle linceul d'un esprit immortel. C'est lui qui a mis en moi cette inspiration. Aussi j'apparais comme le vrai fantôme d'Olaf.

ERLAND.

Quelle flamme étrange brille dans tes yeux !

WILHELM.

Mes pensées plongent surtout dans l'éternité.

Et plus d'une fois auparavant le monde spirituel s'est dressé dans une extase et révélé devant ma vue. J'ai été à bord du vaisseau, où j'avais à remettre l'ordre. Le soleil dardait à plomb. Puis après avoir fini cette tâche, je me suis hâté vers l'église, pour assister au mariage. Je suis venu trop tôt, et là au milieu du calme et du silence de mon travail, après avoir erré dans la nef, les ailes et les chapelles, j'observai chaque autel, lisant les noms de mainte tombe. Je me suis assis enfin contre une colonne du chœur où couverts de vétusté sont pendus les harnais en cuivre, et où flottent au-dessus de nombreux débris fanés et poudreux d'anciennes bannières martiales. Je m'endormis auprès de la châsse d'or de Saint Olaf. Mes rêves furent inquiets, agités et douloureux; car je vis aussi ce qui se passait comme à travers un brouillard transparent, et quand le moine perfide coupa en deux le linge, je me levai indigné pour courir à l'aide d'Axel ; mais m'arrêtant effrayé, je m'affaissai de nouveau à terre ; car lorsque la toile fut divisée, la sainte châsse s'ouvrit béante, et dans le cercueil, se leva une forme courroucée, qui regarda fixement le moine.

ERLAND.

Et quelle apparence avait-elle ?

WILHELM.

Celle d'un fort guerrier, de taille moyenne, avec une chevelure légère d'or, des yeux d'un bleu foncé. Il tenait un linge teint de sang dans sa main gauche et le pressait sur sa blessure.

ERLAND.

Ah! c'était le spectre d'Olaf.

WILHELM.

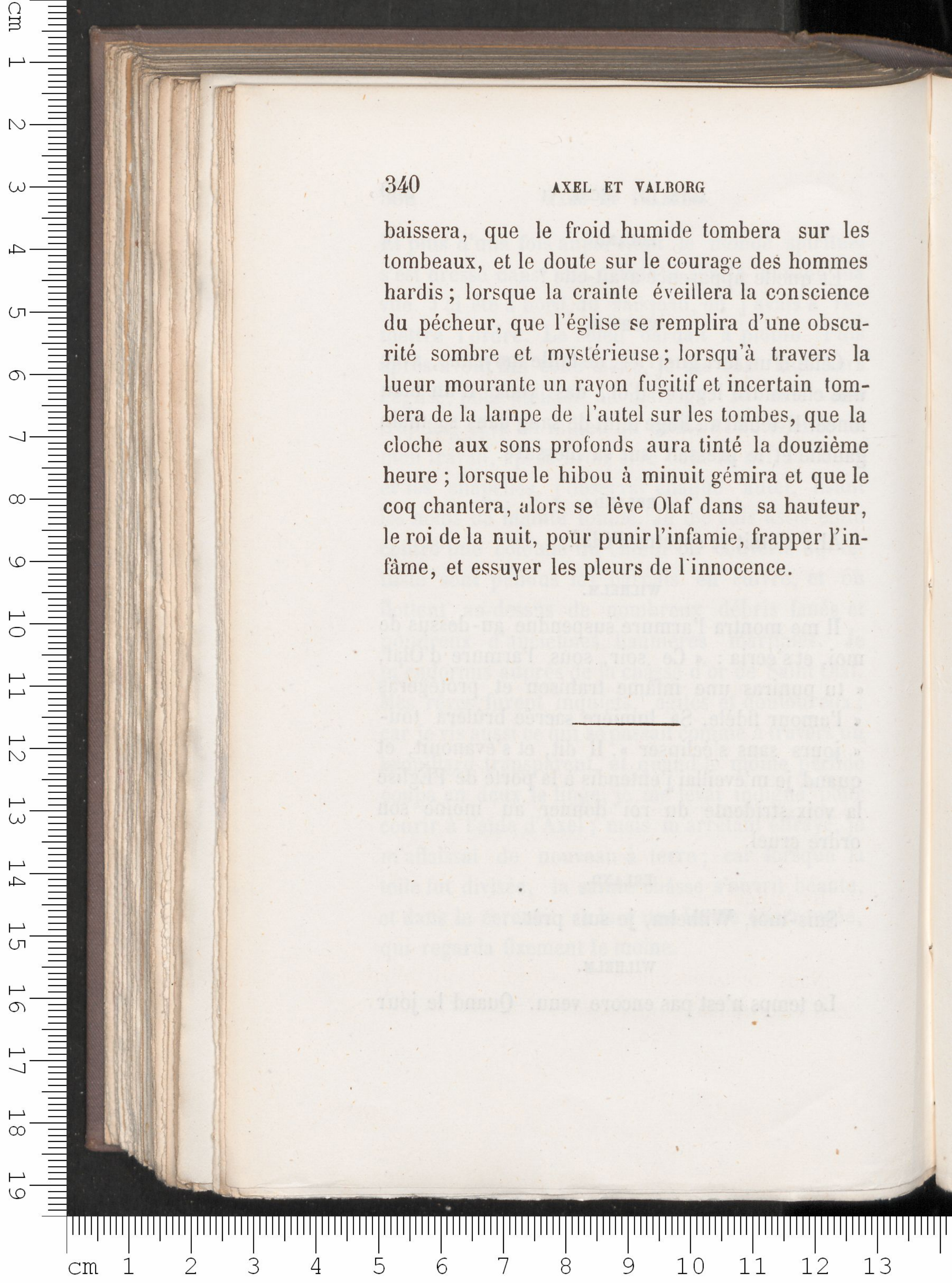
Il me montra l'armure suspendue au-dessus de moi, et s'écria : « Ce soir, sous l'armure d'Olaf, « tu puniras une infâme trahison et protégeras « l'amour fidèle. Sa lumière sacrée brûlera tou- « jours sans s'éclipser ». Il dit, et s'évanouit, et quand je m'éveillai j'entendis à la porte de l'Église la voix stridente du roi donner au moine son ordre cruel.

ERLAND.

Suis-moi, Wilhelm, je suis prêt.

WILHELM.

Le temps n'est pas encore venu. Quand le jour



baissera, que le froid humide tombera sur les tombeaux, et le doute sur le courage des hommes hardis ; lorsque la crainte éveillera la conscience du pécheur, que l'église se remplira d'une obscurité sombre et mystérieuse ; lorsqu'à travers la lueur mourante un rayon fugitif et incertain tombera de la lampe de l'autel sur les tombes, que la cloche aux sons profonds aura tinté la douzième heure ; lorsque le hibou à minuit gémira et que le coq chantera, alors se lève Olaf dans sa hauteur, le roi de la nuit, pour punir l'infamie, frapper l'infâme, et essuyer les pleurs de l'innocence.

ACTE IV

SCÈNE I

KNUD, ENDRID, BJOBN, KOLBEIN.
DES SOLDATS.

(Il fait nuit. La lampe luit faiblement dans le crépuscule. Le moine Knud est assis avec Bjorn, Gamle, Kolbein et plusieurs guerriers sur un banc près d'une colonne à droite).

KNUD.

Il serait mieux de nous asseoir ici, mes dignes amis, près de cette colonne et des saintes croix de nos trois grands rois bénis du Nord. Passons ici la nuit au nom du ciel. Endrid! as-tu veillé sur les soldats placés à la porte?

ENDRID (venant).

Ils veillent.

KNUD.

Nous veillerons aussi nous-mêmes. Un sujet doit être vigilant pour garder son souverain. Pour

cette raison j'ai choisi cette place près de la colonne du roi, ainsi qu'elle s'appelle. Elle élève sa tête sacrée au-dessus de nous avec ses trois croix. Mais voyez l'autre colonne vis-à-vis, la colonne de la honte ainsi qu'on devrait la nommer à l'avenir. Les deux amants y avaient gravé leurs noms criminels, défiant dans leur témérité la puissance royale et la loi de la sainte Église. Maintenant est arrivée la punition du ciel et de la justice humaine. Dans sa sainte indignation, le roi a effacé de son épée ces chiffres qui profanaient un bois sacré avec des guirlandes d'amour, mais à présent leur guirlande gît desséchée dans la poussière.

BJORN.

Oui, oui, des fleurs ne sont faites que pour se dessécher. Laissons cette guirlande à terre. Mais il en est autrement de la croix du roi. Plus elle est élevée, plus l'état du royaume est ferme et solide, et plus il s'élève en force et en honneur. Aussi j'aime mieux de ces croix la plus élevée. Les deux autres le sont assez ; mais elles n'approchent point du noble Harold.

KNUD.

Ne parle pas ainsi, mon brave. Olaf de mémoire

bénie n'a pas une place inférieure à celle du roi Harold aux larges épaules. Le pays n'a jamais été plus florissant que sous son règne, et de plus, il est le plus sûr appui du clergé.

BJORN.

Mais là était le mal, comprends-moi bien. Je veux dire la paix..... le clergé, mon révérend est digne de tout honneur, je le sais. Mais Olaf Kirre, Magnus Barfold ont semé le germe de la faiblesse et de la destruction de la Norvège, en altérant les anciennes coutumes de la nation. C'est pourquoi je pense qu'ils n'égalent point le héros glorieux Harold aux larges épaules.

KNUD.

Notre terre a prospéré du temps d'Olaf Kirre.

BJORN.

Avant Olaf, les hommes buvaient dans des cornes. Le feu brûlait au milieu de la grande salle, et le roi de Norvège était assis au milieu de ses sujets, sur son long siége, pendant que l'ale lui était versée à travers le foyer. Cette coutume ne convint pas au roi Olaf; il lui fallut un siége élevé sous le dôme. On ne laissa plus brûler le feu avec un gai pétillement ; on l'enferma dans un

trou isolé parce que les faibles poumons du roi ne pouvaient endurer la fumée.

KNUD.

Oui, Père Bjorn, elle tombe sur la poitrine.

BJORN.

Bah! sur la poitrine. Un brave doit avoir dans sa poitrine du courage n'importe la fumée. En parlant de vêtements, le vieux roi doit avoir commis de lourds péchés. Que le Seigneur les lui pardonne dans sa tombe! Auparavant le guerrier avait coutume de marcher dans son armure. Maintenant ses hauts de chausses sont liés autour de ses reins avec de l'or et de l'argent. Des anneaux d'or entourent ses jambes et la soie en plis moelleux couvre mollement ses bras et ses épaules, quoique la manche elle-même soit faite si étroite qu'il faille un instrument pour la faire entrer. Avec Magnus Barfold (pieds nus) l'usage fut aussi mauvais, bien que dans un sens contraire. C'était un héros, mais après sa campagne d'Irlande ne courait-il pas les jambes nues dans les rues, comme un mendiant, quoiqu'il fût un roi de Norvège? N'a-t-il pas à se remercier lui-même de s'être fait donner ce surnom?

KNUD.

Eh ! père Bjorn, tout change avec le temps, nous le savons.

BJORN (branlant la tête).

Encore s'il nous avait fait la grâce de conserver en vigueur l'ancienne corne à boire, le reste pouvait passer ; mais de humer l'ale et l'hydromel dans une coupe, voilà ce qui amènera tôt ou tard le pays à sa complète destruction. Un galant chevalier doit toujours boire sa mesure et ne pas laisser dégouter sa barbe sur la table.

ENDRID.

Le vieux Bjorn a raison. Le roi Harold était un noble héros. Sur la terre de Grèce, le nom de Harold est en honneur, même depuis que dans les armées des Varangues il servait la reine Zoé.

BJORN.

Endrid, tu viens directement de Constantinople, comment y vont les choses ? y honore-t-on toujours l'ancien Nord, comme de mon temps ?

ENDRID.

Non, tout n'y a pas vieilli comme toi, mon brave.

BJORN

Tu dors donc toujours sur la terre dure et nue ; le casque en tête, la cuirasse sur la poitrine, l'épée au dessus de la tête, la main droite sur la garde et le courage dans le cœur ?

ENDRID.

Non, pas autrement.

BJORN.

Et le roi Olaf, monte-t-il encore à cheval comme un spectre redouté, son coursier blanc comme la neige, à votre tête quand vous marchez contre l'ennemi ?

ENDRID.

Cela arrive souvent, bon père Bjorn. N'avez-vous pas entendu l'histoire de ce qui advint dernièrement avec Neiter et son épée ?

BJORN.

Mon fils conte-nous-la.

ENDRID.

Vous savez que Ingebjörn, un vaillant Suédois, saisit l'épée d'Olaf lorque celui-ci périt à Stiklestad. Cette épée passa à son fils et à son petit-

fils ; son dernier descendant prit part avec moi à la dernière guerre de l'empire. Nos tentes étaient plantées. Les Voërings dormaient, précisément comme tu dis, chacun dans son armure, l'épée dans la main droite, au-dessus de la tête. Mais quand le Suédois s'éveille, il n'a pas d'épée ; elle gît éloignée de lui sur le champ de bataille. Ce fut ce qui arriva pendant trois nuits successives au petit-fils de Ingebjörn. C'était l'épée d'Olaf qu'il avait perdue à Skilestad.

BJORN.

Un beau fait, par le roi Olaf, d'avoir arraché l'épée de la main droite du Suédois ! Quel droit avait-il de s'emparer de l'épée du roi Olaf ?

ENDRID.

Ah ! oui, cela a été vu par l'empereur et par tous les autres. Alors l'empreur fit bâtir à grands frais une église en l'honneur de saint Olaf, sur le lieu où gisait son épée, et là au-dessus de l'autel, est appendue l'épée elle-même, exactement comme son cercueil est au-dessus de l'autel dans le chœur.

KOLBEIN.

Voyez comme la lumière venant de la châsse

royale dorée nous apparaît fantastique à travers l'obscurité. Est-il donc vrai, Révérend Père, que le roi Olaf marche ici à minuit?

BJORN.

Quelle demande!

KNUD.

Vous Norsemen! vous êtes une race sans règne et sans loi, aussi a-t-il paru nécessaire que de temps à autre les morts eux-mêmes sortent de leurs tombeaux, pour vous rappeler au repentir et à votre amendement.

BJORN.

Avez-vous jamais entendu parler des cent miracles?

KOLBEIN.

Oui sans doute; mais je sais à peine si je dois y croire.

KNUD.

Ne blasphème point, mon fils. Tu pourrais douter aussi bien du ciel lui-même et de ton salut, si tu doutais de saint Olaf et de ses miracles.

BJORN.

Kolbein! Prends garde qu'il ne t'arrive ce qui

arriva au comte Danois qui perdit la vue pour son incrédulité.

ENDRID.

Bjorn, dis-nous quelque chose du saint. Tes années, nous le savons, t'ont fait voir maint miracle.

KOLBEIN.

Non, cela ne ferait qu'exciter l'imagination, et comme nous avons à veiller cette nuit dans l'enceinte de l'église....

BJORN.

Es-tu un poltron?

KOLBEIN.

Non, avec les vivants.

BJORN.

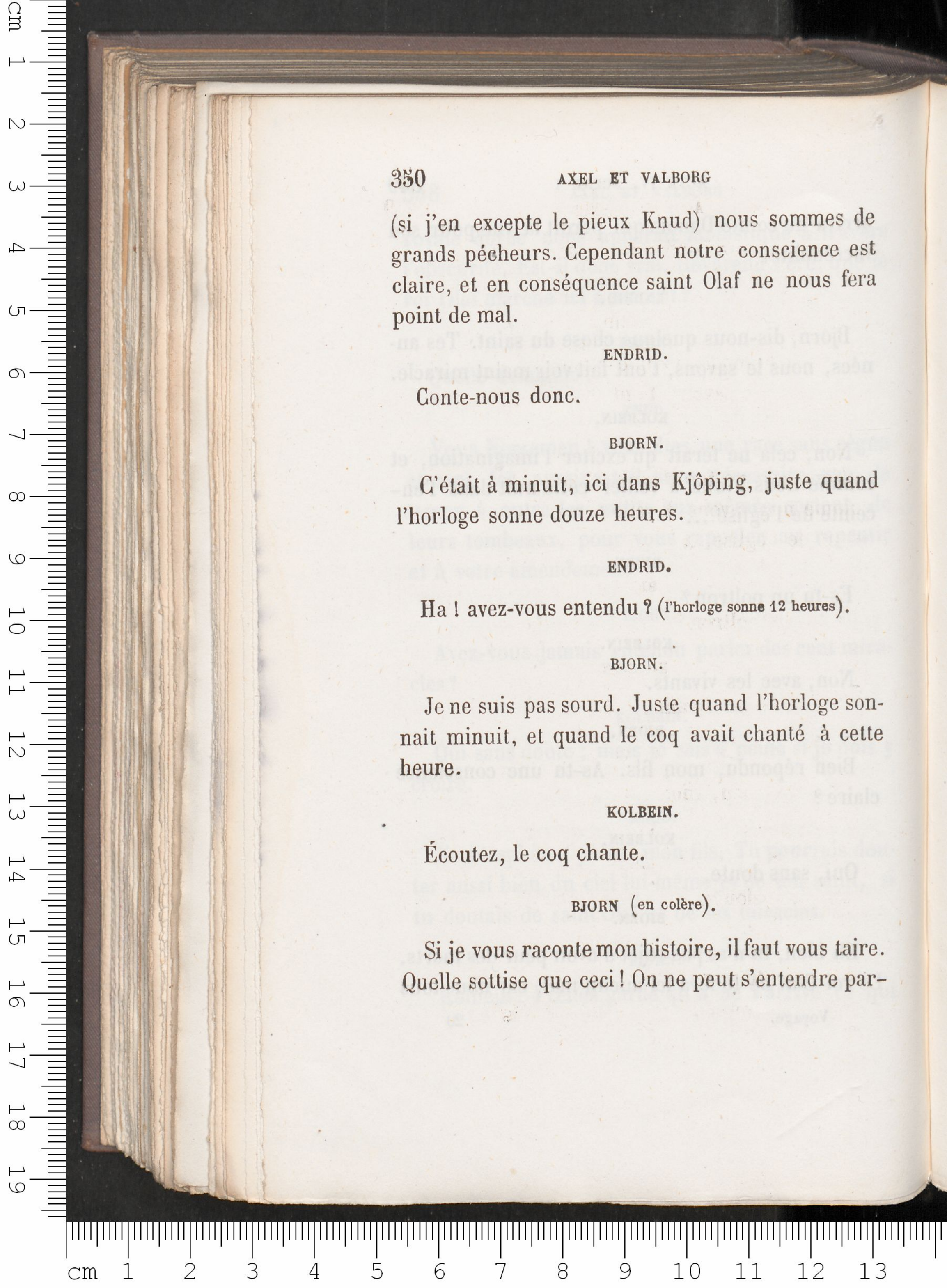
Bien répondu, mon fils. As-tu une conscience claire?

KOLBEIN.

Oui, sans doute.

BJORN.

Eh bien, tu n'as pas sujet d'avoir peur des morts. Le roi Olaf ne te fera ici aucun mal, car nous tous



(si j'en excepte le pieux Knud) nous sommes de grands pécheurs. Cependant notre conscience est claire, et en conséquence saint Olaf ne nous fera point de mal.

ENDRID.

Conte-nous donc.

BJORN.

C'était à minuit, ici dans Kjôping, juste quand l'horloge sonne douze heures.

ENDRID.

Ha ! avez-vous entendu ? (l'horloge sonne 12 heures).

BJORN.

Je ne suis pas sourd. Juste quand l'horloge sonnait minuit, et quand le coq avait chanté à cette heure.

KOLBEIN.

Écoutez, le coq chante.

BJORN (en colère).

Si je vous raconte mon histoire, il faut vous taire. Quelle sottise que ceci ! On ne peut s'entendre par-

ler à cause de ces horloges qui sonnent, et des coqs qui chantent, et des imbéciles qui babillent. C'est une mauvaise habitude des jeunes gens d'interrompre avec leur impertinence un récit. Dans mon temps, les jeunes se taisaient quand un grave guerrier leur parlait. Mais où en sommes-nous restés?

ENDRID.

Au chant du coq.

BJORN.

C'est vrai (à Kolbein) : Toi, si tu m'interromps, tu peux demander à une vieille bonne femme sans dents de te dire le reste. Eh bien, à minuit, et même précisément après que le coq eut chanté, saint Olaf vint doucement du chœur, s'avançant dans la nef dans son armure d'or, la visière baissée, un escarboucle brillant sur son casque avec sa longue lance et sa robe avec paillettes d'argent, sa traîne essuyant après lui le pavé du temple.

(Une forme apparaît au fond de l'église, exactement semblable à celle qu'a décrite Bjorn. Kolbein qui l'a aperçue le premier, devient pâle, et la regarde fixement.)

BJORN.

Qu'as-tu donc imbécile (Kolbein se tait) ? Eh bien ! Kolbein, as-tu perdu ta langue, je te prie ?

KOLBEIN.

Si tu racontes ton histoire, je ne dois point l'interrompre; seulement, j'ose te dire à propos que là-bas se tient un homme précisément comme celui que tu décris.

LES SOLDATS.

Que Dieu nous sauve ! c'est le spectre (le moine s'enfuit, quelques-uns sont près de le suivre).

BJORN.

Arrêtez. Etes-vous des hommes du Nord ? arrêtez; êtes-vous d'honorables et de fidèles soldats? C'est un poltron, un soldat indigne que celui qui fuit. Agenouillez-vous comme moi, découvrez-vous, et joignez révérencieusement vos mains comme ceci. Oui, celui qui fuirait avec effroi devant le fantôme d'Olaf serait un indigne malfaiteur. De quoi avez-vous peur ? C'est notre saint patron. Pourquoi fuiriez-vous ? Il vient peut-être nous parler comme à ses enfants.

KOLBEIN.

Il approche.

LES SOLDATS.

Oh ! que Dieu nous protége !

SCÈNE II

LES MÊMES, LE FANTOME.

LE FANTOME (d'une voix profonde).

Qui ose dans les ténèbres de minuit, troubler mon sommeil de mort? Qui évoque le roi au chant du coq hors de son tombeau? Quels sons profanent le silence du repos d'Olaf? A présent ne tardez pas, mais laissez en hâte avec vos glaives et vos lances la demeure sacrée des saints et des héros, que pas un mot ne transpire de ce que vous voyez, avant que l'éclat du soleil ne dore ma châsse de ses rayons (les soldats se lèvent, se signent et sortent de l'église).

KNUD (revenant avec les sentinelles de la porte).

Je vous déclare qu'il n'y a ici rien qu'une imposture. Ce fut ma surprise qui me fit croire à une apparition étrange, avant que j'eusse repris mes sens. Le voici ce fantôme; allons, avance, nous sommes assez nombreux. Enveloppez-le avec vos hallebardes, et amenez-le-moi vivant, ce jongleur. Les fantômes ne reviennent jamais, c'est une pure

superstition. Ils voudraient en imposer au roi. Mais surmontez vos vaines frayeurs, saint Olaf n'est qu'une poussière, un nid de vers, son pouvoir est passé et parti (la forme se précipite sur Knud et le perce de sa lance).

LES SOLDATS.

Que le Christ nous sauve ! Il est mort dans son péché, fuyons, fuyons ! gloire à Dieu et à tous ses saints ! (tous s'enfuient et le spectre s'évanouit).

SCÈNE III

KNUD (seul).

C'est mon coup de mort, au secours, à l'aide ! ne m'abandonnez point dans cette extrémité. Ah ! je suis seul, mon sang coule à flots. Était-ce un être humain ? Il m'a percé la poitrine avec une force plus que naturelle, juste à travers la cuirasse que cachait mon manteau. Non, non, c'était un mortel. Tout est mortel. Je sais qu'il n'y a pas d'éternité (l'horloge sonne une heure un quart). Ah ! que signifie ce tintement profond et solennel ? La voix éternelle à l'unisson de celle d'en haut. O terreur, ô cruel désespoir, avec les glaces du trépas ! N'y a-t-il rien

ici pour étancher mon sang ? (il tâte autour de lui et trouve la guirlande de Valborg que Hakon avait coupée). Voici des fleurs pour étancher le sang. Il coule encore plus vite. Qu'est-ce que c'est? O Dieu! c'est la couronne de fleurs de la belle Valborg. O pitié, pitié! Ah! priez pour moi, vous jeunes amants! Voyez, le sang de mon cœur a rougi votre guirlande! Priez pour moi (Il expire).

SCÈNE IV

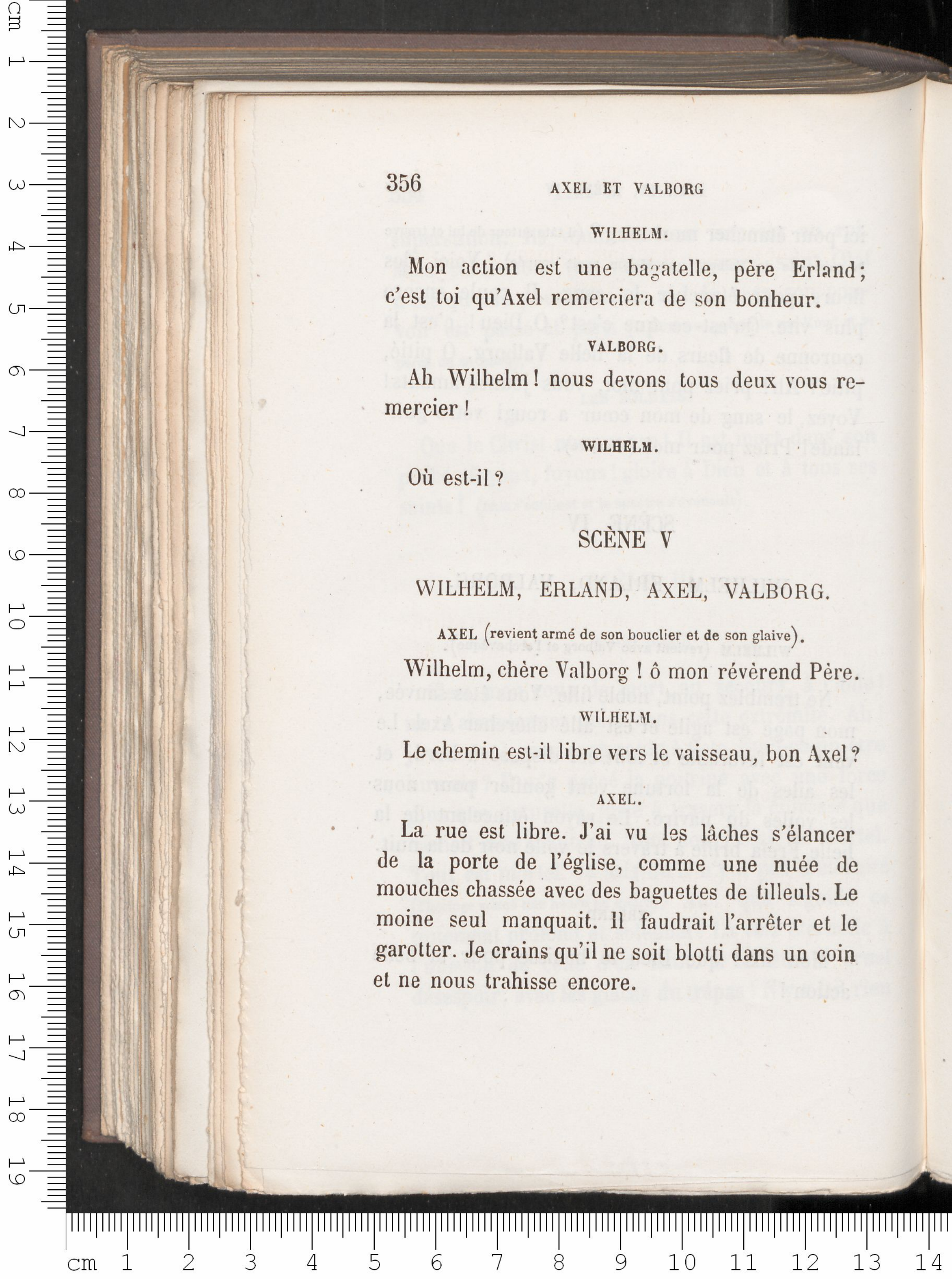
WILHELM, ERLAND, VALBORG.

WILHELM (revient avec Valborg et l'archevêque).

Ne tremblez point, noble fille. Vous êtes sauvée, mon page est agile et est allé chercher Axel. Le vent est favorable et tout est disposé à bord, et les ailes de la fortune vont gonfler pour nous les voiles du navire. Le rayon étincelant de la belle Freia brille à travers le voile noir de la nuit.

ERLAND.

Mon fils! que Dieu te bénisse pour ta belle action!



WILHELM.

Mon action est une bagatelle, père Erland; c'est toi qu'Axel remerciera de son bonheur.

VALBORG.

Ah Wilhelm ! nous devons tous deux vous remercier !

WILHELM.

Où est-il ?

SCÈNE V

WILHELM, ERLAND, AXEL, VALBORG.

AXEL (revient armé de son bouclier et de son glaive).

Wilhelm, chère Valborg ! ô mon révérend Père.

WILHELM.

Le chemin est-il libre vers le vaisseau, bon Axel ?

AXEL.

La rue est libre. J'ai vu les lâches s'élancer de la porte de l'église, comme une nuée de mouches chassée avec des baguettes de tilleuls. Le moine seul manquait. Il faudrait l'arrêter et le garotter. Je crains qu'il ne soit blotti dans un coin et ne nous trahisse encore.

WILHELM.

Ne craignez rien, son infâme trahison a touché à son terme (il montre le cadavre du moine).

AXEL.

Knud baigné dans son sang !

VALBORG.

O Sainte Vierge !

ERLAND (d'un air terrifié en regardant Wilhelm).

Massacré !

WILHELM (d'un ton calme).

Oui, tué. Son audace et son incrédulité ont attiré sur l'athée moqueur le glaive du destin et de saint Olaf.

ERLAND.

Pauvre et aveugle pécheur ! mort impénitent et sans absolution !

AXEL.

Mais voyez, que tient-il dans sa main glacée ? dans son poing fermé ? La guirlande de ma Valborg ! Il l'a pressée sur son cœur dans son agonie.

VALBORG.

Pauvre misérable! le remords l'avait saisi ; que Dieu lui pardonne !

AXEL.

Dieu lui pardonnera pour toi, noble fille ! O bonheur ! mes yeux ont revu ma Valborg.

VALBORG.

Deux anges nous ont délivrés de la mort.

WILHELM.

Deux êtres humains ! A présent, mon couple d'amants, tout dépend de notre célérité. Quand tout danger sera passé et que les murs élevés de la tour de Schwarzbourg nous protégeront; lorsque le père Erland, dans la chapelle du château où Léonore fut contrainte d'épouser Rudolph, unira vos mains ensemble, alors ce sera le temps de vous livrer à votre amour. Alors vous transformerez notre Schwarzbourg en une Weissenfels, le castel noir en une forteresse blanche. Notre père Erland se verra lui-même rajeunir en vous, le rude Wilhelm s'adoucira, et enfin nous pourrons dire aussi des messes pour le repos de l'âme de ce pauvre pécheur.

Maintenant, mes amis, suivez-moi sans délai.

VALBORG.

O Dieu ! comme mon cœur bat !

AXEL.

Agenouillons-nous au tombeau de Harold, et disons un éternel adieu à notre mère patrie (Pendant que les amants s'agenouillent, trois sons profonds du cor se font entendre de loin).

SCÈNE VI

LES MÊMES, GOTFRED.

WILHELM.

Qu'est-ce à présent? qu'est-ce qui approche? Ne crains rien, noble fille, c'est Gotfred, mon fidèle et honorable page. Quelle nouvelle mon Gotfred? que veulent dire ces sons de la trompette ?

AXEL.

Je les reconnais ; c'est la trompette du combat.

GOTFRED.

Tout favorise notre fuite. Avant une heure, Erling sera entré dans le port venant de Bergen avec une nombreuse flotte, pour attaquer le roi

Hakon aux larges épaules. Les sons du cor que vous avez entendus sont partis du vaisseau d'Erling, comme un signal de l'assaut. Rien ne peut empêcher à présent notre fuite; car tout est en confusion.

WILHELM.

La vindicative Norna s'avance à grands pas pour accomplir sa vengeance. Allons, mon brave frère, tu devrais tirer ton épée contre un parent, mais je sais que ton noble cœur s'y oppose. Tu peux au moins le laisser à son destin. Suis-moi dans la route que t'indiquent la Norna qui nous favorise.

AXEL (après une pause).

Norna m'indique le devoir.

WILHELM.

Quoi ! tu penses.....

AXEL.

Que je ne puis à présent m'embarquer. C'est impossible, impossible.

WILHELM.

Tu veux.....

AXEL.

Défendre le roi Hakon Herdebred.

WILHELM.

Ton ennemi!

AXEL.

Quel ennemi? Je l'ai dernièrement fui avec mépris. Mon roi est aujourd'hui en péril, je lui dois ma vie.

WILHELM.

Axel, tu la dois à ton pays, non à Hakon. Crois-tu secourir la Norvège en combattant pour lui, ce jeune insensé, qui foule tout aux pieds pour sa passion, qui méprise la vertu d'une femme, les droits sacrés de ses sujets, qui sacrifie le bien public à ses intérêts privés. Mon Axel, non, quiconque veut être roi, doit penser et agir en roi. Allons; Erling est un chef renommé, brave, illustre. Ne l'empêche point de remporter la victoire. Il n'en abusera pas. Laisse le sceptre de la vieille Norvège briller dans des mains de héros, il se rouille dans celles d'un lâche.

AXEL.

Que tes lèvres dans leur subtilité spécieuse ne

dénaturent point le jugement honnête de ton cœur. Le roi Hakon n'est point un lâche. La ruse d'un moine avait trouvé la fibre de sa passion. Un amour traversé, une jeunesse mal dirigée et de mauvais conseils, un seul des trois suffirait pour égarer le meilleur cœur. De sa hautaine et despotique main il essaya de me ravir ma fiancée. Je ne voulus pas le supporter. Un autre veut lui enlever son royaume, je le souffrirai aussi peu. Il est mon parent ; Erling, lui, insulte à notre ancêtre Harold. Il voudrait humilier, déraciner la race de Gille, afin de pouvoir mettre son fils sur le trône de Norvège. Serais-je un homme de Throndhjem, du sang de Gille, si je le souffrais ? Serais-je un homme d'honneur d'abandonner Hakon dans sa détresse ? N'ai-je pas mis ma main dans la main de Hakon ? Axel mériterait-il encore ce beau lys et ton amitié s'il était infidèle à son roi ?

ERLAND.

Jeune héros ! tu parles en homme du devoir. Hâte-toi de tirer l'épée et de sauver ton roi. Ah ! plût à Dieu que mes membres affaiblis par l'âge me permissent de te suivre !

WILHELM.

Protège, ô mon père ! la jeune Valborg, et moi

je te remplacerai au combat. Je ne connais point l'état des choses aussi bien que toi et Axel. Si vous croyez tous deux que le devoir et la loyauté l'appellent au combat, c'est bien, je tire mon épée et je le suis.

AXEL.

Ah! ne pleure pas, Valborg! toutes mes alarmes sont passées, mon cœur ne bat plus avec inquiétude. Je ne ravirai point ma Valborg, je veux la conquérir. Oh! notre aïeul Harold, je te comprends pour la première fois. Sur ton épée, tu places ta main, et me dis : Défends mon honneur! ne quitte point ton pays. Oui ma bien aimée, apaisons une destinée hostile, et gagnons Hakon lui-même. Le jeune téméraire appréciera dans la guerre un brave guerrier, et lui-même, après la victoire unira ta main, ma Valborg, à celle de ton amant ici sur la tombe de celui qui sera vengé (La trompette sonne). Hilda (1), je viens, tes guerriers vont t'offrir un sacrifice de sang dans le port de Throndhjem. Regarde ma chérie! Deux cœurs unis sont blasonnés en caractères rouges sur le bouclier d'Axel, une partie sur un fond d'azur, une partie sur un fond d'argent. Cet em-

1. Déesse de la guerre.

blême signifie amour, innocence et le ciel. Valborg, notre amour est innocent, et le ciel le récompensera.

VALBORG.

Avec un éternel bonheur.

AXEL.

Dans ma grande hâte j'ai oublié de boucler mon fourreau ; je n'ai pris que l'épée.

VALBORG (elle ôte une écharpe bleue de son épaule).

Viens, cher guerrier ! laisse-moi t'attacher cette écharpe.

AXEL (à genoux, Valborg lui attache l'écharpe).

O ma précieuse Valborg ! je suis ton chevalier, peux-tu douter de ma victoire ?

VALBORG.

Tu es mon guerrier, et moi je suis ta Valkyrie (1).

AXEL.

Ne pleure pas, Valborg.

VALBORG.

Non, je ne pleurerai plus. Une femme, Axel, peut montrer son courage par la patience. Va

1. Déesse des combats.

donc, mon noble ami, mon héros adoré. Ta Valborg te donne à ta patrie.

WILHELM.

Admirable fille, par sainte Innocence ! Adieu mon révérend Père.

ERLAND.

Oh ! mes fils, que les anges de Dieu vous suivent et vous protègent.

AXEL.

Adieu ! ma Valborg.

VALBORG (le retient dans ses bras).

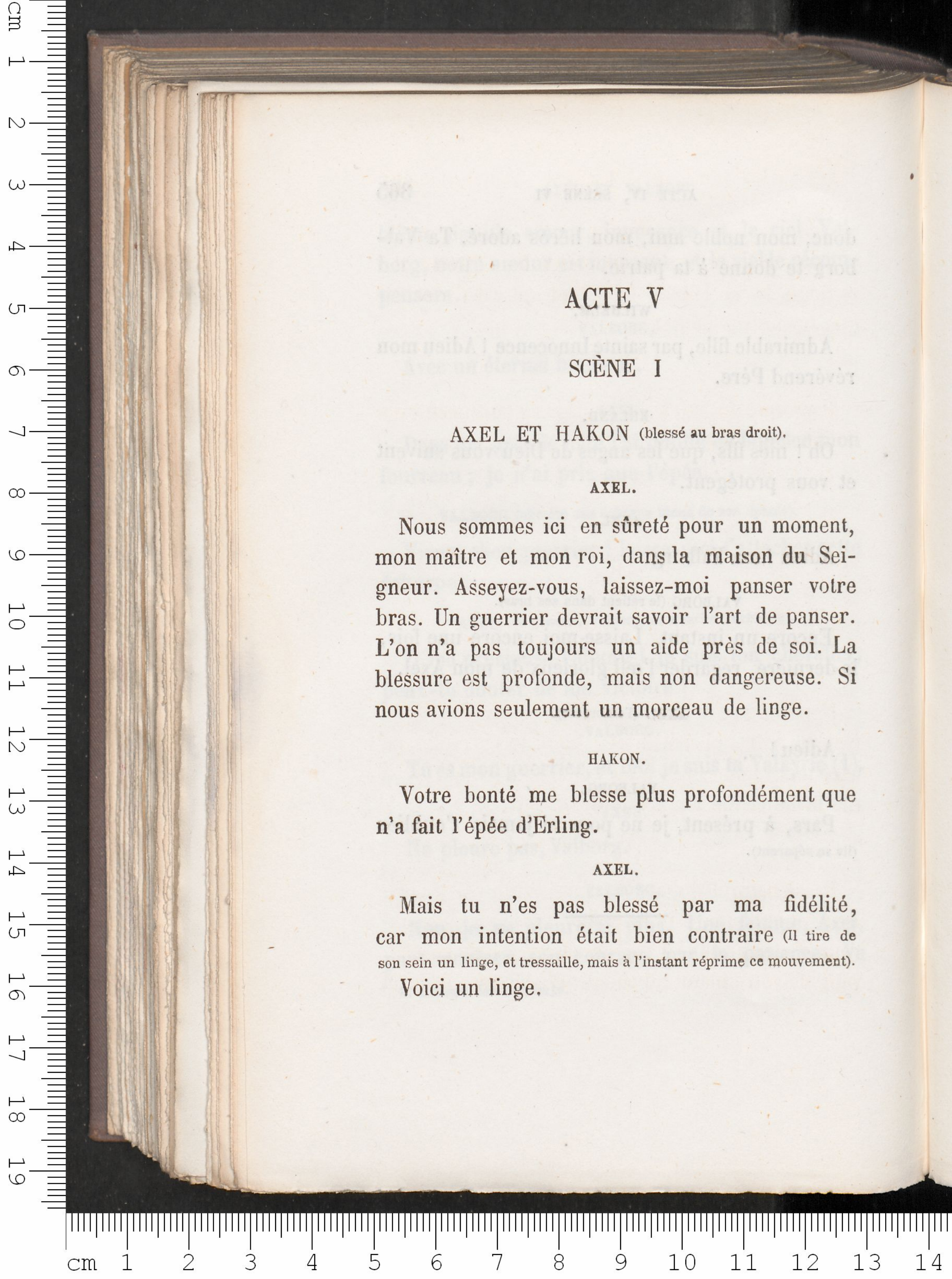
Encore un instant. Laisse-moi encore une fois, la dernière, regarder l'œil glorieux de mon Axel.

AXEL (l'embrasse).

Adieu !

VALBORG.

Pars, à présent, je ne pourrai jamais t'oublier (ils se séparent).



ACTE V

SCÈNE I

AXEL ET HAKON (blessé au bras droit).

AXEL.

Nous sommes ici en sûreté pour un moment, mon maître et mon roi, dans la maison du Seigneur. Asseyez-vous, laissez-moi panser votre bras. Un guerrier devrait savoir l'art de panser. L'on n'a pas toujours un aide près de soi. La blessure est profonde, mais non dangereuse. Si nous avions seulement un morceau de linge.

HAKON.

Votre bonté me blesse plus profondément que n'a fait l'épée d'Erling.

AXEL.

Mais tu n'es pas blessé par ma fidélité, car mon intention était bien contraire (Il tire de son sein un linge, et tressaille, mais à l'instant réprime ce mouvement). Voici un linge.

HAKON.

Axel, pourquoi tressailles-tu? Dieu puissant! ce linge, je le connais trop bien, et c'est avec lui que tu désires panser mon bras?

AXEL.

Pour que tu ne meures pas d'épuisement du flux de ton sang.

HAKON.

Tu veux le panser avec le même linge dont j'ai coupé ta vie en deux?

AXEL.

O mon roi! c'est un autre linge.

HAKON.

Non, non, c'est bien celui que le perfide Knud trancha entre toi et Valborg, Axel! Je le reconnais. Oh! n'enveloppe pas mon bras avec ce linge, il me brûle et me torture doublement.

AXEL.

Il est naturel qu'une blessure cause de la douleur, et le bandage d'une plaie est toujours douloureux. Calmez-vous, ô roi, et respirez un moment, puis de votre main gauche reprenez votre épée et

marchez encore une fois avec Axel contre votre fier ennemi. La présence de leur roi soutient ses soldats. C'est moi qui remplacerai votre bras droit.

HAKON.

Est-ce mépris, est-ce courage calculé ? Est-ce chez toi une généreuse et naturelle humanité ? Comment te comprendre, Axel, veux-tu assembler des charbons ardents sur la tête de Hakon ?

AXEL.

Par Dieu et par l'homme ! Je te serai fidèle, je ne te ferai point de mal ; je ne t'abandonnerai jamais.

HAKON.

Cette générosité me fait bien plus de mal ; ô malheureux Hakon Herdebred ! ton plus brave guerrier te méprise.

AXEL.

Par le Dieu du ciel et par ma Valborg, moi, je te respecte.

HAKON.

Je te crois, mon cousin. Ce fut un serment solennel. Eh bien ! il en est ainsi ; car Hakon s'est

conduit en amant passionné sur le trône, mais non pas comme un lâche, Axel.

AXEL.

Qui sait le pouvoir de l'amour et n'en connaît pas les puissants effets ?

HAKON.

Mon noble héros ! Ta fidélité et ta bienveillance me touchent profondément (avec enthousiasme), et cependant, j'ai reconnu, Axel Thorsdson, que tu attribuais cette douleur physique à une pure faiblesse de femme, et pourtant de ma main gauche je serrerais encore mon épée, et je te défierais toi, à la vie et à la mort.

AXEL.

Je jure par Valborg que je te respecte.

HAKON.

Tu le jures ; eh bien, tu m'estimeras aussi. Je veux te faire un sacrifice ; le sacrifice est grand. Il est nécessaire, Axel, puisses-tu connaître ce qu'il me coûte.

AXEL.

Mon roi !

HAKON.

Je sais bien ce que je hasarde par l'offre d'un tel présent dans un moment comme celui-ci. Eh bien, l'orgueilleux jeune homme a ouvert enfin les yeux. Il peut apercevoir à présent combien son trône a besoin d'un ferme appui et de fidèles défenseurs ; aussi il achète un ami, par le sacrifice qu'il fait d'une femme dans le désespoir et l'angoisse.

AXEL.

O Hakon ! noble parent !

HAKON.

Oui, j'ai erré aveuglément, et ton âme pure, ton beau dévouement, m'ont enfin ouvert les yeux, et de ma libre volonté, pour l'amour du bien, je dompte ma passion dans mon cœur, et je te donne ce qui m'est le plus cher au monde. Ne me réponds pas et vois mon sacrifice.

AXEL.

Je le vois, et Dieu aussi, ô noble roi !

HAKON.

A présent, embrasse-moi !

AXEL.

Prenez garde à votre bras.

HAKON.

La blessure ne brûle plus ; cette toile ne me fait plus mal ; elle me soulage et me rafraîchit comme le jus d'herbes salutaires fraîchement cueillies.

AXEL.

O mon roi !

HAKON.

Et maintenant que Erling soit vainqueur, Hakon s'est vaincu lui-même. Sa victoire est la plus grande.

AXEL.

Qu'elle ne soit pas la dernière. Il faut en remporter une autre (on entend du bruit hors de l'église). Calmez-vous mon roi, reposez-vous un moment de plus. Votre casque d'or est pesant, et votre tête a besoin de soulagement. Donnez-moi votre casque. Prenez le mien à la place, il est plus léger.

(Le bruit augmente. Axel jette sur ses épaules le manteau de pourpre du roi qui s'était détaché pendant le bandage).

HAKON.

Que fais-tu, Axel ?

AXEL.

Restez tranquille, seigneur. J'entends que l'on vient... c'est peut-être l'ennemi. Laissez Axel vous couvrir comme d'un bouclier (une troupe d'ennemis se précipite).

SCÈNE II

LES MÊMES, L'ENNEMI.

LE CAPITAINE.

Le voici, le voici ! le voyez-vous avec son casque d'or et sa robe de pourpre ? C'est le roi, courez sur lui et abattez-le !

HAKON.

O Axel ! je comprends maintenant ton intention, rends-moi mon casque.

AXEL.

Non. Tirez votre épée, et placez-vous de manière que votre bras droit soit protégé par mon corps. Quand vous verrez le moment, frappez et puis retirez-vous derrière (Il s'écrie). Allons, allons misérables, voici votre roi Hakon. Il a tiré son épée, vous le voyez. Il ne craint point votre lâche attaque dans la maison de Dieu. A moi ! lâches

meurtriers qui n'osez point combattre homme contre homme dans un combat honorable, qui ne songez qu'à gagner un or vil par le meurtre d'Hakon. La langue de mon fier lion est brûlante de soif, viens qu'elle puisse l'étancher dans le sang de traîtres.

HAKON (tire son épée).

Il vous en impose, c'est moi qui suis le chef Norvégien, et qui de mon bras gauche vous punirai.

AXEL.

Tais-toi, Axel Thorsdson, tu es blessé. Hakon peut bien se défendre.

L'ENNEMI.

Tuez, tuez-le, tuez-le (ils combattent, on entend au dehors le bruit d'autres guerriers. Le cri se fait entendre) : Au secours, au secours ! le roi a été attaqué.

L'ENNEMI (à Axel).

Ah ! le secours vient trop tard (il blesse Axel). Hâtez-vous de fuir, Hakon est tué. Fuyez, ouvrez-vous un passage vers Erling, à travers les rangs de Biarkebeiners. Hakon est tué, fuyez.

SCÈNE III

HAKON, AXEL, SIGURD, LES BIARKEBEINERS.

SIGURD (Sigurd de Reine et Wilhelm se précipitent avec une troupe de Biarkebeiners).

Frappez, poursuivez les meurtriers, l'ennemi est en fuite (Au roi). Votre vie est sauvée (Il aperçoit Axel). Quoi ! Axel dans la robe et avec le casque du roi, et tout sanglant.

AXEL (au roi).

Maintenant reprenez votre casque, il est trop lourd pour moi. Allez, sire, laissez-moi seul ici avec mes camarades.

HAKON.

Mon frère ! ta blessure...

AXEL.

Laissez-moi ô roi. Chargez hardiment l'ennemi ; vengez cette trahison. Suivez Sigurd et ses guerriers cuirassés d'écorce.

SIGURD.

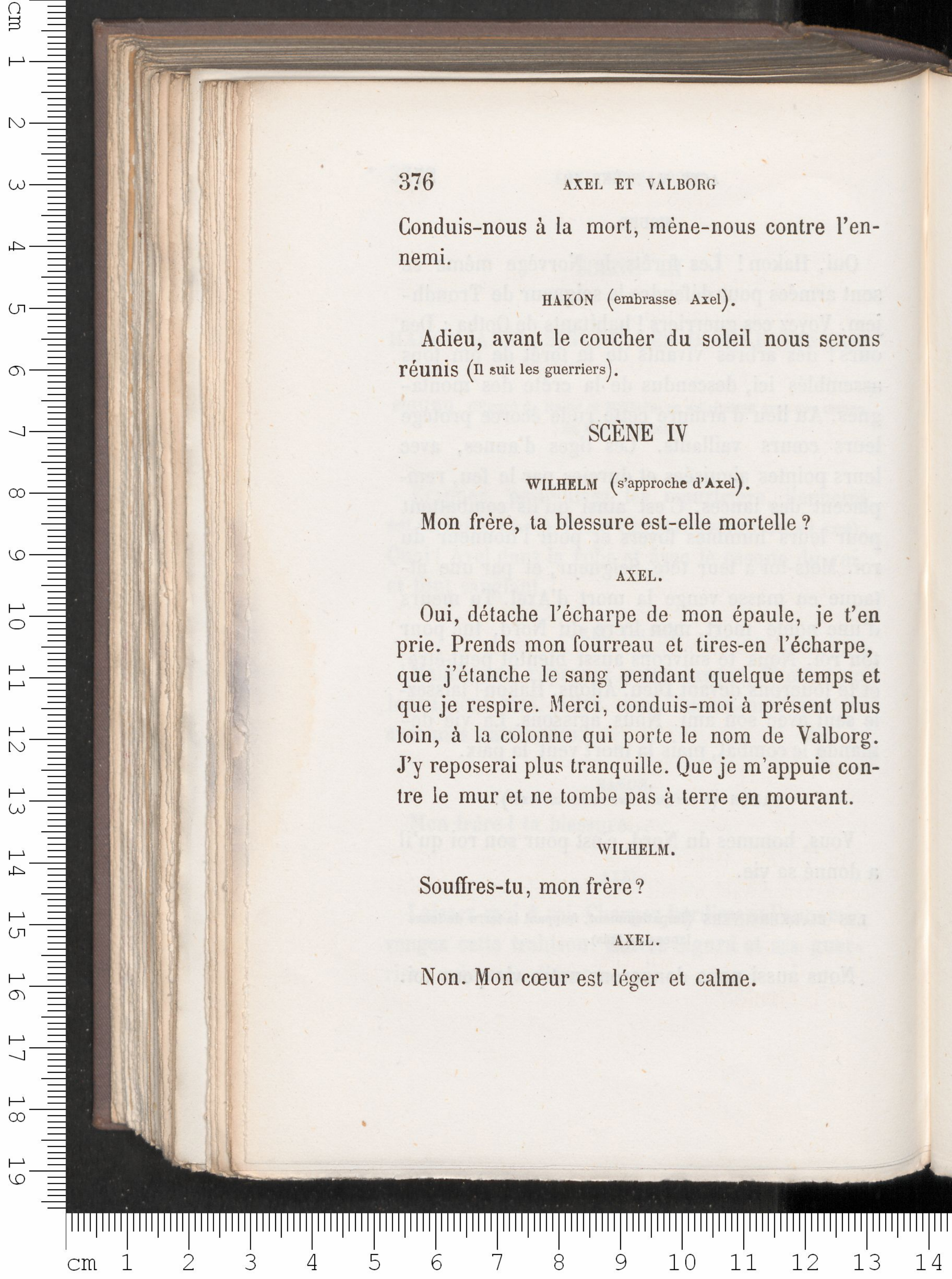
Oui, Hakon ! Les forêts de Norvège même se sont armées pour défendre le seigneur de Trondhjem. Voyez ces guerriers ! habitants de Gotha : Des ours ! des arbres vivants de la forêt de pin tous assemblés ici, descendus de la crête des montagnes. Au lieu d'armure cette rude écorce protége leurs cœurs vaillants. Ces tiges d'aunes, avec leurs pointes aiguisées et durcies par le feu, remplacent des lances. C'est ainsi qu'ils combattent pour leurs humbles foyers et pour l'honneur du roi. Mets-toi à leur tête, Seigneur, et par une attaque en masse venge la mort d'Axel. Tu meurs d'une noble mort, mon frère du Nord, tué pour ton roi. Nous te suivrons aussi bientôt peut-être, et te louerons devant Dieu. Allons, Hakon ! laissez-le seul avec son ami. Nous agissons. La vie demande le combat, mais la mort veut la paix.

HAKON (à ses guerriers montrant Axel).

Vous, hommes du Nord, c'est pour son roi qu'il a donné sa vie.

LES BIARKEBEINERS (impatiemment, frappant la terre de leurs lances de bois).

Nous aussi nous donnerons notre vie pour toi.



Conduis-nous à la mort, mène-nous contre l'ennemi.

HAKON (embrasse Axel).

Adieu, avant le coucher du soleil nous serons réunis (Il suit les guerriers).

SCÈNE IV

WILHELM (s'approche d'Axel).

Mon frère, ta blessure est-elle mortelle ?

AXEL.

Oui, détache l'écharpe de mon épaule, je t'en prie. Prends mon fourreau et tires-en l'écharpe, que j'étanche le sang pendant quelque temps et que je respire. Merci, conduis-moi à présent plus loin, à la colonne qui porte le nom de Valborg. J'y reposerai plus tranquille. Que je m'appuie contre le mur et ne tombe pas à terre en mourant.

WILHELM.

Souffres-tu, mon frère ?

AXEL.

Non. Mon cœur est léger et calme.

WILHELM.

Axel, ne voudrais-tu pas voir ta Valborg encore une fois avant de mourir ?

AXEL.

Ah ! oui ! mon Wilhelm.

WILHELM.

Je me hâterai de l'aller chercher.

AXEL.

Attends un moment, il peut se faire, Wilhelm, que je ne sois plus quand Valborg arrivera. Alors dis à l'idole de mon cœur que je suis mort avec le nom de Valborg sur mes lèvres.

WILHELM.

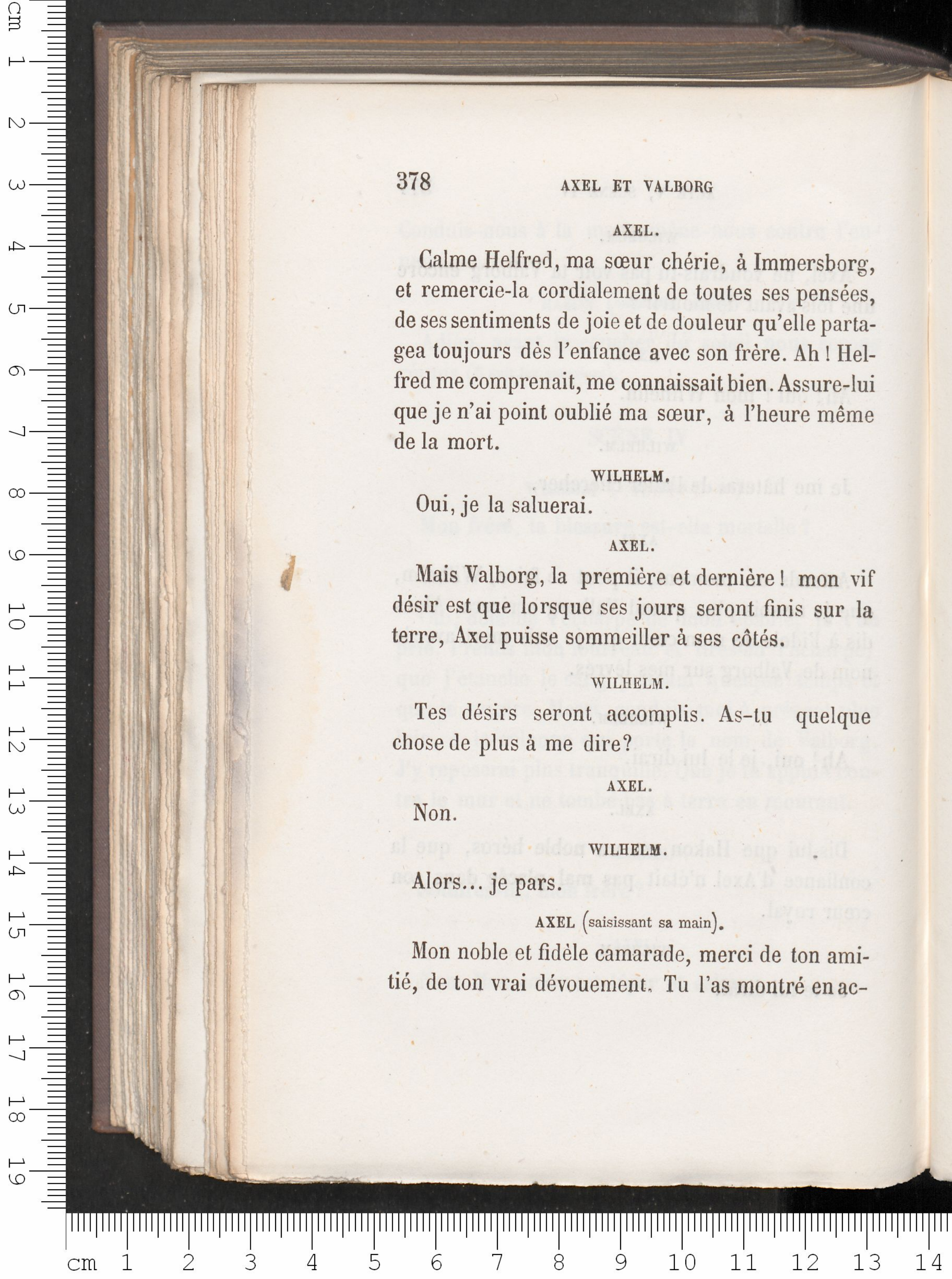
Ah ! oui, je le lui dirai.

AXEL.

Dis-lui que Hakon est un noble héros, que la confiance d'Axel n'était pas mal placée dans son cœur royal.

WILHELM.

Je le lui dirai.



AXEL.

Calme Helfred, ma sœur chérie, à Immersborg, et remercie-la cordialement de toutes ses pensées, de ses sentiments de joie et de douleur qu'elle partagea toujours dès l'enfance avec son frère. Ah ! Helfred me comprenait, me connaissait bien. Assure-lui que je n'ai point oublié ma sœur, à l'heure même de la mort.

WILHELM.

Oui, je la saluerai.

AXEL.

Mais Valborg, la première et dernière ! mon vif désir est que lorsque ses jours seront finis sur la terre, Axel puisse sommeiller à ses côtés.

WILHELM.

Tes désirs seront accomplis. As-tu quelque chose de plus à me dire?

AXEL.

Non.

WILHELM.

Alors... je pars.

AXEL (saisissant sa main).

Mon noble et fidèle camarade, merci de ton amitié, de ton vrai dévouement. Tu l'as montré en ac-

tions, si tu l'as fait rarement en paroles. Prends de cette faible main l'adieu de ma vie. Adieu, adieu, Wilhelm, ai-je été ton ami ?

WILHELM.

Oh toi ! mon noble et seul ami. Il n'en est plus d'autre pour moi (Il sort).

SCÈNE V

AXEL (seul).

Comme mes ancêtres, je meurs pour mon pays et mon roi. Que désire de plus un honorable Norsman ? O Dieu ! mon âme joyeuse vole vers toi, car tu permettras à l'élue de mon cœur d'être ma fiancée dans l'éternité, où Axel ne peut jamais se séparer de sa Valborg (Le soleil brille à travers les vitraux du chœur). Tout se calme, ô clarté naissante du matin, tu viens éclairer ma vie sombre et mourante, colorer ma joue pâle de ton chaud rayon. Bientôt, bientôt brillera sur moi un rayon matinal qui ne deviendra pas un jour étincelant. C'est la lumière du soir qui ne déclinera jamais en une nuit profonde. Illusions de ma jeunesse, vous n'étiez point de vaines ombres ! Ce fut mon sort d'ai-

mer et d'être aimé. J'avais un ami, un noble roi que j'ai relevé et sauvé par ma mort. Eh bien Axel, tu as vécu, tu peux mourir. Et vois, ma Valborg, des anges là haut tressent une couronne de myosotis comme la tienne. Tu ne te sépareras plus de ton Axel, quand tu le rejoindras dans ces régions élevées, plus dignes de ta beauté et de ton cœur. Non, ce n'est pas un crime de nourrir un saint amour. Adieu ma Valborg (Il meurt) !

SCÈNE VI

WILHELM, VALBORG.

WILHELM (vient avec Valborg).

Il respire encore, il est vivant ! as-tu entendu le nom de Valborg?

VALBORG.

J'ai reçu l'adieu de sa vie (elle le regarde). Il n'est plus. Mon Axel, vis-tu encore? Si tu vis, lève sur moi tes yeux pour la dernière fois. O toi ! âme généreuse, que ta bénédiction rayonne sur Valborg dans ton regard fixe et mourant. Il n'est plus !

Ah ! il est parti avec le nom de Valborg sur ses lèvres. Eh bien ! tu as combattu ton combat, brave jeune homme, car il a péri pour son roi.

WILHELM.

Oui, comme un héros.

VALBORG.

Mort glorieuse ! mourir ainsi valut mieux, mon Axel, que de fuir dans des terres étrangères, que de passer tes jours dans un banissement solitaire et languir de désespoir. Tu ne souffres plus, ô mon ami ; tu viens de conquérir un honneur éternel. Ta patrie, ta noble mère la Norvège est fière d'Axel, de son vaillant fils. Pendant des siècles, ton nom chéri sera entendu, cent fois répété par ton pays reconnaissant. Les hommes exalteront souvent ton action héroïque, tandis que sous les berceaux des nobles dames, seront chantées les vieilles ballades du soir, racontant l'amour et la constance d'Axel, (à Wilhelm). Qu'il est beau dans la mort ! ses boucles de cheveux dorées sont éparses, en désordre sur son front pâle (elle arrange ses cheveux). Il faut que ce soit ainsi, ce front ne doit pas être couvert. Il est arqué comme le ciel. Vois comme il sourit dans la mort (elle l'embrasse). Adieu mon Axel. Ta Valborg te suivra bientôt (elle se lève et croise ses bras sur sa poitrine en poussant un profond soupir). Oui, oh ! Oui bientôt.

WILHELM.

Ma noble Valborg, tu pâlis.

VALBORG.

Mon Axel est plus pâle que moi. Silence, cher Wilhelm, silence. Ne trouble pas Valborg dans son recueillement (avec enthousiasme). Comme on est bien dans cette église ! Le rayon du soleil brille au travers des vitraux ! Oh ! hier à cette même heure tu pressais Valborg sur ton sein. Quel bien être, quelle douce sérénité règne dans cette église ! Ici nous vivrons heureusement ensemble ! séjournant en paix aux côtés l'un de l'autre ; toi près de ton père, moi près de ma mère ! Et quand l'horloge sonnera minuit et que dans le feuillage la grive chantera chaque nuit hors de l'église, quand les murailles et les dalles de marbre s'ouvriront toutes béantes, que nous nous rencontrerons sur la tombe de Harold Gille et de là marcherons la main dans la main jusqu'à l'autel ; lorsque nous nous assiérons dans le chœur éclairé par la lune ; quand cet astre enverra sa clarté pâle d'argent sur nos joues décolorées et écoutera les notes printanières de la grive ; pendant que nous nous rappellerons les souvenirs de notre fidèle amour dans la vie, et que la lune quittera le chœur et rétrogradera d'un pas mélancolique et lent en tournant trois fois autour de la tombe de Harold Gille ; là enfin nous nous reposerons et nous nous

dirons adieu jusqu'à la nuit suivante. Alors nous sommeillerons doucement dans nos tombeaux, tandis que les vivants s'agiteront au dehors.

WILHELM.

Oui c'était le vœu d'Axel d'être enseveli avec Valborg dans le même cercueil.

VALBORG.

Dans le même cercueil ! ah ! que ce serait glorieux. Mais, peut-être n'est-ce point permis, noble chevalier ? Hélas ! Axel et Valborg ne furent jamais unis. Ce ne peut être ; et pourtant que ne donnerais-je pour que le même cercueil renfermât les restes de Valborg et d'Axel. Mais noble Wilhelm ! dis-moi (elle fixe ses yeux à terre), qu'est-ce qui brille dans la poussière, là-bas dans une crevasse de la tombe de Harold ?

WILHELM.

Si je vois bien, c'est un anneau.

VALBORG.

Un anneau !

WILHELM (le ramassant).

Oui, c'est l'anneau d'Axel.

VALBORG.

L'anneau d'Axel ! N'a-t-il pas roulé dans le tom-

beau de notre ancêtre? Donne-le-moi, il est le mien (elle le met à son doigt). Maintenant je suis ta fiancée, ô mon Axel, je suis ton épouse. Oui nous pouvons être ensevelis ensemble dans le même tombeau.

WILHELM.

Pauvre jeune fille!

VALBORG.

Pauvre fille! non, Wilhelm, heureuse fille! n'est-ce pas vrai, mon noble ami? Mon ami, car toi, tu étais l'ami d'Axel. N'est-ce pas bien vrai? Tu connais la ballade du chevalier sir Aage et Lady Else?

WILHELM.

L'évêque danois l'avait apprise à ma mère, et elle me l'apprit dans mon enfance.

VALBORG.

T'en souviens-tu?

WILHELM.

Oui parfaitement.

VALBORG.

Oh! c'est bien, mon Axel m'a dit que tu as une belle voix, non délicate et tendre comme celles qui plaisent aux hommes dans la vie, mais grave,

forte et solennelle, une voix qui sort du tombeau. Eh bien, noble Wilhelm, veux-tu pour l'amour de celui qui fut ton ami, me faire le plaisir de chanter cette ballade à Valborg, pendant qu'en retour elle mettra son anneau à cette main sans vie et glacée ?

WILHELM.

Je la chanterai si cela vous fait du bien.

VALBORG.

Mon Axel m'a dit que tu excelles sur la harpe.

WILHELM.

Ses notes m'ont souvent bercé et invité au sommeil.

VALBORG.

Eh bien ! cher Wilhelm, vois dans le coin là-bas ; il y a une harpe près du tombeau de ma mère. Que de fois durant des nuits sans sommeil, la voix de Valborg a fait vibrer ses sons lugubres au milieu des tombeaux ! que de fois, elle a commencé la ballade d'Aage et d'Else sans jamais la finir ; car les pleurs étouffaient ma voix. Mais toi noble chevalier, Dieu t'a donné une nature plus forte. Prends donc la harpe et assieds-toi, près de la colonne vis à vis mon Axel, et chante jusqu'à

la fin la funèbre ballade, tandis que Valborg s'agenouillera près des restes de son époux. Je te prie, ne te lève point avant que tout soit fini, et qu'Else se soit réunie à Aage dans la mort.

WILHELM.

Je chante pour te bercer pendant le lever de l'aube du jour (Valborg se couche près du corps d'Axel. Wilhelm prend la harpe, s'assied et chante) : « C'était le chevalier sir Aage. Il chevauchait vers l'Ile, fiancé à la Jomfru Else, dans un beau jour du joyeux mai ; avec son anneau d'or, et un mois après ce jour il était couché sous la pierre.

« C'était la Jomfru Else ; sa douleur ne se peut dire, elle entendit gémir le chevalier sir Aage profondément sous la pierre. Puis se leva le chevalier sir Aage ; il prit sur son dos son cercueil et chancelant vers le berceau de sa fiancée, il pouvait à peine atteindre la porte.

« Il frappe en portant son cercueil.

« Entends-tu Jomfru Else ? laisse entrer ton époux. Je n'ouvre point ma porte avant que tu aies dit le Saint Nom, comme tu avais coutume de le faire. » Chaque fois que tu te réjouis sans songer à tes souffrances, mon cercueil est plein de feuilles de roses, et chaque fois que tu te lamentes et gémis

dans le fond de ton cœur, alors mon cercueil est plein de rouges caillots de sang.

« Le coq chante à large bec. Je dors descendu dans mon tombeau. Les morts doivent au chant du coq suivre en silence leur chemin vers le tombeau.

« Regarde le ciel et l'étoile brillante. Ne vois-tu point combien est paisible le cours solennel de la nuit ?

« Jomfru Else regarda les étoiles brillantes ; le mort se coucha dans sa tombe et s'évanouit à sa vue. Jomfru Else vint à sa maison sans pouvoir dire son chagrin. Un mois après ce jour elle gisait sous le tombeau (Wilhelm cesse de jouer. Valborg gît sans mouvement, la tête appuyée sur la main d'Axel).

WILHELM.

Le chant est fini, noble Valborg (il se lève). Relève-toi, mon chant est fini, Valborg ! Elle ne remue plus. Pâle et glacée elle ne respire point. O ciel, je le prévoyais. Valborg est morte, comme Nanna avec son Balder, comme Ingeborg avec son Hjalmer, comme Else avec son Aage.

Ce cœur sincère s'est brisé de douleur sur le corps de son Axel. O fidélité des âmes du Nord, comme tu es forte ! Les voici gisants ensemble dans les bras l'un de l'autre, sans vie, mais avec une

seule vie, une seule âme en Dieu. Et Wilhelm eut à chanter leur hymne funèbre. C'était bien, ce ne fut que le juste tribut rendu à l'amitié (On entend une musique martiale autour de l'église).

SCÈNE VII

GOTFRED (arrive).

Hakon est tombé, Erling est vainqueur.

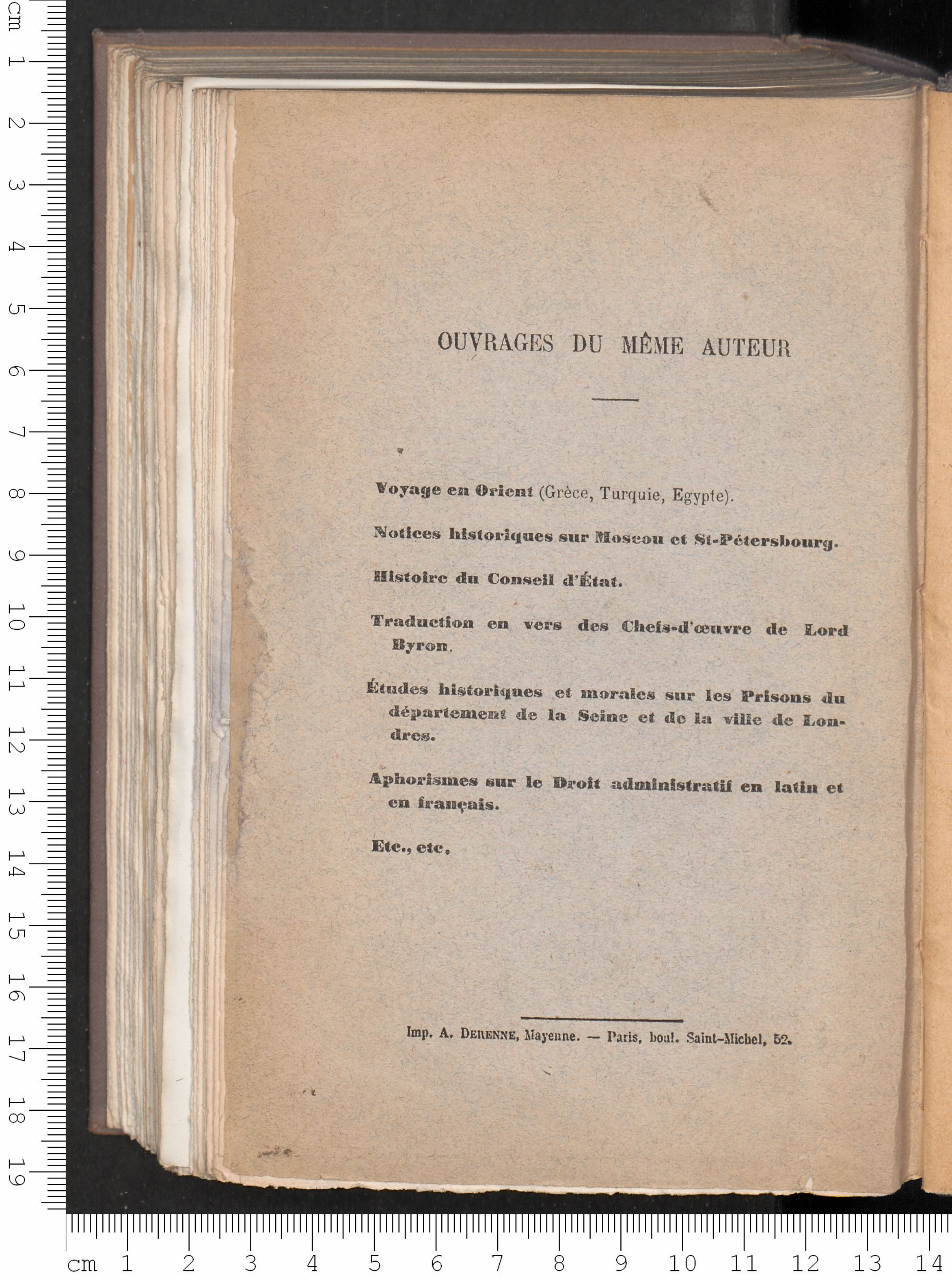
WILHELM.

Et ainsi, la race de Gille est entièrement éteinte. Hâtez-vous Gotfred, courez vers l'archevêque, emmenez-le à bord du vaisseau et m'y attendez. Avant le coucher du soleil, nous partirons du port de Throndhjem (le page sort, Wilhelm tire son épée). Et à présent, mes deux amis si chers, jusqu'à ce que votre tombe soit ouverte et réunisse ceux que la vie a séparés, votre Wilhelm rendra à vos restes l'hommage dû par l'amitié. Je vais veiller près de vous. Je vais placer sur ton cercueil, brave chevalier, ton bouclier et ton glaive enguirlandés de la couronne de fleurs de ta Valborg, et sur une plaque brillante, je graverai ces mots : « Ici reposent Axel Thordson et la belle Valborg. Lui mourut pour son roi, elle pour son amant. »

TABLE DES MATIÈRES



Imp. A. DERENNE, Mayenne. — Paris, boul. Saint-Michel, 52.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Voyage en Orient (Grèce, Turquie, Egypte).

Notices historiques sur Moscou et St-Pétersbourg.

Histoire du Conseil d'État.

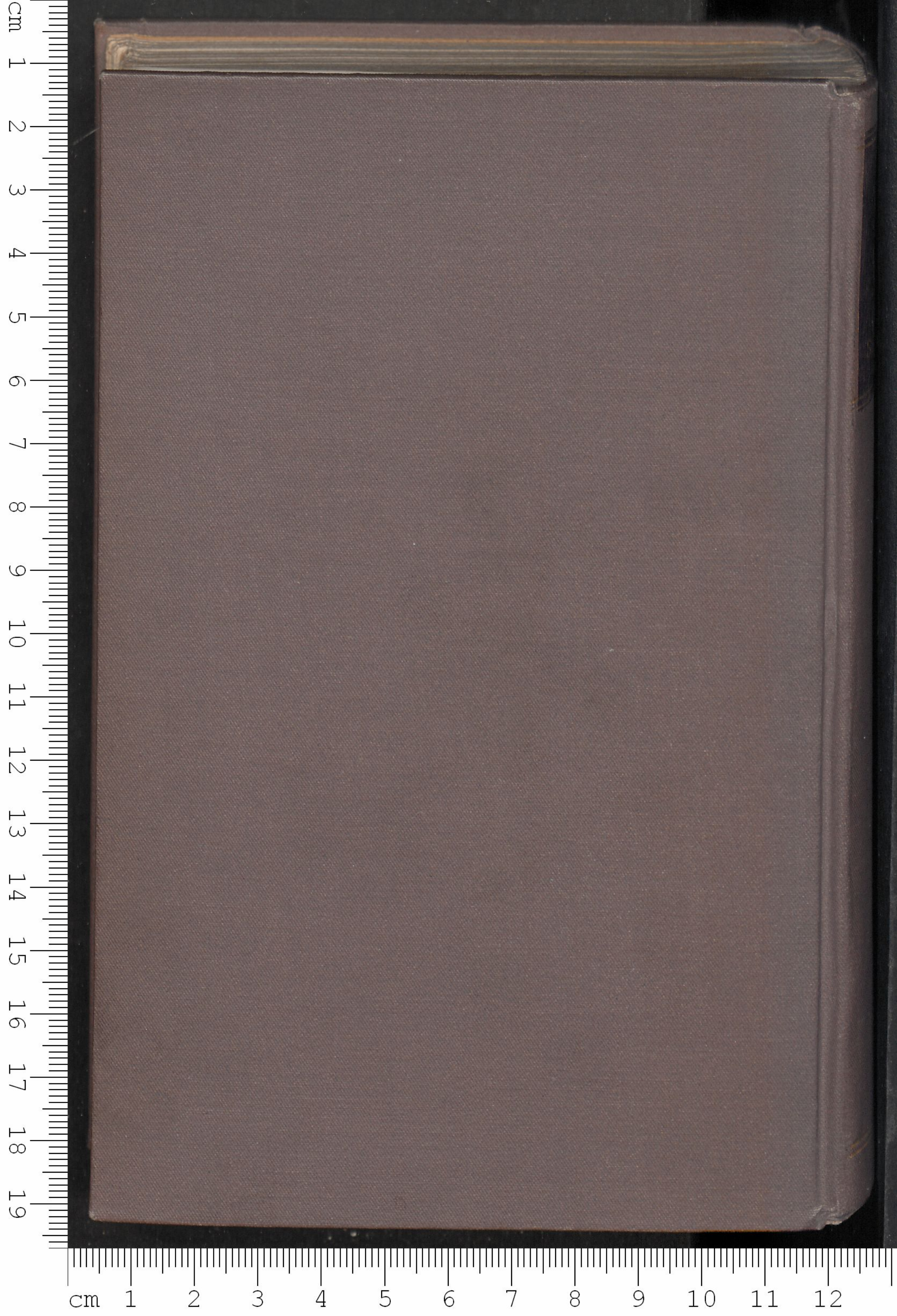
Traduction en vers des Chefs-d'œuvre de Lord Byron.

Études historiques et morales sur les Prisons du département de la Seine et de la ville de Londres.

Aphorismes sur le Droit administratif en latin et en français.

Etc., etc.

Imp. A. DERENNE, Mayenne. — Paris, boul. Saint-Michel, 52.


cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19
cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12